PROLONGÉ D'UN RIEN

• JOURNAL DE BORD
D'UN QUARTIER CRÉATIF
DE MARSEILLE-PROVENCE 2013
CAPITALE EUROPÉENNE DE LA CULTURE

2011-2013

éditions commune

Dès 2011, le programme Quartiers créatifs a installé des artistes en résidence au cœur d'une quinzaine de quartiers en rénovation urbaine sur tout le territoire de la Capitale : «Il s'agit de produire des objets ou des actions dont l'élaboration des formes est partagée avec les habitants. Ce programme de recherche et de création artistiques doit pouvoir questionner, infléchir ou compléter le processus d'aménagement tout en invitant les habitants à s'approprier pleinement leur espace public en contribuant à sa transformation. Tout au long de l'année 2013, ces résidences se donnent à voir sous la forme d'interventions dans l'espace public, d'installations éphémères ou provisoires et de temps de rencontres autour des réalisations. »

Plan d'Aou / Marseille
Jean-Luc Brisson
Tunnel National / Marseille
Le Laboratoire, Philippe Mouillon & Maryvonne Arnaud
Notre-Dame des Marins / Martigues
Agence Trajectoires,
Laure Thierrée & Clémentine Henriot
Les Échoppes / Istres
Stephan Muntaner
Friche de la Belle de Mai / Marseille
JR, Collectif Encore Heureux, Frédéric Clavère,
Jean-Luc Brisson & David Onatzky
Canourgues / Salon-de-Provence
Cabanon Vertical
Griffeuille / Arles
Les Pas Perdus
Les Aygalades / Marseille
Ruedi Baur, Institut Civic City
Beisson / Aix-en-Provence
Jean-Michel Othoniel & Marc Couturier
Quartier des Pins / Vitrolles
Bellastock
Marseille / Hauts de Mazargues
Stefan Shankland, avec Erik Göngrich, Boris Sieverts, Benjamin Foerster-Baldenius (Raumlaborberlin)
Du Charrel aux Paluds / Aubagne
Théâtre de l'Arpenteur, Hervé Lelardoux,
Hendrik Sturm
Grand Saint-Barthélémy / Marseille
Safi et Coloco / abandonné

Il y eut **La Porte d'Aix à Marseille** de Gabi Farage
et il y a **l'Abeille, à La Ciotat**, objet de ce livre.

L'Abeille est un nom qui fait ruche avec tous ses bruits possibles.
Les entendre, les chanter et s'ajouter lentement à tous ces bruits est une liberté qui traverse les postures de luttes passées et leurs continuités, là, à La Ciotat.

Des bâtiments aux trains de Lumière, ici ou à travers le monde, Martine Derain et les artistes associés au Quartier créatif – cinéastes de Film flamme, danseurs de Ex Nihilo, Raphaëlle Paupert-Borne, peintre, et Suzanne Hetzel, photographe – ont inventé les moyens de la création collective, vivante.

Revenir à la chair de la vie, celle qui a été oubliée dans la succession des découpes et programmes urbains, dans l'épaisseur des semblants-de-faire qui déclinent la table arasée et triste.

Retrouver la jubilation du sens et du temps qui permet l'humanité et l'échange avec celles et ceux qui vivent là – c'est simple.

Christine Breton, Conservateur honoraire du Patrimoine

ISBN : 979-10-91248-03-7

Pendant deux ans, la cité de l'Abeille à La Ciotat est devenue notre atelier. Non pas que nous y passions tous nos jours et nos nuits mais là, entre le grand ordinaire et l'universel de la création, des formes se sont révélées à nous, qui ne pouvaient s'imaginer ni se dessiner ailleurs. Formes préalables même à notre présence. Formes inscrites dans l'air de la cité, dans le geste de ses habitants, dans la structure de ses bâtiments, l'écorce de ses arbres. Formes que nous avons prolongées d'un rien, un trait de crayon, un mouvement de caméra, le déclenchement d'un appareil photo…

Prolonger d'un rien, mais quel est ce rien qui fait que les formes existent ? C'est ce geste-là qui est l'enjeu de ce journal de bord, qui rassemble chroniques du quotidien, traces et notes accumulées au fil de ces années à l'Abeille. C'est un livre improvisé, bâti alors même que nous sommes encore dans l'action, un collage rapide pour dire la foison de nos travaux, quitte parfois à partir dans tous les sens. C'est aussi que, sans méthode – au sens du chemin droit des Grecs – nous nous sommes placés sous les forces « excentriques » de la cité…

Je suis arrivée au début de l'été 2011, invitée par Marseille-Provence 2013 à proposer un projet dans le cadre des Quartiers créatifs. J'ai associé à cette expérience au long cours les cinéastes de Film flamme, les danseurs de la compagnie Ex Nihilo, Suzanne Hetzel, photographe et Raphaëlle Paupert-Borne, peintre et cinéaste. C'est donc d'un *nous* dont il s'agit ici, mais pas un *nous les artistes* qui s'occuperait d'un *eux les habitants*... un nous qui s'occupe d'un *nôtre.* Nôtre est ce que nous avons créé ensemble, nôtre est cette « communauté sensible » que nous avons formée, égaux dans notre asymétrie.

Nôtre enfin est ce que nous avons à inventer encore : si les cités sont des *points de voir* privilégiés sur les désastres de notre temps, elles le sont plus encore sur la richesse de ce qui est déjà là. Il est urgent de reconnaître enfin les habitants des quartiers populaires comme créateurs de mondes et le geste de création comme le « coutumier » de la vie même.

Martine Derain / novembre 2013

SOMMAIRE [PAR ORDRE D'APPARITION]

Martine Derain
Journal de bord, tout au long de ces pages

Raphaëlle Paupert-Borne
Dessins 32-43
Peinture 78-86

Compagnie Ex Nihilo
Apparemment, ce qui ne se voit pas 96-111
De traits de craie 189-199
Trajets de vie 244-257
Apparemment, ce qui ne se voit pas [Détail#5] 336-350

Jean-François Neplaz
Notes d'une histoire collective à l'Abeille #1
[Improviser] 119-140
Notes d'une histoire collective à l'Abeille #2
[Désert et désordres] 481-501

Mohamed Boucherit 163-179

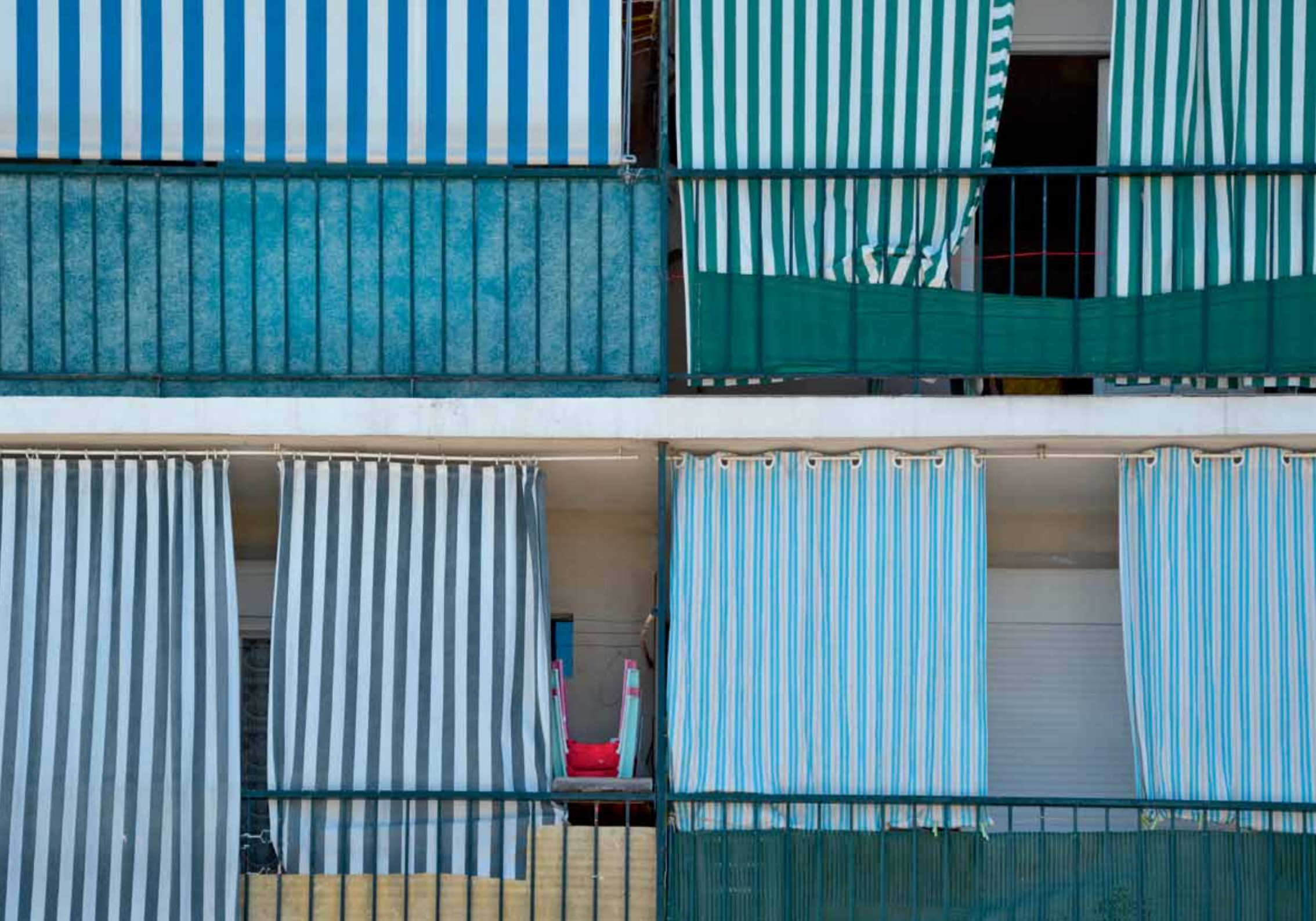
Film flamme
Les Chroniques de l'Abeille / Atelier collectif 74-75
De loin en loin / Martine Derain et Jean-François Neplaz 141-147
Si elle tomber… / Jean-François Neplaz 207-218
Imago Mundi / Sara Millot 221-229
L'Abeille de Déméter / Raphaëlle Paupert-Borne 263-283
La Guerre qui vient / Stéphane Manzone 285-299
Tatlin / Aaron Nikolaus Sievers 300-307
Tremblement / Yann Vu 308-311

Suzanne Hetzel
Faire la sieste pour chasser le noir 353-473

Marianne Dautrey
Ne bougez pas, laissez parler le vent… 465-473

Giuseppe Secci 508-219

Remerciements, bibliographie sommaire, partenaires et contacts 521-525



Standard
RENFORCÉ
FMD

R F

MOMO
BROWN
ITALIA
NICO
TUNISIE
ALGERIE
MADAGASCAR
ALGERIE

ÉTUDE REMISE EN OCTOBRE 2011 À MARSEILLE-PROVENCE 2013 ET À LA VILLE DE LA CIOTAT [EXTRAITS]

22 juin 2011, première rencontre à l'Abeille, Maison du Projet de la Rénovation Urbaine. Je suis l'artiste proposée par Marseille-Provence 2013 pour imaginer une de ses « Actions de Participation Citoyenne ». L'injonction toujours appliquée aux habitants des quartiers populaires n'est pas nouvelle, elle est inscrite au cœur de la Politique de la Ville depuis sa création. Présentée toujours comme une nécessité absolue, tramant discours et actions, mais restant cet « objet impalpable » qui peut aller de l'opération de communication à la création de nouveaux modes de décision politique[1].

En quoi devrait-elle s'incarner cette participation ? Dans quelles pratiques ? À quoi ne participent-ils pas, ces habitants-là, ce peuple-là de nos villes ? Ce à quoi ils participent sans qu'on leur donne de cadre serait-il à ce point inadapté – a priori disqualifié, non-citoyen ? Et le peuple pourtant, tel qu'il est, en ses quartiers dits prioritaires[2], argument majeur du dossier de candidature de la Capitale européenne de la culture… Voici la volonté qui me veut là… (Mais en quoi n'en serais-je pas, moi, du peuple ?)

Dans la petite salle, les équipes de l'Agence Nationale de la Rénovation Urbaine (ANRU), de la Ville de la Ciotat, les quatre membres de L'Amicale des locataires. J'écoute l'histoire de l'Abeille racontée à plusieurs voix. Une rénovation indispensable souhaitée par les habitants qui ont mené là une bataille exemplaire, des équipes en charge de la rénovation qui appuient leurs revendications, un maire qui les soutient (pas de démolition sans relogement définitif, même loyer, même surface, mêmes charges), réalisation des travaux demandés depuis plus de dix ans au bailleur… Dehors, les containers à peine livrés remplis des nouvelles fenêtres, un camion de déménageurs pour les premiers relogés… Je viens de passer cinq années sur la rue de la République à Marseille, dont la réhabilitation confiée à des investisseurs privés soutenus par la mairie a été d'une grande brutalité pour ses habitants. Toujours considérés comme un obstacle, un ennemi, empêcheurs d'embourgeoiser en rond, d'aller vers l'avenir forcément radieux cette fois – et qu'on ne voulait plus voir là, ça tombait sous le sens[3]… Tout ici me semble donc à l'envers, à l'envers donc dans le bon sens.

Ce jour-là, et les jours passés à l'Abeille, j'entendrai la fierté partagée de l'histoire ouvrière du quartier – l'Abeille, poumon des Chantiers Navals – le choc encore présent de leur fermeture (la désindustrialisation du pays, qui a laissé les ouvriers là, dans ces cités construites pour eux, sans travail : à quoi peuvent-ils participer encore, désœuvrés et exclus désormais du « roman national » ? J'entendrai la fierté des savoir-faire reconnus dans le monde entier et l'histoire de ceux qui suivaient, après avoir construit les navires, leurs routes des côtes de l'Afrique à celles de l'Extrême-Orient ; et cherchent aujourd'hui encore sur quelles plages d'Indonésie ou du Pakistan, leurs bateaux, vendus à la tonne, sont désossés par des ouvriers aux pieds nus… L'inquiétude très sensible d'un présent et d'un avenir incertains déjà laminés par la perte des structures anciennes de sociabilité et de mobilisation, inquiétés à nouveau par un projet urbain mal connu et une réhabilitation si lente, de cette lenteur du temps des aménageurs, alors qu'autour tout change si vite : résidences fermées et lotissements « de standing » encerclent la cité – « la vue sur l'Abeille commence à valoir cher », dit Denise Païka.

Ici, on parle facilement : désir de se raconter – d'être regardé aussi. Absolument tous les habitants que j'ai croisés m'ont dit leur attachement à cette cité ! Aziza, qui travaille à l'ANRU ; Thierry Mabily, archiviste de la ville, qui y fut éducateur sportif pendant de longues années ; ces jeunes gens partis, nés ici, mais y cherchant à nouveau un logement ; les liens très forts qui unissent les familles de l'Abeille et des deux autres cités proches, les Matagots et la Maurelle ; les habitants du bâtiment qui sera démoli en 2014 parmi lesquels certains n'ont pas voulu être relogés dans les immeubles neufs du lotissement de la Tèse, pourtant tout proche… On y revient pour ces liens, et puis aussi pour son environnement, qui bruisse de la campagne encore proche – on m'a parlé de ces perruches arrivées un jour dans les arbres de la place, de papillons et de libellules qu'on ne voit pas ailleurs, c'est cette qualité-là qu'on craint de perdre avec l'arrivée de nouvelles routes de desserte… Mais tous s'impatientent, il faut que ça change !

Marchant seule, parfois accompagnée dans la chaleur immobile de l'été, c'est cette tension entre le temps arrêté de la cité et un profond désir de changement qui m'a donné le fil conducteur du Quartier créatif : s'inventer une nouvelle histoire, de nouvelles histoires, par la construction d'un geste collectif. […] Les artistes et les chercheurs que j'invite ici sont ceux avec qui je travaille régulièrement depuis des années, mais séparément. Ils partagent tous, au-delà de leur pratique, un même engagement dans la relation à l'autre, quel qu'il soit, et une même façon de créer fondée sur un dialogue permanent. Croiser cette fois ces regards et ces gestes en un même lieu, une même durée : nul doute qu'une telle multiplicité, configuration d'éclats, pour représenter un territoire et un temps habité éclairera un réel toujours énigmatique et inépuisable…

Très bref déroulé du projet

Amorcer, déclencher, une première année pour explorer et accumuler des matières :

— par le corps, le rapport aux autres et à l'espace : faire l'expérience du premier geste, ce premier mouvement qui emmène vers la création d'une situation nouvelle avec la compagnie de danse contemporaine Ex Nihilo, qui a choisi de danser à l'extérieur et partage sa pratique avec des amateurs de tous âges et de tous niveaux ;
— premier geste aussi en cinéma, image et son, le corps tout autant, mais cette fois comme encombré par les objets, et voir/se voir. Où mieux qu'à La Ciotat, ce premier geste en cinéma et sur pellicule ! Se placer entre réel et fiction avec le collectif de cinéastes Film flamme ;
— initier un processus patrimonial fondé sur les savoirs familiers et vivants autant que sur une recherche documentée et savante, avec l'appui de la coopérative Hôtel du Nord ; une attention particulière sera portée à l'architecture de la cité.

Bien évidemment danse, cinéma, recherches patrimoniales, photographie, édition, vont se croiser : les ateliers de

l'un pouvant être l'enjeu des ateliers des autres et leurs productions singulières, matières de travail communes.

Puis, une seconde année pour transformer ces matières et les montrer sous des formes abouties : la durée de la résidence nous permet de les emmener jusqu'à une mise en forme construite – une chorégraphie à jouer en extérieur, des courts métrages qu'on peut voir en salle ou projetés sur les murs de la cité, des balades patrimoniales menées par les habitants et au cours desquelles on pourrait voir un solo ou des images, toutes propositions inscrites dans le programme général de la Capitale. Il y a bien sûr de l'inconnu sur ces formes. Si l'on y voyait clair dès le début, ce serait un peu triste, mais je tenterai de les préciser au mieux…

L'expérimentation ouverte par le dispositif Quartiers créatifs permet d'emmener la notion de participation au delà de l'injonction réglementaire et morale – de ce « rose moral » dont parle Siegfried Kracauer[4], et qui consiste à faire en sorte que les gens se sentent tenus de ressembler à l'image acceptable qu'on souhaite leur voir arborer et ce, quelque soit leur situation, aussi misérable soit-elle. Elle permet aussi d'explorer la double dimension de la notion d'hospitalité.

Habitants, artistes, chercheurs, aménageurs, bailleur, élus, nous serons bien les hôtes les uns des autres, tour à tour accueillant ou accueillis. Car l'on est hôte des deux côtés… et voilà que se dessine comme une séparation au cœur même de ce qui à priori réunit, un espace indéterminé où l'étymologie nous rappelle qu'hospitalité n'est pas très loin d'hostilité. Des deux côtés, l'hôte, c'est l'autre, c'est l'étranger et parfois l'ennemi. Toute mon expérience me montre que rien n'est moins simple que ce travail commun, cette unité rêvée autour d'un projet urbain, d'une action collective ou d'une création artistique. En acceptant d'emblée cette dimension conflictuelle, on en fait advenir la richesse : la division qu'elle institue nous sauve de l'Un qui réunit – qui est parfois l'Un qui exclut – pour faire place à la puissance complexe de la multitude.

Mais d'abord, l'Abeille

La cité est construite sur un terrain acheté par les Chantiers Navals de La Ciotat en 1956 pour y loger ses ouvriers, à trois kilomètres des Chantiers et du centre-ville. Trois ensembles la constituent.
Un premier bâtiment, le Vieil Abeille : 50 Logements Économiques Normalisés (LEN) construits par l'équipe Candilis-Josic-Woods dans le cadre de la Reconstruction d'après-guerre et de son effroyable crise du logement, avec pour architecte associé Jean-Louis Sourdeau. Ce dernier, avec son fils Jean-Marie, a également construit Castel Joli, où seront logés des rapatriés d'Algérie (70 logements), et Sainte-Marguerite (310 logements), dont la courbe singulière épouse celle de la ligne de chemin de fer qui relie la gare aux Chantiers.

Autour : les Matagots (255 logements) et la Maurelle (de Claude Delaugerre), achevée en 1985. Ensemble, les trois cités regroupent 40% des logements sociaux de la ville, la part HLM y est de presque 80%, elle est de 100% sur l'Abeille (428 boîtes aux lettres, dit Gilberte Mannu, présidente de l'Amicale, environ 2 000 personnes). Les 3 cités sont reliées entre elles par des chemins piétonniers et de forts liens familiaux. Le Vieil Abeille est l'un des deux bâtiments à démolir.
C'est une « Opération Million », prix de sortie, en francs de l'époque, de ces logements à normes réduites. L'équipe d'architectes responsable de la réalisation de ce programme est membre du célèbre et turbulent groupe Team Ten. Ailleurs, certains des bâtiments de cette équipe sont classés Patrimoine du 20e siècle.
Il faudra se demander ce qu'on détruit exactement ici, au moment même où un pan de l'histoire de l'architecture des années 55-75 est enfin réévalué.

Les espaces publics : certains sont municipaux, d'autres privés et notamment gérés par le bailleur social, La Phocéenne d'Habitations (groupe Unicil), extrêmement critiqué pour sa gestion.
On peut dire sans médire que la cité a été laissée à l'abandon, bâtiments et espaces communs compris, comme écrit plus haut ou dans l'enquête effectuée en juillet 2006 par les services municipaux en amont de la réhabilitation, ou encore dans la longue liste des dysfonctionnements en tous genres contenus dans la Convention de Gestion Urbaine de Proximité. Les travaux ont commencé cet été par le changement des fenêtres.

La Ciotat se remet lentement de la fermeture des Chantiers Navals (1987) par une reconversion dans la plaisance de luxe, le tourisme, les services… Si on ne voit rien à l'Abeille même, on peut par contre sentir ce renouveau dans l'incroyable transformation du paysage alentour : des dizaines de lotissements en construction sur cette zone, « principal réceptacle de la future urbanisation de la ville » dit la convention ANRU. Et ce quartier qu'on dit enclavé est vendu, à peine quelques mètres plus loin, comme ceci : *Lou Brès, une résidence moderne et authentique, 99 logements du type 1 au type 4 lumineux et agréables à vivre. Située dans un quartier résidentiel en plein devenir à cinq minutes des commerces, des écoles et bien sûr des plages…*

Le quartier accueille de nombreuses structures institutionnelles : Cana (droit des étrangers, recherche d'emploi), Addap 13 (insertion des jeunes, prévention), le seul centre social et la seule mosquée de la ville, des équipements sportifs. Peu d'associations d'habitants cependant, à part l'Amicale des locataires ou La Joyeuse Boule, emmenées par des personnes assez âgées ; pas d'associations de jeunes, mais me disait Marie Bargiel (Politique de la Ville, La Ciotat), on ne peut les aider… car il n'y a pas de demande, mais des initiatives privées et des groupes informels en musique, ou d'humour sur internet. Peu ou pas d'actions culturelles ou artistiques, hormis les ateliers hip hop ou danse orientale au Centre social et les actions menées « au pied des tours » comme toujours par Art et développement, la Bibliothèque de la ville et le Centre social. Depuis quelques années, des événements festifs se déroulent en été : guinguettes, projections, concerts…
Et puis, bien sûr et d'abord, il y a ceux qui ont fait et font vivre l'Abeille : ouvriers espagnols, portugais, rapatriés d'Algérie, algériens, marocains, sénégalais, italiens, tunisiens… et puis ouvriers venus de Gardanne ou de Lorraine, au fil de la fermeture des mines et des industries du pays, pour travailler aux Chantiers Navals, dont l'histoire affleure dans toute la ville et bien évidemment à l'Abeille.
Et puis leurs enfants.

Le projet de réhabilitation est focalisé sur l'Abeille et ses abords, la restructuration

étant moins profonde sur les deux autres cités, déjà rénovées comme les Matagots ou mieux gérées comme la Maurelle.

Sinon : « redynamiser, restructurer, désenclaver, optimiser le foncier, créer une voie structurante et un centre d'affaires, résidentialiser, diversifier socialement… »

Septembre 2011 : démarrage opérationnel.

MD / octobre 2011

Notes

[1] Carrel, Marion : *II. Faire participer les habitants ? La politique de la ville à l'épreuve du public.* Annuaire des collectivités locales. Tome 26, 2006, pp. 649-656. Elle y rappelle également que la participation, aussi peu définie soit-elle, est pensée en termes de «résultat d'un effort que les habitants devraient fournir individuellement pour se hisser au niveau de l'intérêt général, ce dernier étant fixé au préalable par les pouvoirs publics». Le paradoxe étant qu'on demande cet effort individuel à des gens qu'on ne cesse d'enfermer dans des catégories dépersonnalisantes («bénéficiaires du RSA», «Jeunes Avec Moins d'Opportunité», «publics empêchés»…)

[2] Près de 50% du territoire de la Capitale culturelle relève de dispositifs prioritaires…

[3] D'abord aux côtés des habitants dans la défense de leurs droits et dans la constitution d'une définition collective du «problème de la rue» avec l'association Un Centre-Ville Pour Tous, puis associée à un sociologue et une anthropologue dans une recherche-action commandée par le Plan Urbanisme Construction Architecture/Ministère de l'équipement, et bien sûr en tant qu'artiste.

[4] Siegfried Kracauer, *Les employés. Aperçus de l'Allemagne nouvelle* (1929), éditions de la MMSH, Paris.

Gilberte Mannu, Amicale des locataires, élection de la couleur des façades au local de l'ANRU.

Concertation ANRU et soirée bénévolat au Centre social, vidéo, novembre et décembre 2011.

24 janvier 2012, dans le train qui m'emmène à La Ciotat

Quelques jours ont passé depuis la présentation de l'avant-programme de la Capitale… Quatre heures de « fête », une sorte de plateau de télévision ringard pour 2 000 spectateurs, avec animatrices hilares, vidéos, discours d'élus et paroles d'artistes (ou le contraire), litanie de célébrités qu'il faut sans doute encore célébrer, d'excellence, de bâtiments sortis de terre, de mètres carrés d'expositions, de millions de touristes attendus et d'autant de nuitées d'hôtel, musique, applaudissements… Triste spectacle où l'on est passé d'un numéro *live* de New Burlesque (ces héros d'un film en vogue, avec des grosses femmes nues, des petits pompons attachés aux seins, mimant des actes sexuels) en enchaînement quasi direct sur une image du Camp des Milles depuis lequel Ulrich Fuchs, directeur artistique adjoint, casque de chantier sur la tête et par ailleurs allemand, nous dit l'importance que la Capitale accorde à l'histoire et particulièrement à celle des déportés. Et qu'elle s'occupera de ça aussi.
Faut-il toujours mettre les Allemands dans les camps ?
Pleurer sur le chemin du retour.
Avoir de l'empathie pour les grosses femmes de la troupe de New Burlesque.
MP 2013 nous offre pourtant un luxe inouï, celui de se mettre en recherche, la recherche de Filliou, « qui est le privilège de ceux qui ne savent pas (comme moi et peut-être vous) et non pas le domaine de ceux qui savent ». Et nous serons libres.
Liberté paradoxale : c'est au nom de vieilles incantations, telles que participation des habitants ou cohésion sociale, que nous sommes là…

Après-midi, école maternelle Jacques Prévert aux Matagots, première présence. C'est Jérôme Pinchon, instituteur et directeur, qui m'y a invitée après les premières présentations du Quartier créatif au Centre social. On rentre en classe, et, à propos d'un livre apporté par une petite fille, *Le Prince et le pauvre*, une question de Jérôme : peut-on être heureux si on est pauvre ? Le chœur des enfants : Nooooooooooooon ; Jérôme : Et pourquoi ?

Ne peux m'empêcher de penser à *Être et avoir* de Nicolas Philibert, vu par plus de 3 millions de spectateurs en France et à l'étranger. Le film raconte l'histoire de la classe unique de M. Lopez dans un petit village du Puy-de-Dôme. L'instituteur et les familles avaient réclamé quelques indemnités au regard du succès international du film – en millions d'entrées, un pactole versé au réalisateur… Sur le sujet, trouvé ce texte de la philosophe Marie-José Mondzain :

— Lopez, atteint de plein fouet par le succès financier du film, est devenu une sorte de schizophrène. Il a préféré jouer l'effondrement de son image au cœur d'une œuvre construite par le regard et par le film de Philibert et qui pourtant le magnifiait. Plutôt que d'accepter de recevoir d'une œuvre un don imaginaire, celui d'une image positive de sa personne et de ses fonctions, il choisit de se destituer publiquement pour faire valoir ses droits au profit tiré de son image.

Exécution du « petit » instituteur qui ne s'était pas contenté d'une image positive. Pour sa défense, il tentera de faire valoir ses qualités d'auteur. Il sera débouté.

Je présente les ateliers qu'on pourrait faire à l'école, dessin, chant et cinéma, et on convient d'organiser une réunion avec les parents pour expliquer les enjeux de ces films et rassurer sur leur utilisation. Le droit à l'image, ça revient sans cesse, « mon droit à l'image », étrange formule que j'entends dans toutes les bouches, ados, adultes, qui se facebookent pourtant à tout va en perdant tous leurs « droits ».

Les films que nous tournerons à l'Abeille ne feront sans doute pas des millions d'entrées, nous épargnant les tourments de la richesse et nous laissant la liberté, mais poseront ces questions-là, du déplacement des lignes, auteur ou pas… Quelle tension créatrice allons-nous inventer ensemble qui nous débarrassera dans un même mouvement et du droit et du don ?

En sortant, Jérôme me présente la tata de l'école, qui me raconte l'histoire des immeubles « chauds » de Matagots… La légende court dans la cité, des bâtiments sont hantés : les confréries de pénitents, très puissantes au moyen âge, auraient eu des cimetières sur lesquels sont construits certains des bâtiments, et dans lesquels des gens deviennent fous ou ont des accidents inexpliqués… enfin un de ces cinémas ! Pas souvent qu'une cité des années 70 est hantée par des esprits du moyen âge !

Matagot veut dire chat noir.

13 février/3 mars 2012

Chantier dans le local, l'ancienne boulangerie du quartier. Unicil, le bailleur social, celui qui fait si peu depuis si longtemps, rend le bail en ayant barré après signature les quelques mots qui l'engageaient à prêter le local en bon état… Stéphane Allegrini (chef de la Politique de la Ville et du projet ANRU) fait intervenir le chantier-école de La Ciotat et des jeunes gars de la cité, les jumeaux Walid et Rheda, Naïm, Gabriel et Nicolas, se mettent au travail. Ils sont formés par Tahar Saïdouni, qui habite l'Abeille depuis 1964 (et me voilà photographe officielle de son mariage en juin prochain avec Valérie, qui partage sa vie depuis 20 ans).

●●●

27 février/3 mars 2012 à Paris, recherche au Centre d'archives d'architecture du XXe siècle

C'est le souvenir d'un immeuble casablancais (plus exactement d'une photo d'un immeuble – je dois avouer ne rien connaître en architecture) qui m'avait fait m'interroger sur le premier des deux bâtiments promis à démolition, le Vieil Abeille. Et donné l'une des lignes du travail que j'allais suivre ici !
Candilis est un « élève » de Le Corbusier. Avec Shadrach Woods, il a travaillé pour lui sur le chantier de la Cité radieuse à Marseille pendant près de cinq années, avant de rejoindre l'Atelier des Bâtisseurs au Maroc (l'ATBAT a été fondé par Le Corbusier ; l'ATBAT-Afrique réunit Georges Candilis, Shadrach Woods, Vladimir Bodiansky, architectes, et Henri Piot, ingénieur).

Candilis et Woods sont membres du Team Ten, groupe d'architectes en rupture avec les conceptions rationalistes de leurs prédécesseurs, qui a porté les critiques les plus fortes contre « la ville fonctionnelle » née de la Charte d'Athènes (1933). Dans les archives déposées à Tolbiac, je vois les études et les constructions réalisées à Casablanca au Maroc et en Algérie :

ALLISON SMITHSON — Une France moderne, pleine d'espoir, apparaissait en Afrique du Nord.
Team Ten Meetings, Rizzoli, New York, 1991

Depuis la fin de la guerre, le Protectorat met en place des programmes distincts de logements, pour *Musulmans*, *Israélites* et *Européens* (en supposant que tous ces groupes sont homogènes !) Michel Écochard, architecte et directeur du Service de l'urbanisme du Maroc, arrivé en 1947, déplace ces catégorisations ethniques ou nationales vers le bâti seul : habitat de *type* musulman, israélite ou européen… Candilis rapporte que « les représentants marocains voulaient simplement des immeubles HLM comme tout le monde. » [Cohen, Eleb, p. 333]
Quel est l'héritage colonial que le logement populaire porte en lui ? Tous les architectes ou presque de ces années-là ont travaillé dans les colonies…
> voir chez les chercheurs allemands ou anglais et trouver ce livre épuisé d'Hélène Vacher, *Projection coloniale et ville rationalisée : le rôle de l'espace colonial dans la constitution de l'urbanisme en France*, 1997, Aalborg University Press.

Le Service de l'habitat propose également des opérations expérimentales, destinées au relogement des habitants des bidonvilles, paysans ou citadins venus chercher du travail dans la capitale économique du pays. C'est ainsi que l'ATBAT-Afrique construit en 1952 à Carrières Centrales trois immeubles collectifs qui feront grand bruit par leur nouveauté, en ce qu'ils « transfigurent les positions universalistes des modernes et réintroduisent la notion d'adaptation à la culture locale », autant que par la force de leur geste plastique. Ils reprennent la trame 8x8 d'Écochard, qui proposait un logement de 8 mètres de côté avec deux pièces, une cuisine et un patio ouvert, prévu pour que ses habitants construisent des étages au fil du temps. Ils la superposent d'emblée verticalement, s'appuyant sur les pratiques anciennes des constructions en usage dans les villages fortifiés de l'Atlas.

Rentrés en France, Candilis et Woods gagnent, avec Alexis Josic, le concours Opération Million ou Logements Économiques Normalisés (à normes réduites, il fallait réduire d'un tiers le coût de logements déjà économiques, passer de 1,5 million de francs à 1 million, soit 113 000 euros, c'est encore le prix moyen d'aujourd'hui pour un logement économique…) lancé par le Ministère de la Reconstruction en 1955. Plus de 2 500 LEN sont construits en France à partir de1955, essentiellement dans les Bouches-du-Rhône et la région parisienne : à La Ciotat, Villeneuve-Le-Roi, Gagny, Rambouillet, Bon Secours et La Viste à Marseille, Sarcelles, Saint-Ouen L'Aumône, Fort-de-France…
Petites unités, de 36 à 50 logements, pas de grands ensembles, rythmique des façades et des couleurs (Mondrian !) – polychromie, la couleur seul luxe de ces bâtiments – personne ne se souvient de la couleur à l'Abeille. Sous l'Opération Million, les immeubles africains, Sémiramis (dont le nom renvoie aux jardins suspendus de Babylone) et… Nid d'Abeilles !

Logements à normes réduites (construits par exemple sans chauffage) : l'entreprise exécutante GER abaisse encore ces normes à l'Abeille, en utilisant des matériaux de mauvaise qualité et en réduisant l'épaisseur des murs, causant de graves problèmes d'étanchéité. Un procès intenté par les HLM de Marseille contre les architectes court jusqu'en octobre 1967 et les met hors de cause.
Le minimum, c'est toute la question que pose Michel Écochard au Congrès International d'Architecture Moderne (CIAM) de 1953, *le logement du plus grand nombre* :

— Contribution à la charte de l'habitat : quelle est la solution la moins défavorable ?
• ne pas loger en attendant et préparant un logement étudié d'après les normes admises
• de loger à un échelon inférieur une grande masse humaine.
Danger : cela peut entraîner à chercher des solutions d'habitat en deçà des normes admises…

Dans le fonds, non classées, très abîmées, des dizaines de diapositives prises par Candilis au Pérou, maisons de paysans, baraquements, bidonvilles, un émerveillement constant devant les solutions inventées pour un système d'eau ou d'aération, les réemplois de matériaux… L'architecte dit dans son autobiographie que cela fut le meilleur moment de sa vie d'homme et d'architecte… Il n'a rien construit, rien fait là-bas. Il s'est simplement mis à l'école des paysans sans terre et sans maison qui envahissent, c'est le mot qu'ils utilisent eux-mêmes, les collines de Lima pour s'y construire des villes. Ces images ne sont pas encore classées, ni numérisées.

Christine Breton, conservatrice du patrimoine et historienne, qui m'apprend depuis les quartiers Nord de Marseille à chercher l'histoire du peuple dans les « poubelles des vainqueurs », voit là une belle publication possible…

CHRISTINE BRETON — Il est temps pour l'invisible… Alors se met à briller, dans le lointain, tout ce qui fut exclu du grand récit national… Commence à scintiller tout ce qui n'est pas référencé, muséifié ou partie de la Nation. Apparaissent les disparus de la nuit stellaire, les fantômes errant loin de notre roman collectif, ceux qu'avaient si bien su aimer Walter Benjamin en marchant dans les rues de Berlin ou Marseille. Alors, le temps se retourne et la référence se décale vers le tiers exclu.

●●●

Nid d'Abeilles, Casablanca, 1955.

Pamplona, Pérou, 1971. Les paysans tracent au sol leur ville future et installent des cabanes provisoires. Photographies © Georges Candilis, IFA 236.

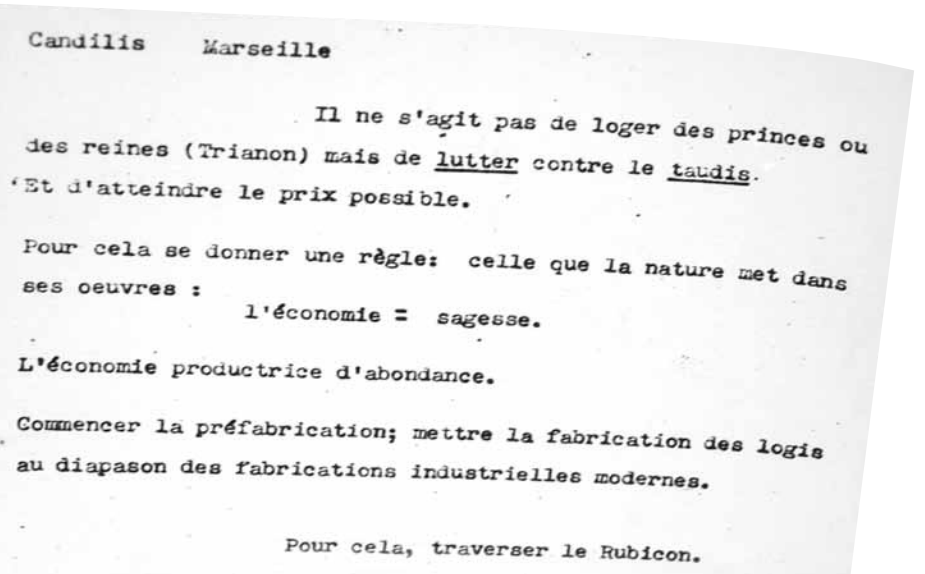
Quelque part ailleurs dans ses textes, Candilis se dit heureux des transformations que les habitants apportent à ses bâtiments. On retrouve ce souhait dans les déclarations du Team Ten, l'effacement volontaire de l'architecture. À l'architecte le seul soin de préparer l'habitat jusqu'au moment ou l'habitant reprend la main, libre de l'adapter à ses besoins.
À Casablanca, Nid d'Abeilles est à peine reconnaissable, je partirai à sa recherche lors d'un prochain voyage chez Hassan et Florence Darsi, mes amis et complices de la Source du Lion.

Peu trouvé sur Jean-Louis Sourdeau à l'IFA, architecte collaborateur de Candilis, mais aussi de Le Corbusier à Marseille, qui construit plus tard les bâtiments de Sainte-Marguerite. C'est aussi l'architecte de l'église Saint-Louis à Marseille, l'église des prêtres de la Mission Ouvrière. Il a longtemps vécu à La Ciotat.
> chercher dans les fonds locaux et inviter à l'Abeille Bénédicte Chaljub, auteur de *Candilis-Josic-Woods* aux Éditions du Patrimoine et architecte soucieuse de la démolition des bâtiments inventifs de ces années-là.

En fin du texte d'une de ses conférences, *La maison : architecture et famille*, colloque de CEFA, 11 décembre 1993, cette liste :

— Où habitent les hommes ?
Palais, château, résidence
Hôtel particulier, villa, maison de maître
Maison de campagne, de paysans, d'ouvriers
Maison collective, tour, appartement
Rez-de-chaussée, étage, sous-sol
Préfabriqué, pierre de taille, bois
Traditionnel, moderne, post-moderne
Accession à la propriété, location, HLM, hôtel, squatt
Studio, atelier, mansarde
Roulotte, baraque, taudis, bidon, igloo
Hôpital, hospice, asile
Monastère, caserne, prison
Ruines, tentes, boîtes en carton, banc public
Trottoir, cimetière, tombe

●●●



Candilis Marseille

Il ne s'agit pas de loger des princes ou des reines (Trianon) mais de lutter contre le taudis.
Et d'atteindre le prix possible.

Pour cela se donner une règle: celle que la nature met dans ses oeuvres :
l'économie = sagesse.

L'économie productrice d'abondance.

Commencer la préfabrication; mettre la fabrication des logis au diapason des fabrications industrielles modernes.

Pour cela, traverser le Rubicon.

À gauche, note photographiée à Casablanca, exposition *Dans le désert de la modernité*, 2009. Ci-dessus, vue sur le chantier de Nid d'Abeilles et de la tour de Bodiansky, 1953, Carrières Centrales © Georges Candilis, IFA 236.

La maison du paysan Rodakis, étudiée par Candilis à l'école d'architecture d'Athènes © Georges Candilis, IFA 236. Page de droite, la couleur sur les loggias de Nid d'Abeilles, *Architecture d'aujourd'hui,* 1954.

ALEXIS JOSIC — Là, nous avons sorti notre révolte, il ne faut pas faire pour les gens pauvres des logements pauvres, il faut faire des logements dignes (in *Le Dernier des Mohicans*, à propos des Opérations Million).

5/9 mars 2012 : premier atelier cinéma (on termine l'électricité et on essuie les plâtres)

Organisé avec le Centre social. Premier jour, Mohamed Boucherit, Miloud Brinis qui fait des études de projectionniste à Marseille, Lisa, Ibrahim Ahamada, éducateur au Centre social accompagné d'une stagiaire. Et un mistral terrible et magnifique ! Premier contact avec la caméra Bell Howell et le Nagra à bandes. Miloud à l'image, Mohamed au son, qui fait des prises très précises dans le vent fou, vent dans les arbres, claquement des barrières, canettes vides qui roulent… Pourtant, dès le lendemain, nos deux compères imaginent de faire une radio et se lancent dans une série d'entretiens avec les animateurs du Centre social ou de l'Addap, que font-ils ? Que veulent-ils pour la cité, pour le Centre ? Suprématie de la parole ! Mais à l'écoute, ces entretiens-là les ennuient vite… Ils ne savent plus quoi filmer ni enregistrer… On finit la première bobine en reprenant la proposition de Jean-François Neplaz, fondateur du collectif Film flamme : faire un film dans le temps des 3 minutes de la bobine 16 mm, il n'y aura pas de montage image, mais un gros travail sur le son.

Commencé avec le vent, Momo et Miloud choisissent alors de filmer ce qu'il aurait pu détruire et nous terminons la semaine dans les décombres de la station service, entre l'Abeille et les Matagots (parcelle Marro), au milieu des blocs de pierre jetés là pour empêcher les campements de Roms, pendant que des dizaines de policiers sillonnent la cité en agitant leurs tonfas. Jawed, qui a rejoint notre petite troupe, reçoit les nouvelles sur son portable, de tel ou tel cousin arrêté… peu d'émotion, quelque chose d'égal, la sœur du cousin est déçue, c'était son anniversaire… ça fait partie du quotidien. Tous seront relâchés le lendemain.

Mercredi, nous avons perdu Lisa, qui s'était *engagée* sur une autre activité du Centre social (aller voir *Harry Potter* je crois, un animateur est venue la rechercher lui rappelant cet engagement). Elle a croisé Raphaëlle, qui commence son atelier « dessin tout terrain » cette semaine. Lisa trouve que Raphaëlle dessine vraiment très mal (mais reviendra deux fois se faire croquer). Nous la reverrons peut-être si nous savons installer ici notre présence, ce voisinage indispensable, inventer ces relations de un à un qui seules nous permettront d'échapper aux assujettissements de telle ou telle structure.

Car je sais déjà que les structures sociales, passé l'enthousiasme consensuel des débuts, nous seront un temps hostiles. Nous n'encadrons pas, nous n'enseignons pas, nous ne faisons pas la morale, nous ne transmettons pas de message, nous n'avons pas d'utilité autre que notre essentielle inutilité – et très prosaïquement nos ateliers sont gratuits, nous ne dépendons pas d'une quantité de public pour obtenir des budgets, grand luxe… Et puis, ce n'est pas facile de voir d'emblée ce que nous allons faire. D'ailleurs, nous l'ignorons nous-mêmes.

[Mais voilà que je retrouve mon vieux dégoût de cet encadrement et de ce minimum accordé aux quartiers populaires ; bien sûr, mon dégoût ne concerne pas les personnes, qui prennent en plein cœur la violence sociale et en sont usés – quand bien même elles en vivent et appartiennent, au moins en ce qui concerne leurs dirigeants, à ces classes moyennes au bord du précipice

comme me le disait Daniel, le directeur du Centre. J'entends souvent : c'est la seule chose qui reste dans ces quartiers et c'est « mieux que rien »… On peut entendre aussi : c'est pire que tout. On m'en veut beaucoup quand je dis ça. Tout ce que je souhaite, moi, ce sont des services comme tout le monde, des cinémas comme tout le monde, des aménagements urbains comme tout le monde.]

Pour finir, Claire Angelini qui habite à Münich et Julien Gourbeix encore un peu à Lyon, cinéastes, sont venus nous voir. Jean-François les filme le long de la voie ferrée avec la caméra super 8 que j'avais achetée il y a quelques temps, parce qu'elle m'impressionnait moins que la Bell Howell, sans parler de la Aaton A-Minima super 16 !

JEAN-FRANÇOIS NEPLAZ — Aujourd'hui on a marché sur la voie ferrée (comme on marche sur la lune) celle qui va de la gare au Chantier Naval et passe par notre cité de l'Abeille. Désormais elle se fond en ruines industrielles derrière le cinéma Eden qui sera en restauration pour 2013. Nos films passeront là l'année prochaine. On fera là, à La Ciotat, des projections en partenariat avec la Ville, selon le souhait de la responsable. De notre lune, on regarde le monde. Tout ça est très très simple. Comme l'origine du cinéma... C'est un peu la question à La Ciotat. Être au point origine, et filmer en accéléré jusqu'à aujourd'hui. Ou en marche arrière. Bref, courir le temps… Une création est toujours du siècle passé… Bientôt les danseurs d'Ex Nihilo viendront partager le théâtre embrassé des deux ailes de la cité. Une scène d'envol. Voilà, le geste est lancé. La voie est ouverte…

Une autre bobine : me promenant dans la cité en suivant une étrange machine-échelle pilotée par un technicien qui mesure les garde-corps des balcons à rénover, puis rencontre au détour d'un immeuble avec les mauvais garçons de la cité (en fait ceux qui ont joliment rénové notre local et réparent maintenant les jardinières), qui me charrient *: alors bonjour, je m'appelle Martine, je viens faire des films pour la cité, pour les gens du quartier*, comme dans le rap aujourd'hui ou chez les troubadours du 15e siècle. Puis se moquant des discours et des caricatures qui les représentent, me débordent, prennent la caméra, et les rejouent en riant, cagoulés, vociférants, et dans leurs mains, en guise d'armes, leurs pelles et leurs pioches.

Ces deux premières bobines lancent la série des *Chroniques de l'Abeille*.
Au retour, petit mot de :

JULIEN GOURBEIX — Les amis, je vous écrirai plus précisément, bientôt j'espère, sur notre arrivée à Marseille et comment indubitablement avec vous je, nous, souhaite et souhaitons marcher sur des rails, de travelling, de train, de vie. Je suis très heureux de ces deux jours intenses par tout ce qu'ils brassent : de difficultés réelles – pas d'illusions – mais bien vu de signe ascendant, entendu de films à faire, à défendre, à accompagner, de quartier à occuper, d'arche à construire, générosité et ténacité conjuguées – tant que nous serons vivants. Et de recommencer l'histoire du cinéma en filmant le mistral.

●●●

L'héritage des frères Lumière – héritage spirituel s'entend – se partage entre *La sortie des usines Lumière* qui inaugure l'âge bourgeois et industriel du cinéma, l'exploitation des acteurs-ouvriers et autres techniciens au service d'un projet industriel (et éventuellement artistique) et *Le repas de bébé* où toute contrainte est bannie pour le seul plaisir de filmer les gens qu'on aime, les traces du bonheur, l'instant qui passe… C'est le film « de famille ». Entre les deux, il y a *L'entrée du train en gare de La Ciotat*…

La Ville de La Ciotat avait lancé, pour MP 2013, un appel auprès de ses habitants pour réunir des films « de famille » donnant une image de la ville (de son histoire contemporaine). Las, la récolte est laborieuse… Il aurait été plus facile de recueillir là des images de la Haute-Savoie (Vacances à la neige 1965), de l'Île d'Oléron (Vacances à la mer 1973) ou du Mont Saint-Michel (Visite des plages du débarquement, 1963)…
Et d'aller chercher là-bas les images de La Ciotat (Lancement d'un navire dans le port de la Ciotat, 1983). Les « films de famille » sont une mémoire rétive.
Ce n'est pas la moindre de leurs qualités. Ils ne fixent que des moments heureux. Le travail ? Jamais.

Nos chroniques sont de l'ordre des films de famille à l'endroit de fixer peut-être tout ce qui existe précieusement pour celui qui filme… Les films de famille peuvent se regarder ainsi comme le portait d'un promeneur au monde.
Le monde ? c'est la Cité de l'Abeille à La Ciotat pour les amis ou artistes de passage qui se sont saisis de la caméra pour tourner une bobine Kodak de trois minutes. À la fin de l'histoire du cinéma dans son âge bourgeois et industriel.
À l'endroit exact, dans la lumière et l'éblouissement de sa naissance.

Jean-François Neplaz, octobre 2013

/ / / / / / / / / / / /

> Il n'y a pas de montage image. Les bandes-sons sont construites avec le son synchrone s'il a été pris au moment du tournage et/ou avec les sons enregistrés dans la cité tout au long de nos présences. Quatre modules de 20 minutes, soit 20 petits films sont projetés au Hangar J1 d'octobre à décembre 2013.
L'une d'entre ces *Chroniques*, à peine montée, est devenue un petit film : **Quelqu'uns** (5'18'') est une improvisation des danseurs de Ex Nihilo, où l'on croise des jeunes filles de la cité et les ouvriers du chantier de rénovation sur un air de West Side Story, joué par vingt musiciens un soir d'été à l'Abeille…

Une quarantaine de Chroniques ont été tournées par et avec : Jean-François Neplaz, Martine Derain, Walid et Rheda, Naïm, Gabriel, Nicolas, Raphaëlle Paupert-Borne, Giuseppe Secci, les enfants des familles Ayadi et Remilli, Sofia et Inès, Laurent Mauvignier et Aliénor, Adrienne Laube, monsieur Abelfo, des ouvriers des chantiers, Brigitte Manoukian, Stéphane Manzone, Marc Costanza et Florian Olliver, Antonella Porcelluzzi, Mathieu Cipriani, Cyrielle Faure, Yasmina Khadraoui, Lucie Martin, Mohamed Boucherit, Michel Peres, Raphaëlle Naquet, Nawyr Mhoumadi, Fateh Mezlef, Benjamin Piat, Claire Angelini, Fabrice Coppin, Tahar Saïdouni et Valérie, Julien Gourbeix, Ex Nihilo, les Hirondelles de Fardeloup, Inès et Laura, Anne Alix, la Dame aux chats, Foued Sassi, Marika Ayadi…

/ / / / / / / / / / / /

Atelier collectif Film flamme
Développement Andec Filmtechnik
Télécinéma Cinémémoire Marseille
Montage Benjamin Piat

/ / / / / / / / / / / /

19 mars 2012, après-midi, atelier dessin à l'école maternelle Prévert

Se donner la main, faire un cercle, s'asseoir (avec 20 grands, en deux groupes). À tour de rôle chacun vient au centre et pose. Les autres le regardent, dessinent. Puis on change de main, on prend l'autre main, pour voir les surprises qu'elle nous fait, dit Raphaëlle : « je ne sais pas, je ne peux pas, je n'y arrive pas »… (Ce sont les mêmes ateliers qu'avec ses étudiants des beaux-arts dit-elle aussi, et ce sont les mêmes réactions) Quand on regarde les dessins à la fin sur le sol de la salle de danse, ceux de la bonne main et ceux de l'autre, c'est l'autre, qui débarrassée d'un peu de maîtrise, sait dire dans l'élan d'un trait mal assuré le mouvement d'un bras, l'allure d'un corps…

RAPHAËLLE PAUPERT-BORNE — Au départ du projet, ma pratique de peintre, j'aime travailler *sur le motif*, terme utilisé par les impressionnistes pour définir la pratique du peintre qui sort de son atelier et transporte son matériel à l'extérieur, en plein air, pour peindre ce qu'il voit, l'espace et les personnes qui s'y trouvent. C'est une manière douce et directe pour rencontrer un territoire et ses habitants. Quand je m'installe quelque part avec mon sac-atelier (sur les pelouses de la porte d'Aix à Marseille ou à Constantine en Algérie sans même comprendre la langue, à Rome comme à Paris) des personnes s'approchent, s'assoient à mes côtés, certains posent pour moi, les rencontres deviennent possibles, naturelles. Parfois les enfants vont chercher des cartons, je partage mon matériel avec eux et ils sont comme ça une dizaine à peindre, en racontant leur vie. L'autre versant du travail de mon travail complémentaire est le cinéma, un autre médium qui favorise la rencontre.

Parallèlement, depuis quelque temps je découvre le chant, que j'étudie et pratique pour le plaisir. Le projet que j'imagine est de réaliser « un film qui chante » en s'appuyant sur mes deux pratiques, cinéma léger et peinture tout terrain. J'invite quelques personnes à travailler avec moi (un peintre, un compositeur, une chanteuse, une réalisatrice, un monteur son et image : ils ont tous une expérience d'atelier et de travailler avec des amateurs (de faire oser les gens, de leur laisser la place qu'ils s'inventent et non qu'on leur assigne) et je propose aux personnes rencontrées sur le terrain qui le voudront, ou lors d'ateliers, selon les opportunités, une expérience du son, du chant, de la peinture, du dessin, du paysage et du cinéma. Les peintures, les images, les sons recueillis durant cette période donneront lieu à une exposition/mise en espace/restitution publique, puis dans un deuxième temps au montage d'un film. Les images et les sons sont collectés par les participants. J'imagine pour la restitution des jeux sonores de balcon en balcon. J'imagine des ronds-points improbables, habités par des peintres et des chorégraphies simples. J'imagine que l'on peint en chantant. Brigitte imagine des personnes âgées fredonnant des chants populaires ou des chants improvisés qui suivent une ligne : arbre, tuyau, architecture… J'imagine un slam avec les jeunes sur les images super 8 en post-synchro. J'imagine ressortir mon personnage Fafarelle pour l'occasion…

[Ce n'est pas Fafarelle qui reviendra !]

6 avril 2012, voisinage

Un homme d'une quarantaine d'années, qui vient rendre visite à sa mère, scooter blanc rutilant, casque sur la tête, m'apostrophe un peu sèchement d'abord, sans couper le moteur : « C'est quoi ça ? Qu'est-ce que vous faites dans la boulangerie ? » Quelques mots pour lui dire et il se met à parler sans s'arrêter de son enfance à l'Abeille, de la boulangère qui avait laissé un jour la porte ouverte pour que les enfants se régalent de tous les gâteaux et bonbons qu'ils voulaient, des champs de blé, de coquelicots, qui entouraient la cité, où il chassait devenu plus grand, des brassées de glaïeuls sauvages qu'il ramenait à la maison, de ses amis devenus commissaires divisionnaires ou avocats – oui à l'Abeille madame, commissaires et avocats ! – de l'escalade du Vieil Abeille par des cordes qu'ils accrochaient depuis le dernier étage, de la chapelle où me dit-il la statuette de bois qui s'y trouve a été payée par les habitants qui s'étaient cotisés (un Christ en croix, au bras cassé et recollé, à son sourire, il a quelque chose à y voir !), de la « maison des célibataires » qui se trouvait là où vient d'être construit le nouveau bâtiment Sogima, c'était des baraquements, de la mairie communiste qui a respecté le legs de la famille Ritt (les terrains alentour devaient rester des espaces verts pour les enfants du quartier) et que les municipalités suivantes n'ont pas respecté, de l'Abeille qui n'est plus ce qu'elle était (une histoire de chipolatas et de saucisses hallal qui a séparé à jamais les convives d'une fête de quartier), des jeunes qui ne sont pas bien méchants, et d'ailleurs lui qui est chez lui ici, aucun ne touchera son scooter, du bar qui à un moment se trouvait dans le même bâtiment, du prêtre qui descendait des collines en sonnant la cloche pour dire la messe, du goudronnage des rues dans lesquelles il s'amusait à laisser l'empreinte de ses pieds… Tout cela, il pourrait le prouver me dit-il, car il en a, des photos de l'Abeille depuis toutes ces années ! des photos de toute une vie et de la plus belle des cités de La Ciotat – mais il ne veut pas me les donner (je ne les ai pas demandées), le Centre social lui avait demandé, il avait refusé – ce sont des photos intimes… Chaque pierre ici me connaît, dit-il en enfourchant son scooter, chaque pierre me connaît.

●●●

1

Peintures de Raphaëlle Paupert-Borne : acrylique sur toile, format 95x125 cm. Ci-dessus M. Secci, acrylique sur papier emballage (peinture perdue).

11 avril 2012, premier atelier chant, Raphaëlle et Brigitte

Chanter un arbre, une façade, un immeuble… Échauffement au local puis en marchant le long du stade, d'où l'on voit le beau panorama de l'Abeille et des Matagots, puis en remontant la voie (ferrée). Arrêt devant le Vieil Abeille. Règle du jeu : la voix suit depuis le sol les lignes de l'immeuble, court le long des balcons, marque les angles… Un son pour une fenêtre, un autre pour les volets, une voyelle pour les paraboles, une claquement de mains pour le linge…

Le Vieil Abeille, le plus rythmé des bâtiments, donne tout de suite comme une petite composition bruitiste : on chante ensemble ou l'une chante du haut jusqu'en bas, de bas en haut, ou encore en boustrophédon… Les plans de la façade ramenés de mes recherches parisiennes se colorent de notes et de couleurs, deviennent partition… Une dame à sa fenêtre applaudit, remercie le concert gratuit, Raphaëlle dit : on chante votre façade et qu'elle est bien belle ! et ça semble tout évident… La vieille dame dit qu'elle est bien dans ce bâtiment – depuis cinquante ans – raconte qu'elle n'a plus le cœur à chanter, son mari et son fils sont morts…

Elle ferme la fenêtre et Brigitte chante pour elle, doucement, un *requiem* de Ravel.

● ● ●

FACADE
FACADE
10

17 avril 2012, toute la journée, comité technique et financier ANRU, mairie de La Ciotat, salle des élus

Si nous sommes à l'Abeille, avec le budget augmenté des fonds européens, c'est que la cité se trouve en réhabilitation ANRU : on réhabilite (et qui serait contre !), on démolit au nom de la *cohésion et de la mixité sociales* et du *désenclavement* (je rappelle qu'on dit l'Abeille éloignée de tout, mais qu'on vend à prix d'or les lotissements à portail digicodé d'à côté – vingt mètres les séparent – en vantant leur emplacement idéal à cinq minutes des plages.)

J'ai la chance d'assister à ces comités techniques, invitée par Stéphane Allegrini, chef de l'équipe ANRU. Et de poursuivre ainsi mes « exercices John Cage ». Le célèbre philosophe et compositeur américain disait qu'une chose profondément ennuyeuse, regardée suffisamment longtemps, devient passionnante… Un comité technique est passionnant, un théâtre, une scène, une tragédie, celle de l'administration française, qui se joue sous l'œil impassible d'une Marianne de plâtre au buste orné de la francisque… Passionnant le langage gris : c'est là que j'ai appris ce que produit le concept de *temps masqué*, quand il est appliqué aux rénovations urbaines. Les collectivités sont légalement tenues de faire des concertations avec les habitants, mais s'il fallait attendre le résultat de ces concertations, rien n'avancerait au regard des procédures infiniment complexes mises en œuvre par toutes les collectivités territoriales, l'État, les bailleurs, et qui visent sans doute à améliorer l'existant – il y a un véritable engagement du maire et de la Politique de la Ville envers les habitants actuels contre l'inertie du bailleur – mais aussi à libérer du foncier et à redéfinir la propriété, à faire venir des investisseurs, et par la démolition/reconstruction, des entreprises du bâtiment et ainsi, puisque rien n'est simple, du travail, dont il y a tant besoin ici…
Le temps masqué, c'est ça : lancer ces concertations tout en verrouillant de fait les programmes, c'est le temps long des procédures d'aménagement, un temps sans corps, qui n'est pas le temps des humains. Comment alors s'étonner que la concertation se limite à demander l'avis des habitants sur la hauteur des grilles du jardin (en général, ils les veulent plus hautes) ou sur la couleur des façades ? Et je suis la première à dire que la couleur, c'est essentiel…

Les habitants donc, une cinquantaine d'entre eux, plutôt âgés (réunion au Centre social, 24 novembre, vidéo)…
À la décharge des aménageurs, il faut bien dire que la question du logement, de la maison, qui pourtant concerne tout le monde, ne soulève pas l'enthousiasme des foules, ici comme ailleurs. Comme dit Noureddine Abouakil de l'association Centre-Ville Pour tous à Marseille, qui m'a formée sur la défense des droits des habitants menacés d'éviction dans les réhabilitations, on n'a jamais vu de manifestations d'habitants exigeant de tout savoir des PLU et des PRI et des PRU, des SCOTT, des DOG du SCOTT, des FAT, des DASi et des ZPPAUP, des OPAH, et tout des PLAI et des PLS ! D'ailleurs, on n'a jamais vu non plus de manifestations d'habitants demandant de l'art, des percepts, de l'inouï, du jamais vu !

Objet de ce comité technique opérationnel : « phasage, travail partenarial, revue des points de crispation entre projeté et réel. » Autour de la table : les représentants de la Ville de La Ciotat, les bailleurs sociaux (Unicil, Logirem), la Communauté Urbaine, le Conseil général, l'État, la Région, le cabinet privé Setec chargé du pilotage et de la coordination de la rénovation, la Caisse des Dépôts (une quinzaine de personnes en tout).

Crispation 1 : le Conseil général refuse de garantir les prêts d'Unicil pour la construction des « Hauts de Marbeille » destinés à reloger les habitants des deux immeubles promis à démolition. Le CG ne garantit que pour une offre supplémentaire de logement social, et non une reconfiguration à l'identique (de plus, il y aura ici comme ailleurs une diminution du logement social standard au profit du haut de gamme). Unicil ne veut pas prendre de risques (il en a pourtant les moyens et les risques sont limités, les garanties seront prises par d'autres collectivités). Résultat : si pas de construction livrée en octobre 2013, pas de démolition – l'Amicale ayant obtenu qu'il n'y ait départ que pour un logement définitif ; si pas de démolition perte des subventions ANRU, pas de foncier libéré et pas de réaménagement du « cœur de quartier » etc.

Interlude : La « démol' ». À ce moment des techniques à utiliser, il y a autour de la table comme un débordement : on explose, on dynamite, on grignote à la pelle, on envoie la boule ? On grignote et on explose ? Et on en profite pour faire un feu d'artifice et la fête ? De l'avis général, l'explosion est préférable au lent spectacle du grignotage et des murs éventrés exposant à tout vent l'intimité de ceux qui ont vécu là. Les ados de la cité à qui je posais la question plus tard préfèrent aussi le dynamitage. Pour le spectacle, comme dans les grandes cités de Lyon, et pour passer à la télé.

Crispation 2 : on reprend les choses sérieuses, la reconstruction en lieu et place des bâtiments démolis est aujourd'hui en danger : l'AFL, collecteur du CIL (collecte de l'argent du logement social, public), après un « engagement mou », vient d'envoyer une lettre de désengagement… Crainte d'un blanc : l'échec, huit ans de travaux, d'études, des gens bousculés, déménagés, relogés, des missions de médiation sociale, d'accompagnement, des mois de démolition, pour créer un terrain vague au milieu du quartier, vague pendant quelques années – en termes d'intelligence collective dit Stéphane, peut mieux faire… Adieu mixité sociale et désenclavement ! C'est le cœur de quartier qui flanche… Et là, coup de théâtre, la Dame du Temps, Sylvie, chargée des plannings et du rappel des délais exigés par la tuyauterie entre partenaires, avance qu'il y aurait peut-être jusqu'à fin 2015 pour faire les travaux : le chapeau juridique de l'ANRU court cinq ans après la signature de la convention, signée en janvier 2010, donc jusqu'en 2015 ! Mais entretemps, l'ANRU et ses outils notamment informatiques, auront disparu, posant une magnifique question sur le suivi des opérations et le versement des acomptes et du solde… A-t-on besoin de faire un avenant à la convention au vu des difficultés actuelles ? Si oui sur quelle base ? Quelle influence sur les délais ? Bref, tout le monde constate, X années après la création de l'Agence Nationale de Rénovation Urbaine, la méconnaissance générale de ses mécanismes… Stéphane demande qu'on lui écrive la règle de l'ANRU ! Oui, qu'on lui écrive la règle ! Sinon, il y a non-assistance à projet en danger ! Mais on conclut en rappelant qu'il va y avoir des élections, ça peut bouger dit le représentant de l'État, après

tout on n'en sait rien… Après une journée entière d'analyse, de faits techniques, administratifs, légaux, posés sur papiers, écrits rationnels des institutions – retour à un horizon d'incertitude, qui est au moins la chose la mieux partagée ces temps-ci.

[Un peu plus tard, l'AFL reviendra sur sa décision et le projet sera remis sur les rails. Marbeille, destiné aux locataires des deux immeubles démolis, sera livré début 2014.]

●●●

> **Éléments de réflexion**
La cohésion sociale CERC, dossier n°3, avril 2008. Séminaire 2007, Pierre Boisard, rapporteur

La fréquence de l'usage de l'expression de cohésion sociale va de pair avec l'absence d'une définition précise, comme si le terme relevait d'une évidence qui ne nécessitait aucune explicitation, tout comme des notions aussi communes que liberté ou égalité. Implicitement, dans son acception courante, la cohésion sociale comporte trois composantes : l'égalité, le lien social et l'unité. Elle qualifie un état social dans lequel les écarts entre les individus et les groupes sociaux seraient réduits ou du moins acceptables et où les individus seraient insérés dans des liens d'appartenance leur donnant le sentiment d'être membres à part entière d'une même communauté pacifiée.

Une société cohésive serait donc une société qui minimiserait les inégalités et qui maximiserait le capital social au sens où l'entend Putnam [C'est-à-dire un ensemble de relations sociales, de valeurs et de normes communes et de confiance qui permet une action collective en vue d'objectifs partagés] et le sentiment d'appartenance à une communauté. Plus qu'un état passif de paix sociale, voire d'harmonie, elle requiert une forte intensité de relations entre ses membres, des buts communs et une même vision d'avenir. Le caractère aporétique de cet idéal semble échapper à ses promoteurs contemporains. En effet, ils occultent la question centrale du conflit et de son traitement, sauf à postuler une absence totale de conflits, ce qui paraît tout à fait irréaliste et qui aurait pour contrepartie obligée une atonie des relations sociales. Les seules sociétés contemporaines à s'être rapprochées de cet état ou plus exactement à l'avoir postulé sont les sociétés totalitaires.

La reviviscence, après une éclipse séculaire, de la notion de cohésion sociale peut être interprétée comme l'indice d'une inquiétude grandissante devant des menaces nouvelles pour l'ordre social. Elle est intervenue, en effet, au moment où les sociétés et les institutions internationales prenaient conscience des risques que faisaient peser la mondialisation et la montée de l'individualisme sur la stabilité des sociétés. C'était déjà la menace d'une crise de l'ordre social qui avait amené Durkheim en son temps à forger le terme de cohésion sociale, à une époque où se manifestaient une première autonomisation des individus et une première mondialisation (Berger, 2003). Son invocation aujourd'hui vise aussi à réduire ce que certains ont dénommé une fracture sociale (Emmanuelli et Frémontier, 2002). C'est une façon de reformuler la question sociale qui préoccupe les régimes démocratiques depuis leur origine en raison de leur incapacité structurelle à faire correspondre totalement égalité de droit et égalité de fait (Lazar, 2000).

Toutefois, à la différence de son usage durkheimien, la notion de cohésion sociale telle qu'elle est utilisée aujourd'hui ne raisonne pas en termes de classes.
Ce n'est plus l'affrontement entre prolétariat et bourgeoisie qui est à la source des tensions sociales. Le déclin historique de la classe ouvrière et la fragmentation sociale ont changé la donne. Pour autant, la stabilité sociale n'en paraît pas mieux assurée et de nouvelles lignes de faille apparaissent.

Comité ANRU, décembre 2012… *Ne l'oublions pas, le plus écrit de tous les écrits, c'est le corps humain, le premier des media.* (Pierre Legendre, 1982)

Photographie Anne Le Batard

47

Photographie Anne Le Batard

Avril 2012, compagnie Ex Nihilo

La compagnie a initié en 2009 un processus au long cours, *Apparemment, ce qui ne se voit pas*. Marseille, Copenhague, Casablanca, Tunis, Séoul ou l'Abeille : c'est depuis le corps seul et solitaire du danseur que s'observe ce que chaque ville transforme et révèle, comment chaque paysage devient à son tour un personnage. Chaque solo est filmé, dans toutes les villes, la danse paradoxalement devenue un repère, un point « fixe ». Une collecte minutieuse d'images et de sons complète les matières de cette création. Plusieurs formes sont nées de cette recherche, installations ou performances avec images ou sans, qui sont comme des *détails* d'une grande fresque urbaine.

À partir de la fin du mois, Ex Nihilo expérimente un *Détail#5* dans la cité, le jour, la nuit, puis elle joue presque tout son répertoire : duos, trios, jusqu'à *Nal Boa [regarde-moi]*, création franco-coréenne, répétée sur la place centrale de l'Abeille et jouée sur le Port Vieux à l'occasion d'une tournée en Europe. Répétitions ouvertes à tous les vents et à chacun, invitation douce à regarder, sans contrainte de participation.

Je faisais part à Suzanne de mon désarroi, j'ai si peu de choses écrites par les danseurs… Elle me répond, en regardant ces images : « Nous, on a tous les défauts, on parle, on écrit… eux, non. Ils sont là, juste là, avec ce qu'ils font… »

●●●

Recherche pour un duo, Jean-Antoine Bigot et Rolando Rocha, compagnie Ex Nihilo, 2012.

23/27 avril 2012, des films qui dansent

Avec Jean-François Neplaz et Michel Kania, ingénieur du son. Entre l'atelier de mars et celui-ci, Aaron Sievers et Jean-François ont installé la table de montage 16 mm au local. Cet atelier est de nouveau organisé avec le Centre social… dont j'apprend qu'il propose un autre « atelier cinéma » la semaine d'après, avec visite du monument des frères Lumière et de l'Eden, réalisation d'un micro-trottoir tourné au caméscope dans lequel les enfants doivent poser des questions aux passants, quel film, quel acteur préféré… et sans doute une séance de cinéma…

Aucun des jeunes de la cité qu'Ibrahim a contacté ne viendra – et pas grand monde non plus à son atelier. Nous ne verrons personne de la semaine, hormis la visite surprise d'Adam, Marouane et Omar, qui, intrigués passeront la porte et tourneront une partie de foot. Michel est un peu dépité, car nous l'avions sollicité suite à la demande de Mo et Miloud qui voulaient lancer une radio à l'Abeille… Il faut nous déplacer, les ateliers cinématographiques tels que Film flamme les proposait jusqu'alors (*faire* un film) ne font pas envie !

Jeudi, c'était le pique-nique des cinéastes : la dynamique collective ne vaut pas seulement pour les habitants ! Fateh Mezlef, Fabrice Coppin, Lo Thivolle, Stéphane Manzone, Ambre Murard, Gee Jung Jun, Sara Millot et Julien Gourbeix nous rendent visite… Et je les invite ce jour-là parce que c'est la première présence dansée de la compagnie Ex Nihilo… Tentative. Comment agiter ensemble, ici, de la pensée, au-delà des pratiques et des formes de chacun ? Presque tous les cinéastes partent avant que les danseurs ne dansent… Seuls Stéphane et Fateh restent (une *Chronique de l'Abeille* n°3 en super 8).

En fin de journée, un solo de Jean-Antoine, là encore près du Candilis, qui offre prises et surfaces avec lesquelles jouer – je n'ai pas besoin d'attirer les uns ou les autres près de ce bâtiment, il aimante les propositions – un monsieur filme depuis sa fenêtre, regrettant que son téléphone portable ne puisse enregistrer que 1'30".

Vendredi, fin d'après-midi, c'est Tahar que je vois arriver fourbu et fâché : aucun des jeunes de sa nouvelle équipe n'est venu au travail et ne s'est même donné la peine de le prévenir…

●●●

25 mai 2012, lancement officiel du Quartier créatif, accrochages

Nous montrons dans le minuscule local quelques matières légèrement mises en forme : trois *Chroniques de l'Abeille*, deux films en 16 mm de *CinéAbeille* (le nom que nous avions donné aux ateliers cinématographiques), un montage sonorisé de 10 minutes des dessins de Raphaëlle, trois images de Suzanne avec ses textes, quatre dessins de Raph et deux peintures ainsi qu'une photographie du Vieil Abeille sur laquelle je projette la vidéo du solo de Jean-Antoine Bigot.

Un peu plus d'une centaine de personnes, pour beaucoup croisées ici depuis un an et quelques inconnus : Marika Ayadi, mon assistante fraîchement arrivée, Christine et Ludo, médiateurs de l'Addap, ont pourtant distribué près de 2000 invitations à l'Abeille et dans les quartiers alentour ! Giuseppe Secci passe la soirée à faire la visite guidée des deux photographies que Suzanne a prises chez lui, expliquant à tout un chacun sa passion des instruments de mesure, de tous les instruments (horloges, baromètres, balances, calendriers…) et, quand il le faut, d'instruments qu'il invente, comme ses magnifiques calendriers perpétuels qui peuvent donner à la fois la date de Ramadan et celle de Carême (à quelques jours près).

Le carton d'invitation : j'ai toute liberté pour le réaliser et ma première version est validée par MP13 mais refusée par la Ville de La Ciotat, « trop connotée, et puis restons à La Ciotat » dit le Cabinet du maire par la voix de Stéphane. Je ne pouvais extraire une seule image pour dire la foison du projet, alors j'ai plié/lié plusieurs images : celle du Candilis de l'Abeille, une reconstitution des couleurs prévues pour la façade, et, en transparence, cette magnifique image de l'immeuble casablancais qui montre au loin Nid d'Abeilles et en premier plan un groupe de femmes et d'enfants, des paysans portant sur la tête avec élégance de grands paniers d'osier, accompagnés dans leur marche par un danseur… Une femme et un jeune garçon regardent le photographe. Passionnante image où l'architecte accorde la première place à ceux qu'il doit loger, au loin seulement son bâtiment… La Ville de La Ciotat ne souhaite pas figurer comme partenaire du projet avec cette photographie… Quelle puissance alors émane de cette petite image venue du passé, qui vise si bien notre présent !

Il y a toujours ambiguïté avec le graphisme, au croisement de la création et de la communication. Je change très vite l'image, en peuplant le Vieil Abeille avec une coupure de presse montrant un piquet de grève des ouvriers du Chantier Naval en 68. Et cela va bien aussi. Je demande qu'une rencontre ait lieu pour qu'on revoie ensemble ce qu'un artiste fait, là où s'arrête le pouvoir du commanditaire – mais surtout pour continuer à inventer un espace de dialogue, il n'y a pas de bon projet sans dialogue avec le commanditaire. Et pas de bon projet s'il y a consensus sur les formes.

Le maire fait un discours.
Il semble content.

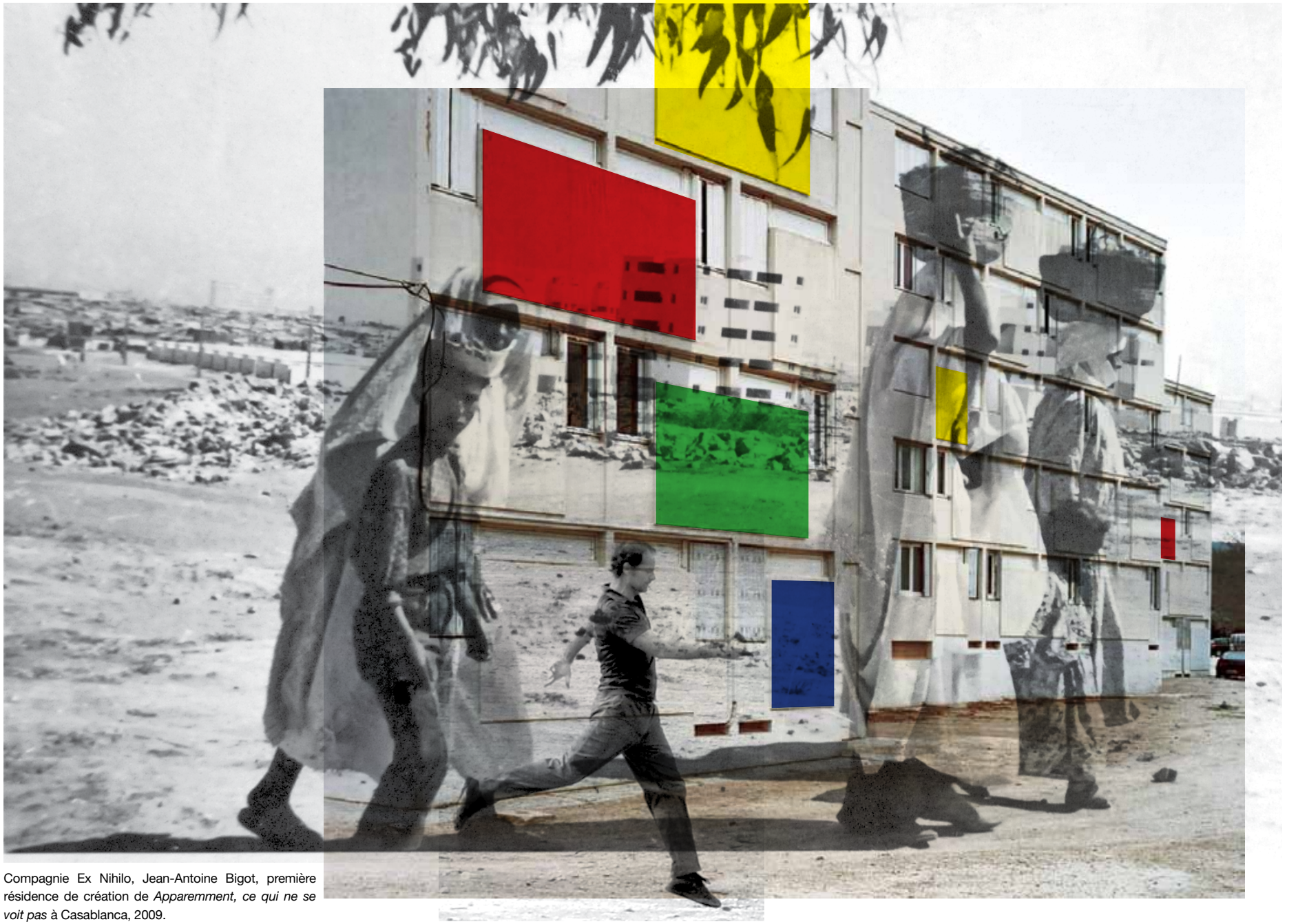
Pour l'équipe MP13 et moi, les larmes aux yeux : l'ami Gabi que j'avais rencontré à Casablanca dans le beau projet de l'ami Darsi, et qui menait le Quartier créatif de la Porte d'Aix, s'en est allé ; ce fut une bien triste soirée, chargée du choc de sa mort.

Juin 2012

Une petite dizaine de réunions informelles avec les instits à l'heure de la récré, très formelles avec l'inspecteur de l'éducation nationale, pour mettre en place les ateliers Ex Nihilo… J'invite les instituteurs à venir assister à une répétition, l'école se trouve à 300 mètres de notre local. Très difficilement on met en place une sortie. Incompréhension. Veulent que nous expliquions d'abord aux enfants ce qu'ils vont et doivent voir, avec des fiches pédagogiques… Restent un quart d'heure. Repartent en disant, nous on a des choses importantes à faire (un devoir de français ou de maths toujours). Le tout doublé de quelque chose qui ressemble plus à de la consommation qu'à une posture de découverte. Pourtant les enfants ne s'y trompent pas, posent des questions sur le comment des choses : comment un danseur fait-il pour savoir ce qui se passe dans son dos ? Comment sait-il qu'il doit rejoindre les autres ?
J'apprends au même moment que la possibilité de lier le Quartier créatif au programme Culture Pilots s'effondre, le directeur du Centre social n'ayant jamais participé, lui, aux rencontres de l'Union des Centres Sociaux qui ont permis ailleurs la création de plusieurs emplois autour du patrimoine et de sa transmission. Deux emplois perdus à l'Abeille, avec des formations par la coopérative Hôtel du Nord ! C'est avec eux que je devais monter ma promenade architecturale et la transmettre…

Presqu'un an déjà que je suis là.
Petite déprime. Je pars reprendre des forces à Casablanca, on se retrouve en page 141.

● ● ●



Compagnie Ex Nihilo, Jean-Antoine Bigot, première résidence de création de *Apparemment, ce qui ne se voit pas* à Casablanca, 2009.

BEN SLIMANE ET CASABLANCA, MAROC, 4-8 JUIN 2012

Martine me demande de préparer le feu pour le repas. Le vent est retombé un peu, le soleil effacé à l'horizon. Quelques échos de voix d'enfants joueurs se répercutent entre les collines. Dans un moment, ils lanceront leurs appels en ramenant les bêtes des différents troupeaux de chèvres, vaches ou moutons. Animaux maigres nourris de paille sèche et d'herbe rare... Dans la nuit, les chiens de Riati, restés près de nous, aboieront furieusement aux passages lointains de sangliers ou de renards. Ou à leur propre ombre lunaire.

Sur le paysage des hauts-plateaux à perte de vue, seule une lueur vive et blanche du côté des carrières percera le noir. Une atmosphère qui pourrait être celle que ma grand-mère connaissait quand la guerre a fracassé son mois d'août 1914 alors qu'elle gardait un troupeau au-dessus du Lyaud, en Haute-Savoie. Un berger descendu de son alpage au son du tocsin lui demanda en arrivant auprès d'elle et ses trois vaches : « Que se passe-t-il ? » « La guerre » avait-elle répondu simplement. Lui s'étonna. « Quelle guerre ? » Au café de son père, elle avait entendu du haut de ses huit ans que les ouvriers allemands installant l'électricité au village étaient partis l'avant-veille, laissant le chantier en plan. Les habitués avaient conclu que la guerre était proche.

De quelle guerre le silence paisible et habité d'enfants qui nous entoure, enchâssé dans les plateaux de Ben Slimane, est-il étranger ?

Ce soir j'ai appris deux mots, *faher* (le charbon de bois) et *qamar* (la lune). J'ai appris qu'il y a des lettres solaires et des lettres lunaires. Il me revient aussi que *nadar* signifie « regard ». Nadar, notre grand Nadar, ne payait pas de rien son tribut à l'Orient.

/////////////

Dans *La Provence* du 2 juin 2012, acheté à l'aéroport de Marignane pour Hassan, un titre pleine page clame « 2013 : les vérités de l'année capitale ». Un entretien avec les têtes pensantes du *barnum*, Jacques Pfister et

Jean-François Chougnet. Les titres de chapitre donnent le ton. Chougnet : « Nous sommes dans une logique de mercenaires », Pfister : « On arrivera à atteindre les 15 millions d'euros de mécénat ». Et une citation : « Deux millions de touristes en plus, ce sera un succès, trois millions ce sera un triomphe. » C'est pas une édition « Des chiffres et des lettres »... car y'a pas de lettres. Sur la page en regard, les interrogations des responsables de la Sécurité Routière passent alors pour des dissertations de philosophie. Il y est question de la vie et de la mort. De la loi et de la liberté. Comment peut-on, toute honte bue, donner une « vision » aussi laide de la culture (à Marseille ou ailleurs) jusqu'à s'enorgueillir du grade de mercenaire? Comment peut-on sans pudeur transformer un projet culturel (« pas artistique » croient-ils utile de préciser) en vulgaire agence de voyage, en gigantesque parc de loisir ? Au bilan final du libéralisme décomplexé, on ajoutera l'ouvrage considérable qui aura voulu transformer, à Marseille, des semelles de vent en semelles de plomb... Ils ont du mal et s'en justifient déjà... C'est d'une difficulté « sans nom* » cette ville !

Quand quelques responsables de structures sociales du quartier sont venus nous voir le jour du vernissage, on peut dire que les éléments des premiers travaux que Martine leur a présentés (films, dessins, photos et récits des premières rencontres) ont levé tous les malentendus. En quelques minutes, toutes les déterminations contradictoires étaient « sur la table ».

C'est la force absolue de cette culture-là de ne laisser rien dans l'ombre. La lumière est partout et rien ne se dissimule longtemps. Surtout pas les conflits.

///////////

Un peu comme ici le matin sur les premiers plateaux au-dessus de Rabat. La brume qui a saisi les oueds dans la nuit s'évanouit en quelques secondes, à mesure que le soleil brûlant la touche ; les pierres rosées du sol en restituent tout aussi instantanément la chaleur. Le paysage apparaît dans la nudité de ses vallonnements doux aussi loin que porte la vue. On s'inquiète alors du vent du nord, venu d'Atlantique, qui permettra de respirer... Mais s'il court du désert, brûlant à son tour, comme l'a raconté Hassan de la canicule du mois dernier, rien ne permet d'y échapper.

Le différent avait porté immédiatement sur l'exposition par Martine du carton d'invitation refusé par le cabinet du maire. Là, une photographie trouvée dans le fonds d'archives de l'architecte Candilis donne à voir ce même bâtiment qu'édifié à La Ciotat, cité de l'Abeille, préalablement expérimenté sous une forme prototype à Carrières Centrales, un quartier populaire de Casablanca. Le problème est celui-là semble-t-il : au premier plan des « Arabes » en burnous auxquels visiblement l'architecte, dans sa photo, donnait une importance plus grande qu'à son bâtiment minuscule à l'arrière-plan... « Image trop connotée » fut-il expliqué à Martine. Et le carton retoqué. Nos responsables trouvent cela compréhensible et acquiescent à la réaction du cabinet du maire. « C'est problématique de montrer, là, des Arabes, ça renforcerait les thèses du Front National ». Évidemment.

Plus tard alors que nous plaisantons avant de nous séparer, l'un d'entre eux, instituteur, et dont les engagements et la sincérité ne font pas de doute, m'affirmera que le problème des enfants d'immigrés est un problème « d'identité nationale », qu'ils « ne se sentent pas bien dans la société française ». Moi non plus je ne me sens pas bien dans ce que devient cette société-là. Je lui dis que c'est un signe de bonne santé mentale. Nous rions. Et moi aussi j'ai un problème d'identité nationale... Surtout à cause de ceux qui n'en ont pas, de problèmes d'identité.

Dans son nouveau carton d'invitation, Martine inséra plein cadre des Ciotadens indiscutables. Une foule les bras croisés. La légende de la photo de presse : ils étaient des grévistes (en 1968) du Chantier Naval aujourd'hui disparu et dont l'immense portique se dresse toujours au dessus de la rade. Ces bras croisés deviendront vingt années plus tard ceux du refus de la liquidation de la construction navale lourde. À Saint-Nazaire, ce même jour, le nouveau ministre du « redressement productif » prône la relance d'une industrie française de la construction navale « lourde ». Les 105 grévistes de la CGT qui ont occupé ce chantier pendant 5 ans prônaient exactement

* En janvier 1794, Marseille fut rebaptisée *La ville sans nom*, comme sanction pour avoir participé à l'insurrection fédéraliste contre la Convention.

la même chose. Ils ont obtenu que le site reste un bassin industriel. La mythologie locale les désigne comme les 105 Chevaliers de Lumière.

///////////

Il n'est pas que la « présence arabe » qui faisait problème... Il est aussi la liberté. À une volonté didactique de raconter les vertus de la laïcité ou du « bien vivre ensemble », ne répond pas la forme de la liberté artistique offerte par nos premiers films. Notes tournées en super 8 par les artistes de passage, elles ne sont vecteurs d'aucun « message » sauf d'être témoins chaotiques des premières rencontres avec les voisins et le paysage de notre « radeau à la dérive »... Pas de commentaire possible sur vos films, nous confiait l'un des visiteurs... Nos films, mais aussi les peintures que Raphaëlle travaille avec les enfants, comme les films en 16 mm que nous laissons réaliser par ceux qui le désirent... Notre question est d'accompagner la naissance de ce désir-là sans le fabriquer. Avant toute « formation » à un hypothétique langage. Un langage auquel nous cinéastes ne croyons pas, mais dont des armées de pédagogues et de médiateurs s'échinent désormais à en fabriquer la grammaire.

///////////

Nos films, notre position…
J'écris *notre* qui intègre indistinctement ma position et celle d'un collectif (disons Film flamme pour être précis en l'occurrence) dont on peut discuter qu'il est. Discuter sans fin. On en discute d'ailleurs avec autant de raisons que de l'existence de Dieu. On oublie de discuter souvent si *ma* position existe. Si *je* a d'autre existence que dans ce *nous*...
D'évidence, ce que je peux penser est largement déterminé, « biaisé » par l'existence de ce mouvement turbulent dans lequel ma pensée est ballotée. « Pensée » comprise par cet ensemble d'interactions entre les gestes, les actes et leurs réponses, comme un marbre se fendrait à telle ou telle orientation du marteau d'un sculpteur.

///////////

Me voyant passer avec une perceuse quelques heures avant l'inauguration du local dans la cité, un retraité du chantier naval m'apostrophe : « Vous partez déjà ? »
Il s'inquiète... « Les travaux sont commencés de tous les côtés à la fois et rien n'est fini, vous ne pouviez pas travailler immeuble par immeuble ?! » Lors de récentes pluies, les évacuations d'eau bouchées par des travaux ont provoqué l'inondation de nombreux appartements, ce qui me confirmera la légitimité de sa colère. Quand je le rassure sur mon activité – en fait il s'en fout de mon activité, son quotidien bousculé par les chantiers en cours est d'une autre importance – il continue de se plaindre, ce qui attire un autre voisin. Je les laisse s'encourager à protester de concert car aujourd'hui nous avons des urgences.

Nous sommes des oiseaux de chantier. Peut-être les artistes ont-ils inauguré le *Work In Progress*? La forme « chantier » comme prémonition de ce siècle à venir ?
On ne compte pas le nombre d'œuvres qui en sont des WIP. Et font souvent de ces WIP, bon gré, mal gré, des formes définitives. Et on peut se demander si le monde ne se « forme » pas définitivement à être en chantier.

Le temps qui s'accélère a rattrapé l'agir. Toute forme stable apparaît désormais en sursis. Nous ne vivons plus parmi les ruines du passé (celles-ci disparaissent sous toutes formes de destruction), mais parmi les chantiers (y compris de destruction). C'est sans doute un enjeu de la circulation de l'argent que d'accélérer le temps au-delà de toute pensée qui puisse remettre en cause l'idée d'accélération du temps financier. Faire du temps financier le temps étalon de l'humain. Prendre de vitesse la pensée.

Dans ce chantier permanent, chacun devient bientôt un migrant de sa propre vie, migrant de son espace propre afin qu'il ne le soit plus. Il est significatif que Le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés ait à s'occuper désormais autant des « déplacés » dans leurs propres frontières que des apatrides et des exilés.
Si les catastrophes « naturelles » sont la cause première de ces déplacements, on peut déceler dans la perte du toit, de l'abri, de la protection, du sol même qui

se dérobe, l'absence de volonté d'une société à faire de cette protection une valeur première... Elle a pourtant assuré sa survie jusqu'alors.

Rien n'appartient plus à l'homme maintenant. L'accumulation des richesses entre les mains des plus riches s'accompagne de l'ombre portée qui s'étend sur le monde d'une pauvreté galopante, d'une dépossession totale. L'idée même d'une appréhension de la matérialité des choses ne saurait advenir alors. Rien n'appartiendrait plus à l'homme, ni terre, ni destin, ni temps. Sauf peut-être parfois le leurre de la propriété privée, tant sont heureux de la propriété d'un crédit comme un esclave de ses chaînes.

À ce titre, tout chantier voit désormais apparaître son vol d'artistes, un peu comme les corneilles et autres oiseaux de labours qui se nourrissent des vers que le soc des charrues a retourné à l'air. Ils ont pour mission, ces artistes, de donner figure humaine à l'entreprise de dépossession. De faire bonne figure.

Marseille en 2013 sera ainsi truffée de chantiers, balisée de déviations, d'itinéraires provisoires et chaotiques, dont le lien avec « la culture » est tout sauf évident. Nos têtes pensantes dans *La Provence* en gémissent d'ingratitude : « Actuellement pour les Marseillais par exemple, 2013 c'est surtout des embouteillages, qu'on nous attribue, et des chantiers qui donnent l'impression, parce qu'ils sont gigantesques, de ne pas avancer. »

Depuis combien d'années les habitants du centre-ville vivent-ils entre travaux, itinéraires de circonstances, gravats, bruits, disparition des commerces proches ou des voisins amis et toutes autres difficultés d'un quotidien de démantèlement social ? Car cet état de chantier permanent ne s'accompagne d'aucune mesure de protection particulière pour celui qui n'est pas (gros) commerçant (hors le combat mené par certains habitants, Rue de la République par exemple). Cet état « de précarité provisoire » est devenu permanent. De même que le travail épisodique et dévalorisant, de même que la « protection sociale » à géométrie variable... Les aménageurs n'offrent en réponse que des discours lénifiants de patience et d'intérêt « collectif » (il faudra un jour étudier le recyclage–retournement des idéaux communistes, jusqu'aux dogmes brejnéviens les plus imbéciles, dans la pensée libérale). Et des interventions artistiques.
C'est ainsi que nous sommes à La Ciotat pour accompagner un chantier pendant deux ans...

///////////

Adam est encore vêtu d'une djellaba blanche dans laquelle, jour de vacances, il persiste à déambuler tranquille après la mosquée. Il est mince et de petite taille, je lui donne onze, douze ans.

Nous prenons la direction du terrain de foot pour tourner un film en 16 mm avec la petite bande. Nous venions de visionner rapidement l'essai réalisé par Mohamed et Miloud. Les mômes en parlent pendant que nous allons. Adam : « On dirait un vieux film, comme Tati ». Je pense à la remarque d'Achille : « On ne dit pas un vieux livre d'un livre écrit il y a très longtemps. On le dit pourtant d'un film tourné il y a quelques années. » Je ne réponds rien, cherchant rapidement dans ma mémoire si je trouve souvenir d'un chanteur de rap qui aurait pris ce pseudo de Tati, ou si une version 3D aurait été... Ou un « clip »... Je risque : « Tu connais un film de Tati ? ». Sans hésiter le gosse cite « *Mon oncle*, un film muet ». J'en reste coi. Muet pour le coup. Dans sa génération, ce n'est pas à proprement parler un titre de référence. À plus forte raison un film « muet ». « Tu es certain qu'il est muet ? » Il réfléchit... J'aurai l'occasion à tout propos de le voir ainsi chercher en lui le sens des choses. « Non, il y a comme une sorte de bruit. » « Bon, c'est un peu comme ça qu'on pourrait faire le son du film. » C'est pas souvent que je prends des références dans le cinéma pour parler ce que nous faisons dans les ateliers (nous avons très rarement les mêmes références, mes voisins et moi), mais cette fois j'ai envie de continuer le dialogue avec Adam à partir de là. Même si je me doute qu'il sera épisodique ce dialogue. Leur temps à eux est celui-là. Sans constance affirmée. En apparence, celui du papillon.

///////////

GÉRARD DE NERVAL (1)

Johanna, ma fille aînée, m'avait offert *Les Filles du feu* et sa jubilation de la folie de l'écrivain m'avait convaincu de revenir sur mes années de lycée avec l'œil d'un autre. Depuis lors, j'y plonge souvent, comme avec le regret d'avoir un peu fait défaut à ce bon compagnon de voyage. Ainsi de cette journée en compagnie d'Olivier Derousseau à l'invitation de La Cité Maison de théâtre, en avril dernier (2012). Il était question des « ateliers de création » justement, de ceux que nous menons avec le «grand public» et qui dérangent tant les professionnels du (juste) milieu. Je cherchais aussi un texte de Rousseau que je ne trouvais pas. Je me proposais de puiser dans *L'arachnéen* de Fernand Deligny, juste achevé mais pas encore vraiment « ingéré ». Et Nerval était à portée de main. Lui aussi cherchait Rousseau... Lui aussi... Bref, je voulais faire une salade et je commençais à en réunir les ingrédients comme ma grand-mère faisait la soupe... Une promenade jusqu'au « p'tit pré » et on ramasse ce qu'on trouve en chemin. On fera la salade avec ça. Cressons, orties, poireaux ou pissenlits... C'est ce que je trouve excitant chez Nerval. Et plus loin encore... comme on s'y casse les dents sur le sens.

Ce sentiment de ficeler des récits avec « ce qu'on a sous la main » à un moment donné est une forme de notre temps. L'époque n'est pas à l'épopée, nous sommes bien loin du « grand récit fondateur », loin de la fondation d'une mythologie (les maigres tentatives ressemblent à la verroterie ou à l'iconographie religieuse offerte aux indigènes d'une tribu à coloniser)... Plus proche du poème, de la fable, de la nouvelle, toutes formes à même de saisir des instants volés, fugaces, intenses ou à jamais incompréhensibles... Ou plutôt de l'assemblage de nouvelles, de récits empilés, de bribes d'histoires qui se répondent (ou pas) et de formes qui se chevauchent, se croisent, se contrarient, s'encombrent. Des formes qui partent dans tous les sens.

La linéarité convenue des scénarios (fictions ou documentaires) aux structures antédiluviennes, s'épuise à vouloir « être de ce temps » par force anecdotes drôles ou tragiques mais surtout « vraies », traitées avec un réalisme ampoulé qui additionne les sentiments identifiés comme tels, ou soumis à un vérisme de documentaire médical

qui collectionne les thématiques ou autres « bons sujets » comme des colliers de perles... Pas nécessaire d'insister.

Le cinéma de divertissement destiné à conforter les investissements industriels abuse de ces formes du passé pour se donner des airs de pertinence. Il n'est plus que signes matériels accumulés des flux de capitaux. Il a même cessé d'être de l'idéologie « visible », messages quelconques... Ce qu'il donne à lire c'est simplement l'ennui à être au monde pour cet objet-là précisément. Si « la chair est triste », le capital l'est autrement !

Encore faut-il lire ce cinéma-là au-delà de ce qu'il prétend être alors que s'est déployé, et surtout institutionnalisé, une espèce de sous-pédagogie de « l'image » (le son suit en boitant... quand il suit !), mal héritée des années 50-60. Une pédagogie effarée du sens qui se dérobe, angoissée du chaos polysémique, tétanisée par cet inconnu infini qu'elle ne peut réduire à « l'apprentissage d'un langage », une pédagogie paniquée par le déferlement, insaisissable par la pensée, de ce langage pourtant à chacun saisissable sans autre forme de procès... Tous les pédagogues ont là, c'est évident, des problèmes d'identité... qu'elle soit nationale tient peut-être à l'invention du cinématographe par les frères Lumière ?
À propos : les frères Lumière ne sont pas une congrégation religieuse...

//////////

Les frères Lumière ne sont pas une congrégation religieuse, mais les premiers commerçants du cinéma qui en fondèrent la technique et son industrie de 1895 jusqu'aux années 2000. Industriels lyonnais de la photo, ils possédaient une résidence secondaire à La Ciotat, ils installèrent donc leur petit commerce du cinéma au cœur d'une dualité curieuse : industrie juteuse et « sans avenir » (on reviendra sur la pertinence magnifique de cette définition, évidemment) sacralisée par la phrase de Malraux que presque personne n'a vu (lire signifie d'abord regarder) mais que tout le monde croit connaître : « Par ailleurs le cinéma est une industrie »... et cinéma de famille d'autre part.

Ce cinéma-là, de famille, n'eut pas l'heur de complaire, jusqu'à une période récente, aux fabricants de valeur artistique. Ni aux experts de droit divin qui répartirent le ciel et les eaux entre le documentaire pour Lumière et la fiction pour Méliès, donnant à cette invention nationale deux mamelles paternelles (?) en un gai mariage.
Nous remarquerons simplement une autre articulation plus pertinente peut-être : *L'arrivée d'un train en gare de La Ciotat* est à la pliure exacte des deux pratiques des Lumière : le cinéma industriel, du rendement, du travail, de la dynamique technologique et celui de la famille, de l'intime, des vacances et de la liberté sous le ciel de Cézanne. Il n'est pas étonnant dès lors que ce film-là soit celui que certains donnent comme fondateur, et même comme premier... En lieu et place de cette sinistre *Sortie des usines Lumière* où l'ouvrier-acteur répète à l'envi du patron les gestes qui vont assurer la fortune de celui-là.
Cette articulation est d'abord une contradiction, ce qui évidemment est plus difficile à accepter par les fabricants de dogmes, puisque portée par la même entité duelle des frères Lumière. C'est en tout cas cette articulation-là qui est le point origine de notre présence à La Ciotat. Le point origine de la pratique qui va permettre de repenser et agir cette histoire concentrée du cinéma que seront ces deux années.

///////////

GÉRARD DE NERVAL (2)

J'avais relevé lors de ma présentation à la Cité Maison de théâtre, les liens que Nerval entretenait avec la culture populaire et, au-delà de lui, les artistes de son siècle. Relevé aussi ses saillies contre « l'académisme » de son temps et sa pratique des « goguettes », telle qu'elle apparaît dans son texte (disponible sur internet) *Le voyage à Meaux*. Toute une réflexion sur la créativité populaire qui sourd dans ses écrits et sur lequel un travail d'atelier public comme nous le souhaitons à La Ciotat, s'enrichit à revenir.

Mais il est une autre question que je crois importante à poser en préalable. Le recueil de nouvelles qui compose *Les Filles du feu* est produit aussi de la censure. Censure qu'il prend à partie, dans le cours de l'écriture d'ailleurs, en ventant les mérites d'une censure (celle de la cour d'Autriche) qui dit son nom, qui dévoile la règle de son jeu et s'avère alors (selon Nerval) une liberté plus grande que l'hypocrisie démocratique. Hypocrisie qui visait à interdire la forme de roman-feuilleton, telle que la presse les publiait.
Nous partons donc là d'un interdit.
À La Ciotat aussi.

Un interdit « léger » (s'il en est ?) contre lequel nous avons préféré ne pas nous heurter. Mais qui témoigne d'autres, ou plutôt d'autres hostilités, dont nous avons parlé plus haut. Comme l'annonce toute la société française dans son mouvement actuel... Et il est juste de les faire apparaître, d'en révéler la photographie et la dynamique. Comme il est juste de ne pas s'y soumettre, n'être pas là où on veut nous mettre, n'être pas des *embedded artists* comme il est une *embedded press*...
Quand bien même ces « artistes de chantier »... Mais il est juste aussi de ne pas s'y naufrager.

Il est donc une stratégie à imaginer qui ne soit pas une manigance politique ou cet étalage de mots-clés qui font l'apparence politique comme la politique aujourd'hui s'affiche et désigne justement les *embedded artists*. Ceux qui confondent le présent et le pressé (dans la presse) et pensent que pour être actuel il suffit d'être (sur) exposé. En ce sens, rien ne me semble plus juste que l'intemporalité – que l'inactuel nietzschéen.
Ainsi de ce texte que j'écris là. Pour dire entre nous et choisir ce qui sera dit à voix haute... Qui ne seront pas les mêmes. Et pour penser ce que sera le geste (les gestes, la geste) le plus pertinent pour faire front sans guerre de tranchées. Pour faire multiples sans faire dissimulation... Pour ne pas faire cible sans protection, pour faire nombre sans faire armée... Enfin toutes les formes du mouvement insaisissable. La forme fractale du vivant malgré tout, celle d'un arbre et ses infinies racines épousant la terre et ses formes, à même de fleurir sur les sols les plus dévastés.

La multiplicité des formes éclatées, des terrains d'expression, des supports, des durées, des récits et leur cheminement dans le public... en est le terreau.

Et s'il nous donne la liberté, ce sera un geste politique d'évidence. Une forme politique.

///////////

DEVANT CETTE TABLE DE MONTAGE D'UN AUTRE TEMPS, LA CIOTAT, 26 JUIN 2012

Entre Ex Nihilo (filages de la pièce *Nal Boa* avec ses danseurs coréens) et l'archivage des sons enregistrés au fil des tournages. Filmé avec la Bell & Howell à bout de bras, les danseurs... Cagnard, plombé entre les containers disposés là pour les travaux. Ils feront plusieurs filages. Présence éphémère des enfants des écoles voisines. Ils suent nos danseurs, comme des ouvriers du bâtiment qui ne se mettraient pas en intempérie...

Pause, je copie les sons sur catalogue pour qu'ils soient disponibles pour les auteurs qui le voudront.

Aujourd'hui je pense à Stéphane (Manzone) en repiquant une « bande son ». De quelle histoire un mot est-il la trace ? Je suis d'un autre temps, celui des « bandes », aussi donc des collectifs, du travail partagé avec d'autres, qui n'existait que parce que d'autres pour qui on travaillait, transformaient la matière pour d'autres encore. Il ne s'agit là en ce moment que de convertir d'un système numérique à l'autre, avec son lot de dégradations (le numérique ne se dégrade pas, c'est ce que l'on raconte chez les vendeurs de casseroles !) les enregistrements de Raphaëlle avec Giuseppe Secci, « le vieil homme aux instruments de mesures », sa passion des horloges et des baromètres, et son esprit si léger. Raphaëlle, peignant chez Giuseppe, et leurs dialogues improbables :

— Vous voulez que je vous fasse une montre de midi !? Non, c'est trop difficile... Je peux vous en faire une de midi trente si vous voulez...
— Oui, de midi trente...
— Ou alors de midi vingt-cinq...
— Oui, midi vingt-cinq c'est bien...

Je pourrais parler aussi, dans le même enregistrement, du dialogue sur Dieu et le diable « qui n'est pas un méchant dieu alors pourquoi on dit le bon Dieu ? » avec des témoins de Jehovah en visite, qui terminent par la blague de la « poule qui fit lo sophe »... Et puis l'arrivée du marchand d'œufs à domicile ! Véritablement dans la même continuité sonore, épatante unité de temps de lieu et d'action...
Si Stéphane met ça en scénario, on lui dira que c'est une invention grossière.
C'est là que le « vrai » paraît plus fabriqué que l'artificiel. Je pense au travail de chinois que Stéphane déploie pour que les dialogues imaginés par ses soins « collent » sur des images tournées par d'autres et qu'il « pique » sur internet (dans son film *Ode à la machine*).
Au final, cette « adoration des machines », sorte de synthèse « plus vraie que nature » semble trop réaliste pour être vraie. Le résultat me semble le même que dans mes films où je fais la synchro « à la louche », c'est dire.

///////////

LA BELL (HOWELL) ET LA BÊTE, LA CIOTAT, 9/10 JUILLET 2012

Nous avons choisi une forme « d'atelier cinéma » sans nous préoccuper de « faire venir du public » ni de « créer du lien » en allant chercher les habitants chez eux (ni en « imaginant » un apéritif convivial en guise d'attrape-mouche)...

« Eux » en réalité sortent peu. Et des ateliers, ils n'en ont pas grand chose à battre... Et du cinéma encore moins ! En quoi le cinéma les concernerait ?
Ils savent bien désormais, c'est acquis, que « tout ça », y compris la volonté affichée de leur « donner la parole, aux gens », qu'il faut entendre comme aux bêtes vraiment, qu'elle leur manquerait cette parole... Ils ont tout expérimenté et n'y reviennent pas.

On les a filmés, écoutés vaguement, même pas à l'échelle d'une embrassade... entendu c'est moins sûr, ce cinéma-là auquel on les vouait n'a pas de mémoire. Que reste-t-il de ces « paroles » sauf quelques poussières au vent... Même pas au vent. Ce s'rait du nan-nan le vent... Un goût d'éternité, d'aventure, de légèreté... Non, voués au noir qu'ils sont, au tiroir. Oubliés à la mémoire fugace d'un disque dur.

En quoi même les concernerait le monde extérieur? Les militantes de l'Amicale des locataires nous le répètent, hors les incidents de la rénovation qui voient revenir vers elles tel habitant « en pétard », le temps de la mobilisation est passé où elles enregistraient un message de protestation pour expédier « à Paris » leurs exigences et leur détermination. Maintenant elles se sentent bien seules dans la détermination et l'action.
La « fête des voisins » ne réunit plus qu'une dizaine de convives autour d'un dj et quelques sirops... Et chaque bout d'immeuble qui se réunit dans son bout à lui. Un bout où chacun y va de sa nostalgie d'un temps où les immeubles, on n'en voyait pas le bout... Et les lendemains non plus...

///////////

Dedans. Dehors.
Une dizaine de boîtes ont été tournées...
À l'origine, nous avions prévu de travailler avec les habitants de l'Abeille comme nous le faisions avec nos voisins de la Joliette. Nous pensions, nous disions « Ateliers cinématographiques »... Avec les habitants, le grand public. Dans ce contexte là, notre travail d'auteur est de nous retirer, faire silence... créer le vide où « l'autre » va se glisser, envahir de ses rêves et de ses tentatives qui toujours seront bonnes. Meilleures en tout cas que celles que nous aurions pu suggérer, lui « apprendre », lui conseiller...
Las. Les choses en vont autrement.

Le voisinage qui est le fondement de notre travail nécessite une durée indifférente, le lent déroulement du temps et des relations, qui porte la confiance, la proximité, la (re)connaissance. Parfois, des complicités particulières permettaient de donner de l'élan à ce lent cheminement. Je pense à Pierrot qui, au Panier, avait accompagné nos ateliers de tout ce que sa présence à nos côtés signifiait de confiance, d'ouverture, de liens profonds pour ceux qui le côtoyaient depuis longtemps… Pierrot nous faisait gagner des années dans l'acceptation et la reconnaissance qui pouvait être la nôtre. Pierrot, « tombé dans l'exclusion » comme il disait. Parfois ce même lien personnel, à l'intérieur d'une structure

institutionnelle, l'engagement d'un militant social par exemple, peut aussi permettre de nouer les relations de confiance et d'envie qui favorisent la venue des habitants, la rencontre. À l'Abeille, rien de tel.

Les réseaux militants sont épuisés, survivants magnifiques et éperdus des temps de la lutte et de la solidarité, dont les mots sont aujourd'hui des étendards déchirés que personne ne haussera au mât de quelque navire...
Les réseaux sociaux (le mot parle de structures antérieures au sens actuel de réseaux virtuels) sans compréhension ni connaissance de ce qu'est une pratique artistique, n'ont à offrir que gentillesse et générosité canalisée par des pratiques routinières. Le cinéma à La Ciotat est surtout transmis comme une énième déclinaison d'un divertissement convenu et festivalable.
Dans ce désert collectif, la télévision distille à chacun le sentiment d'être au monde dans le même mouvement que l'impuissance de son saisissement. Une jeunesse, magnifique comme toute jeunesse, s'angoisse là effarée de ce que le sable qui l'entoure, comme fondement de toute construction, ne semble pas promettre ce que l'école annonce de rectitude du monde.
Par la fenêtre rien ne se déroule.
Par la télévision le monde brûle.
Mais rien ne semble vrai.
Ni dedans, ni dehors.
Impalpable.

///////////

IMPROVISER, LA CIOTAT, JUILLET 2012

Alors changer notre fusil d'épaule. Improviser.
Quand nous avons établi que rien ne se déroulerait comme envisagé (fin mai peut-être ? Après le Festival de Cannes qui avait vu le Centre social débarquer sur la Croisette avec les mômes du quartier pour balader en micro-trottoir à la recherche des stars), nous avons sollicité les artistes précédemment invités à prendre la mesure de l'endroit, de l'aventure, du geste... Ce ne serait plus en 2013 que nous leur proposerions d'intervenir, partageant des sons et des images tournées par les habitants, les mêlant aux leurs... Mais maintenant,

en amont du mouvement... Stéphane (Manzone) nous a rejoints qui préparait en Résidence Lignes d'Erre un prochain long métrage au décor marseillais. Aaron (Sievers) entre deux séances de montage de son prochain long métrage, *Les Apatrides volontaires*, Queen K venue avec Jean-Pierre Thorn en préparation du livre consacré au long métrage marseillais de celui-ci, Fateh Mezlef, Yann Vu... Très vite nous avons décidé de commencer à tourner et écrire... L'un appuyant l'autre... L'objet sous nos yeux avait un nom (une histoire, un scénario) : *La règle du jeu*, c'est ainsi que le projet avait été nommé, aux premiers temps de son étude.

Martine racontait ses réunions techniques avec l'Agence Nationale de Rénovation Urbaine, les élus locaux défilaient à « la fête des voisins ». Il y eut aussi l'inauguration de notre espace de travail avec des responsables de Marseille-Provence 2013 (mais pas les plus hauts gradés... ce qui précise avec bonhommie les rapports de classe), il y eut les relations de vigiles avec les occupants du no-man's land public où s'échange le shit, il y eut Bénédicte Chaljub, architecte, venue rencontrer Gilberte (Mannu) et Denise (Païka) de l'Amicale des locataires et il y eut ce film, un documentaire sur l'architecte Josic, un des trois mousquetaires qui conçut l'immeuble voisin bientôt démoli, qu'on a regardé ensemble... Il y eut les réunions à répétition avec les enseignants et les répétitions sans les enseignants (ou si peu) des danseurs de Ex Nihilo devant notre local... Il y eut les rencontres avec la folie douce des habitants retraités des environs...
Il y eut les photos et les peintures...
Il y eut ce qui est décrit plus haut...
Il y eut les premiers gamins venus en éclaireurs et repris par le Centre social... Par l'école... Par la famille... Par la mosquée...
Et il y eut le voyage à Casablanca où Martine retrouvait l'immeuble Nid d'abeilles... à peine reconnaissable après sa prise « à bras le corps » par les habitants.
Il y eut assez pour filmer « la règle du jeu ».
Nous nous sommes retrouvés un jour avec la caméra entre les mains et un enregistreur. Nous étions quelques-uns mais certains devaient partir, avant que ne finisse l'après-midi, pour d'obscurs engagements...

Nous étions d'accord sur un mot : IMPROVISER (des fictions). Nous avions convenu de faire vite : le récit de

Martine, son intuition devant l'immeuble condamné et sa quête, sa présence ici entre institutions et habitants, entre culture et urbanisme, création et action... C'était le fil premier de notre histoire. Sa fondation.

Nous étions d'accord sur un mot : IMPROVISER.

Stéphane a pris un cahier, j'ai pris la caméra, Aaron, Marika (Ayadi) et Fateh ont convenu de leur dialogue avec Martine... Stéphane a commencé à dessiner vite, plan par plan de toute son expérience de réalisation et de scénariste.

Et il me demandait à chaque plan mon avis, moi qui restait avec ma caméra en main, et l'énorme pare-soleil qu'Aaron avait installé... Je voyais bien chez Stéphane le souci de partager avec moi ses propositions, qu'on s'accorde... Et j'avais très envie d'être en harmonie avec lui, de faire ce qui l'enthousiasmait tant... Et je répondais « oui », « je vois », « ok », ou des trucs comme ça pendant que dans ma tête une foule de questions et de réponses catastrophiques s'épanchaient en cascade... Mais lui improvisait le scénario avec un crayon et moi je ne sais improviser qu'avec la caméra... On ne pouvait pas être plus décalés avec de part et d'autre la même absolue volonté d'être ensemble.

Le temps passait (pas beaucoup si on considère qu'on a écrit un scénario d'une dizaine de minutes en 20 minutes) et ceux qui avaient des raisons (obscures mais incontournables) de partir sont partis... Martine s'inquiétait d'avoir à recommencer plusieurs fois son récit, sachant qu'à chaque fois qu'elle devrait reprendre, quelque chose du génie de l'improvisation s'effacerait. Mais elle écoutait avec la certitude qu'il lui fallait apprendre le cinéma et ses lois, que c'était là un important moment initiatique... à juste titre d'ailleurs. En fin de compte je me contente de dire à Stéphane qu'on ferait du « tourné-monté », on n'a pas le budget et le temps de penser et faire du montage complexe à cette étape... On lance le mouvement...

Tournage. Montage.
La chose devait commencer par un travelling en voiture. Stéphane au volant. Je m'étais dit en moi-même que le mouvement de caméra, à peine compliqué d'un suivi de Fateh

et Martine marchant vers le Candilis, aurait nécessité déjà une délicate mise au point. Qu'il aurait consommé le temps et l'énergie disponible de notre petite troupe... Et que je ne me sentais plus alors dans une improvisation. Mais je voulais bien faire. Je pensais... « Seul un imprévu peut donner une réussite à ce plan. » Il n'est pas venu. Ou au contraire.

Malgré trois répétitions pendant lesquelles le principal de mon attention s'était porté sur les trois-quatre dealers proches qui nous balançaient des canettes, au moment du plan, notre véhicule, arrivant à la hauteur des protagonistes se trouve aussi sur le dos d'âne qui provoque un net rebond du cadre et le déséquilibre de l'opérateur. On ne pouvait pas mieux rater ! En soi c'est assez réussi comme ratage. Stéphane hésite, voudrait recommencer. Mais j'en appelle à la loi du tourné-monté, ce qu'il entend de la même façon contrite que je me conformais au storyboard.

Le plan suivant est du même tonneau. Les protagonistes viennent face à moi et je suis sensé les suivre dans le mouvement panoramique de la caméra alors qu'ils regardent des photos. Banco ! ils me tournent généreusement le dos que je filme plein cadre en lieu et place de la photo qu'ils doivent partager. Décidément on témoigne de constance. On a l'air malins ! Mais on continue. Tourné. Monté. Je laisse un moment la caméra à Steph... Il a prévu une succession de plans fixes sur le bâtiment et ce genre de « tableaux », il les réussit magnifiquement dans ses films...

J'avais aussi autre chose en tête ces jours à La Ciotat. Une pensée « qui me regarde » comme on dit. Et il faudrait l'entendre comme ça n'est-ce pas ?
Pour dévalués qu'ils soient dans leur acception, les mots indifférents à nos humeurs continuent de parler, eux. Une pensée qui ne venait pas à être entendue des autres, bien enfouie. Je me disais, nous sommes (je suis ?) dans une période d'essais, de « mise en route », tout ça c'est sans engagement, on se cherche et on se trouvera plus tard... La route est longue, ce ne sont que les cahots du démarrage. Plus il y a d'erreurs, d'accidents, de ratés, plus il y aura de découvertes... Et moi-même, j'en suis encore à chercher ma place. Si j'en ai une encore dans ce monde que j'aime de moins en moins.

Son. Histoire.
Entre deux prises Martine enregistre son histoire... raconte sa quête qui a donné naissance au projet. Nous partageons sa marche aux archives à Paris, son voyage au Maroc à la recherche improbable du bâtiment originel, ses trouvailles où le cinéma se glisse superbement dans les papiers de l'architecte (ce photogramme des escaliers d'Odessa, corné et roulé, seule image sans rapport à l'architecture)... la malle encore mystérieuse d'un trésor à révéler... Il est une chose que nous entendons tous, c'est que le fil de notre geste est là, ce qui nous a donné envie est là... Ce qui se partage, ce qui fait prophétie est là... Ce qui remonte du temps... Ce qui traverse cette histoire et ce présent qui nous entoure. Martine nous y mêle passionnément. Elle est la narratrice qui raconte son voyage, nous sommes ceux qui l'attendent au port avec le rêve d'embarquer à notre tour...
S'il est une chose qui nous réunit à ce moment avec Steph, c'est le récit de Martine comme source de la fiction.

Film. Accident.
Les boîtes de film s'additionnent dans le frigo. Un tournage est encore prévu avec Ex Nihilo durant les répétitions. Je décharge le magasin de l'A-Minima de notre pauvre tournage... Un geste fait des centaines de fois. Je retourne le magasin de la main droite, je donne une petite secousse et la flasque tombe dans ma main gauche. Je mets cette bobine dans le sac en plastique noir et dans son conteneur métallique. Mais ce qui tombe dans ma main ce jour-là, c'est la moitié de la flasque et le négatif précieux en plat de nouilles ! J'étais à l'ombre. Je repousse l'émulsion tant bien que mal dans la moitié de la flasque restée en place, je referme le magasin en force...

L'accident est advenu !
Je ne sais à ce jour ce qu'il en est de ce négatif. Aaron, Julien et Laurence négocient avec les labos la chaîne technique, et la boîte avec les autres boîtes, partira à Bruxelles ou Bologne ou Paris... Nous attendons. Mais déjà je sais qu'il sera un peu miraculé...
Si quelque chose reste. Il sera lui aussi déjà une archive sauvée du temps passé. C'est un peu l'enjeu de fiction et plus encore de science-fiction qui s'invite dans le geste.

Il nous restera à entendre encore ce que nous sommes et les mots qui sont les nôtres quand celui-là, IMPROVISER, qui nous semble un commun et évidemment partagé, est aussi celui qui nous sépare.

///////////

Nid d'Abeilles, façade nord.

Nid d'Abeilles, façade sud, 2 janvier 2013. Les habitants ont complètement adapté leurs logements, en murant les patios et loggias, au fur et à mesure de l'agrandissement de la famille… et qu'aucune autre solution n'était proposée. Un documentaire existe, filmé avec des habitants qui énoncent tous les problèmes, humidité, étroitesse des chambres, dues à ces modifications (Exposition *Dans le désert de la modernité*, Haus der Kulturen der Welt, 2009).

Sémiramis. Travaux d'entretien en cours.

De loin en loin, l'histoire du peuple

Un film de l'Atelier collectif Film flamme écrit et réalisé par Martine Derain et Jean-François Neplaz / super 16, super 8

Ce chemin de l'Abeille à Casablanca en passant par les archives a donné un film réalisé par Jean-François Neplaz. Racontée par Martine Derain, l'histoire de ces immeubles et les questions qu'ils soulèvent, en leur temps et aujourd'hui, est la trame du film. Autour de cette « âme » se forme une tresse narrative par l'entrecroisement d'autres récits, ceux des habitants du Vieil Abeille et ceux des artistes qui y ont proposé des formes, chant ou danse.
Deux versions en ont été réalisées : une forme courte de 17' et une forme de 40'.

/////////////

Avec Smaïl Bouanani, Hassan Darsi, Mohamed "Honda", Martine Derain, Fateh Mezlef, Brigitte Manoukian, Adrienne Laube, et dans la version longue les ouvriers et artisans de Nid d'Abeilles et Sémiramis, Giuseppe Secci, Bénédicte Chaljub, Denise Païka, Gilberte Mannu, Damien Cabanes, Jean-Pierre Thorn, Yann Vu…
Récit Martine Derain
Image Jean-François Neplaz, Stéphane Manzone
Son Hicham Ramch, Céline Bellanger, Jean-François Neplaz
Composition chantée Brigitte Manoukian
Montage Cyrielle Faure
Mixage Céline Bellanger
Étalonnage Isotta Trastevere
Pellicule Kodak
Développement et télécinéma
Laboratoires Éclair, Andec Filmtechnik, Cinémémoire

Remerciements particuliers à Takis Candilis, Bénédicte Chaljub, Stéphane Manzone, Hassan et Florence Darsi, à l'Amicale des locataires de l'Abeille, aux Archives municipales de La Ciotat, aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône et au Centre d'Archives d'Architecture du XXe siècle.

/////////////

Sicecs
Sicecs

25 juillet 2012

Nous souhaitons suivre une réunion de chantier de l'Eden, la salle de cinéma des frères Lumière en cours de restauration, nous qui filmons en pellicule. Autorisation bien difficile à obtenir… En fait, une équipe France 3 est déjà là pour un reportage commandité. Nous ne sommes pas les bienvenus. Nous filmons quelques scènes avec les architectes et le chef de chantier, qui font état des problèmes rencontrés (notamment qu'une partie de l'Eden a été reconstruite en 1942, avec les moyens du bord, poutres en béton et plafonds de paille). Alors qu'on démolit à l'Abeille ce qui pourrait faire valeur aujourd'hui, on conserve ici un bâtiment sans véritable qualité architecturale et dont la restauration coûte véritablement une fortune. Un bon coup de pelleteuse sur cette partie-là n'aurait pas déplu à certains… Une belle scène, avec les ouvriers polonais, qui mettent leurs masques (il y a de l'amiante) quand nous arrivons… Nous ne reviendrons pas…

De retour à l'Abeille, j'apprends au détour d'une conversation qu'une fresque va être peinte sur le pignon du premier immeuble visible depuis l'entrée de l'Abeille. Une fresque de plusieurs dizaines de m^2 avec plein de couleurs et plutôt abstraite.
Du très visible donc, à l'opposé de la dentelle que je propose… Commanditée par le service Politique de la Ville, elle est labellisée par MP13 (on apprécie la justesse du geste, car du coup tout le monde pense que c'est moi qui en suis responsable… et ça continuera jusqu'aux Journées du Patrimoine 2013 où des gens de La Ciotat m'appelleront pour savoir si c'est moi « qui fait visiter la fresque »…)
Dans les jours qui suivent, je vois des médiateurs organiser la « participation » des uns et des autres, à l'école ou au Centre social, dessins ou paroles qui inspireront l'artiste. Je croise des vidéastes qui arpentent la cité et recueillent tout camescope dehors des « paroles d'habitants ». Actions et reportages là encore soutenus ou encouragés par la Politique de la Ville.

Comme souvent, ce sont toujours les mêmes habitants qui répondent présents sur tous les projets, ils sont sollicités de tous les côtés, ils sont épuisés, moi aussi… L'action des institutions devient « illisible », comme on le dit parfois de certains des projets artistiques que je dépose… Et dans la torpeur de ce deuxième été à l'Abeille, j'entends dire ceci : trop d'argent donné à la culture et qui serait bien mieux utilisé pour résoudre les vrais problèmes du quartier, une réhabilitation qui n'avance pas par exemple, que tout l'argent va à l'Abeille mais pas aux Matagots ni à la Maurelle, accentuant les séparations…

Grosse grosse déprime !
Et nous n'avons plus qu'un an…

●●●

3 septembre 2012, la rentrée

Réunion de la dernière chance à l'école, c'est maintenant ou jamais. Rien n'est prêt, les relations restent très conflictuelles avec l'équipe (on me dira même que je ne parle pas le même langage !), nous n'avons pas d'autorisation officielle, mais ni l'inspecteur ni le directeur ne s'opposent au projet… Deux des instituteurs, Marie-Louise Zoro et Christophe Cornacchia, se saisissent de la proposition de la compagnie Ex Nihilo, qui dans la foulée adapte son projet à des enfants de CE 2 et de CLIS !

Un peu plus tard, je reçois une invitation du Club des Hirondelles, un groupe de personnes âgées emmené par Gilles Hondaa, qui se réunit à l'espace municipal de Fardeloup, une cité voisine. Ils aimeraient rencontrer les danseurs pour la performance *Trajets de vie*, que nous avions proposée il y a quelques temps ! Le groupe va souvent voir de la danse, et aimerait peut-être se risquer à une pratique.
Enfin !
Du désir !

J'en décide de passer la nuit au local. Nuit calme, sauf les taquineries de Nino et de ses amis. En me réveillant, je photographie trois belles dames assises sur le banc en face de l'arrêt de bus. Leurs visages sont baignés de la lumière si claire des matins de l'Abeille. L'une d'elles porte un sac Lidl, dont le logo, un cercle doré métallique, brille comme un soleil. Elles ne veulent pas que je publie cette image.

6 septembre 2012, voisinage

Raphaëlle sait installer autour d'elle un espace de douceur. Cet après-midi, elle peint devant le local. Peu à peu, les garçons arrivent, ceux qui nous piquent les chaises régulièrement – ceux qui tiennent les murs de la cité. Et aussi la cité elle-même, me dis-je parfois, tant les mots et les choses s'organisent autour d'eux…

Les chaises sont en cercle. On reste enfin longtemps ensemble… On parle du travail qu'ils ne trouvent pas – mais ils ne cherchent que dans la cité ! Des études qui les ennuient. Quitter l'Abeille ? Impensable, comme s'ils perpétuaient ce qui était possible au temps des Chantiers : la maison et le travail à La Ciotat, à l'Abeille même… On en profite au passage pour corriger des CV plein de fautes qu'ils ont faits au Cana.
Nino aux yeux si clairs et si durs, Gabriel toujours rêveur, Sami (qui devait reprendre ses études d'aide-soignant un peu plus tard…) Ce sont mes premières photos posées avec eux. Quand je parle d'eux, je les appelle les mauvais garçons. Ils ne sont pas tous mauvais, loin de là, et le groupe n'est pas homogène. C'est avec ces quelques-là que je parle parfois. Avec d'autres, il n'y aura jamais rien, hormis quelques pitoyables blagues de cul qu'ils m'adressent en détournant le regard.

Yasmina, qui est étudiante en design à Saint-Exupéry est en stage depuis quelques jours. Elle a leur âge. Je la regarde parler longuement avec Foued ou Nino, rire, s'échanger les numéros de téléphone…

Je suis vieille.
Ce qui m'arrive, pourtant, c'est eux, une petite bande, avec qui je passe le plus

Foued

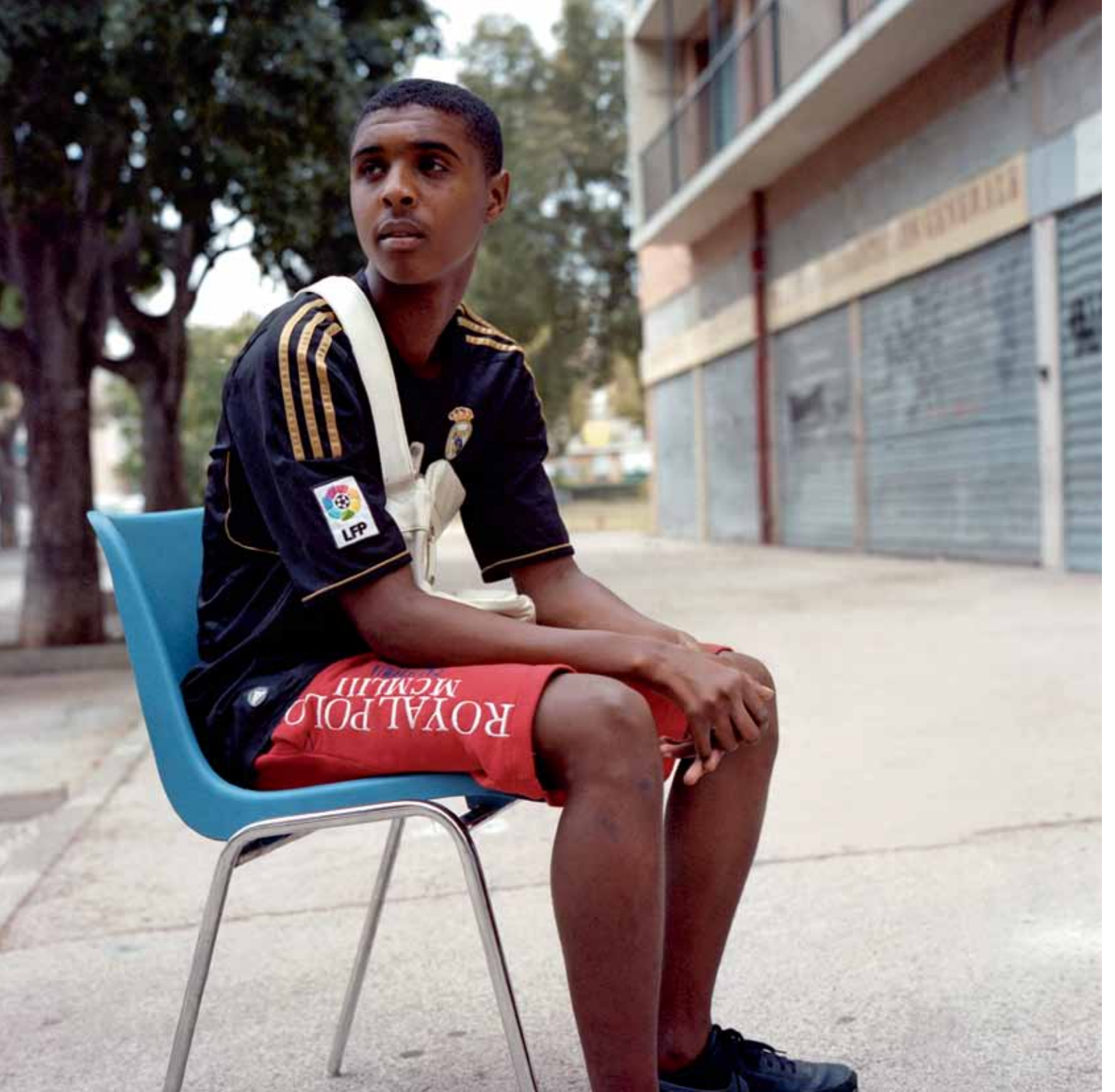
clair de mon temps sans l'avoir choisi. Simplement parce qu'ils sont là, devant le local, dans le vent, sous le soleil ou la pluie, du matin jusqu'à tard dans la nuit (ils ne m'ont pas choisie non plus me rappelait récemment l'un d'entre eux). Certains matins, on se dit bonjour, d'autres non, pas un mot pas un regard. Parfois tout commence bien, puis sans que je comprenne, l'ennui sans doute, les plus énervés (un peu toujours les mêmes), nous enferment dans le local en baissant le rideau, ou les scooters font des allers-retours incessants devant la porte… à la fin de la journée, le langage s'appauvrit, et je n'entends plus que les insultes. « La Mecque enculé » me surprend toujours. Ou les bagarres pour une chaise dont Ex Nihilo, qu'ils détestent tous, fera une très belle matière pour son spectacle !

Depuis, je fais parfois quelques images avec eux, je ne peux pas non plus dire pourquoi sauf que cela doit venir de moi.

●●●

Gabriel

Nino, Sofiane



Jordan

Sami

8/12 octobre 2012

Vous vous souvenez de Mohamed Boucherit, au premier atelier cinéma ? Sa curiosité, sa précision ? C'est lui qui trouve la forme de notre relation en me proposant de le prendre pour son stage d'observation, puisqu'aujourd'hui on demande aux enfants de 4e ce qu'ils veulent faire pour toute leur vie… Ce cadre l'oblige lui-même à venir tous les jours et à l'heure. Et aussi : il peut affronter les mauvais garçons qui se moquent de sa présence à mes côtés, puisqu'il a une bonne raison d'être là.

L'an passé, Momo voulait être dans la restauration, cette année il aime la photographie et voudrait faire un cursus à Blaise Pascal comme son ami Miloud. Mo fait des photos très douces, ce qu'il aime c'est la couleur, ses sœurs, son chat, ce qu'il voit depuis sa fenêtre, la cité, les arbres. On essaie de voir au-delà de chaque photographie, de ne pas voir seulement son chat, ses sœurs, on essaie d'oublier qu'on connaît ou reconnaît telle personne ou telle chose pour chercher l'histoire dans laquelle s'inscrivent les images, ensemble… Du coup toutes ses copines passent le voir, et elles qui ont fait leur stage dans des commerces de fringues ou dans des snacks, veulent le faire ici – dégoûtées qu'elles sont d'avoir porté des cartons ou accroché des habits sur des cintres pendant que les patrons sont sur Facebook disent-elles. La plus jeune nous déclare que ces stages en entreprise devraient être faits dès le CP, ça lui aurait donné envie de travailler à l'école pour s'épargner une telle vie. Tout le monde éclate de rire.

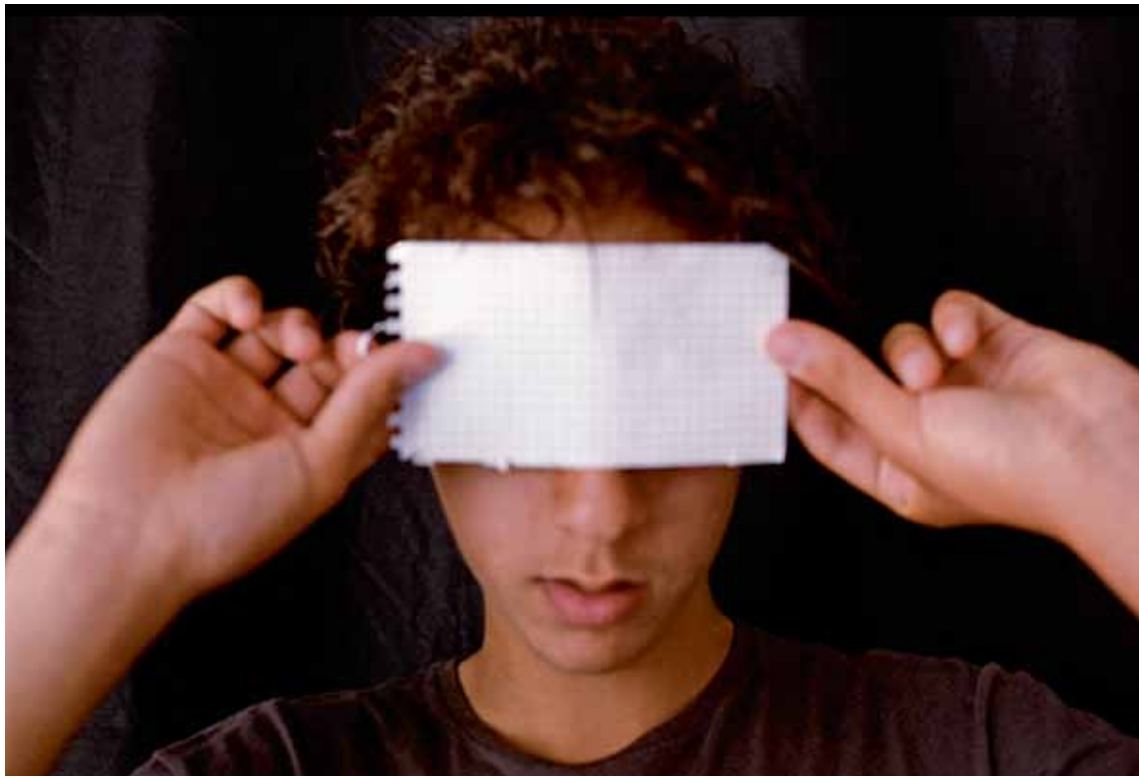
Le dernier jour, visite d'un conseiller d'orientation : « Faut avoir un projet, tu as intérêt, parce que s'ennuyer pendant 42 ans… » Il n'écoute pas, ne regarde pas ce qu'on a fait (on avait exposé les tirages de lecture sur le bureau), répète que Momo a intérêt à remonter ses notes pour faire son bac pro, vu qu'il ne fera pas un bac général, et puis l'an passé c'était la restauration et cette année la photo alors quand même c'est pas pareil, et qu'il faudrait se décider. Il n'arrête pas de parler. Mo me dit que son conseiller d'orientation est prof de sport… et qu'il ressent ses « conseils » plutôt comme une pression que comme des encouragements. Je sais que le conseiller veut bien faire. Mais passe-t-on encore une vie entière dans la même entreprise… Où est le travail aujourd'hui ? Ce matin à la radio : fermeture de Surcouf, de Technicolor, plan social chez PSA et Sanofi…

LE CONSEILLER — Alors tu veux faire quoi comme photos ?
MOHAMED — J'aime les fleurs.
LE CONSEILLER — Bon, photographe de paysage alors.

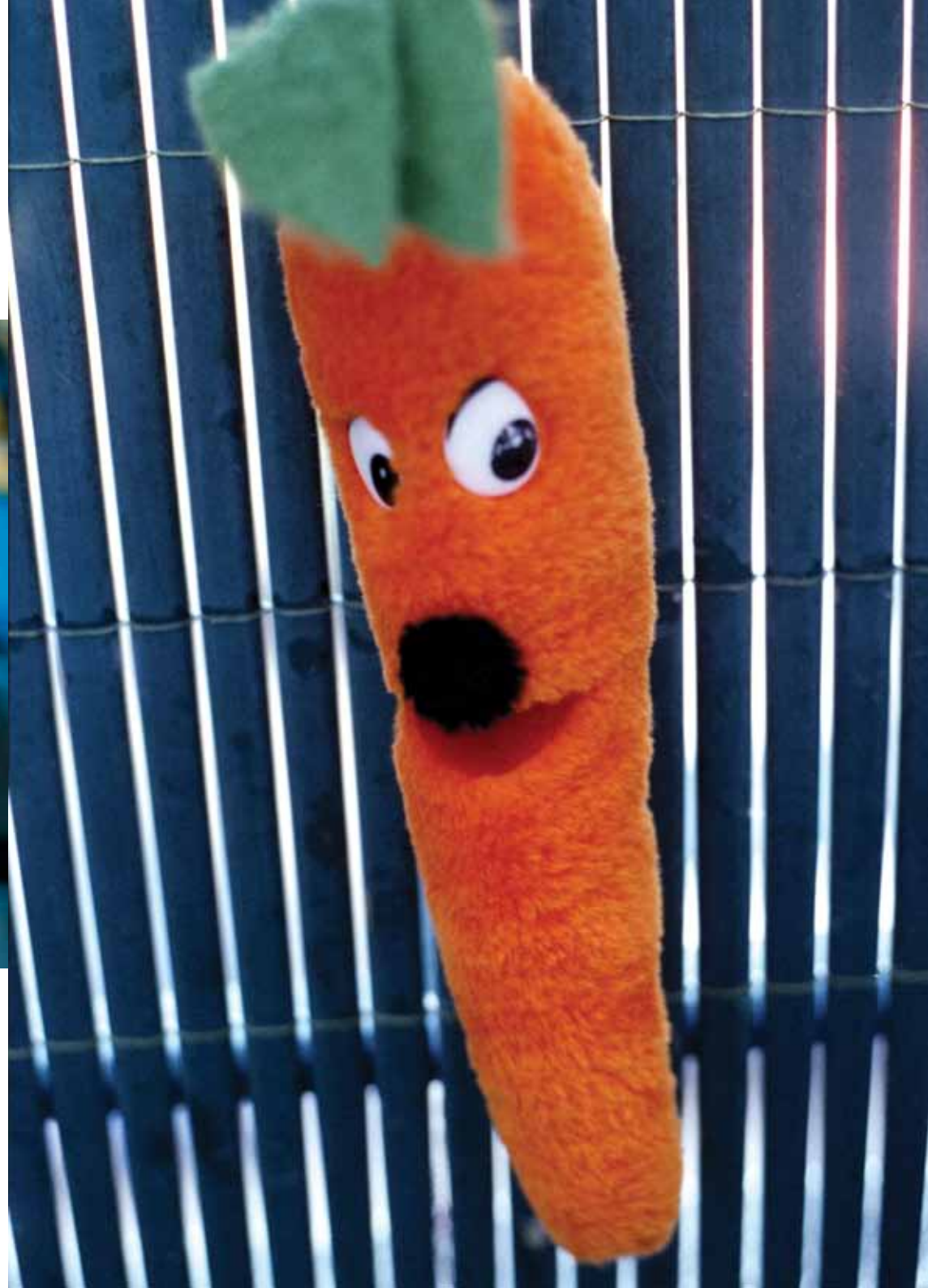
Mohamed part en Algérie, je lui prête un 24x36 avec deux pellicules. Il revient avec des images magnifiques de Guelma, la ville de sa famille et de Kateb Yacine… Polygone étoilé… Ce qu'il photographie là-bas ? La couleur, ce qu'il voit depuis sa fenêtre, les fabuleuses sources de Guelma, ses sœurs…

Momo, finalement, fera son dernier stage dans un restaurant du bord de mer et son bac pro en restauration.

●●●



Miloud Brinis, par Mohamed Boucherit.

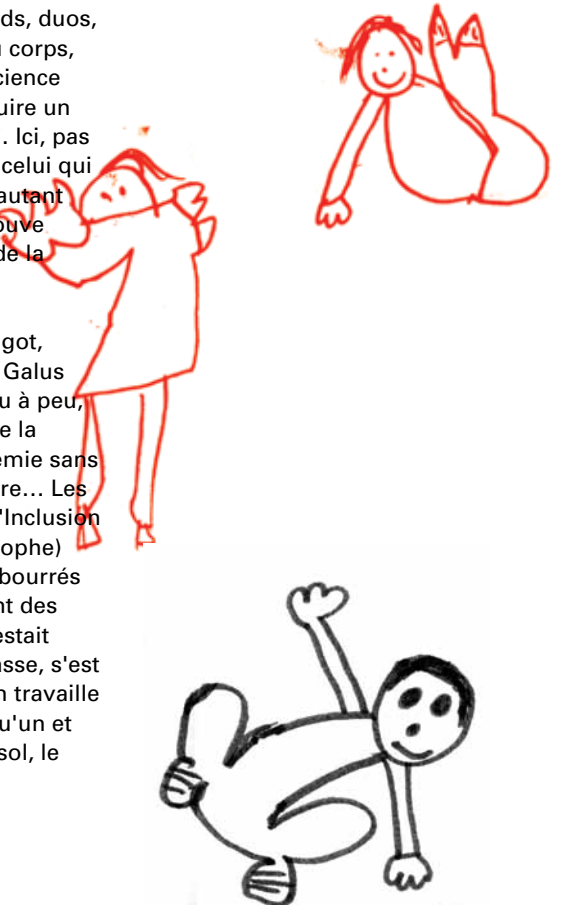


Les photographies de Mohamed Boucherit seront projetées à la Chapelle des Pénitents bleus du 13 au 29 décembre 2013.

À partir du 24 septembre 2012,
Ex Nihilo à l'école

Après la grande déprime de l'an passé, c'est donc Marie-Louise en pleine forme qui a relancé l'énergie. La compagnie propose une réécriture de la chorégraphie *Trajets de Ville* par et pour les enfants, c'est une pièce qui joue de tous les rapports de l'individu au groupe, du soliste au chœur… Ex Nihilo n'a jamais dansé avec d'aussi petits et transforme son projet, d'ordinaire construit en une semaine. Là ce sera une séance tous les lundis après-midi, jusqu'au spectacle. Après deux séances dans la cour, où la différence d'avec la récré n'était pas flagrante, c'est Jérôme Pinchon, aujourd'hui directeur de l'école maternelle de l'Abeille, qui nous accueille dans son école. Écoute, regard, contre-poids, duos, appuis avec toutes les parties du corps, têtes, mains, dos, épaules, conscience de l'espace, de l'autre, se construire un espace arrière, le laisser ouvert… Ici, pas de bons et de mauvais élèves et celui qui est derrière (temporairement) a autant d'importance que celui qui se trouve (temporairement) sur le devant de la scène…

Anne Le Batard, Jean-Antoine Bigot, Corinne Pontana et Marie-Pierre Galus se relaient au fil des séances. Peu à peu, la concentration s'installe, lors de la dernière séance, une heure et demie sans pause, sans boire, à faire et refaire… Les enfants de la CLIS (Classe pour l'Inclusion Scolaire, c'est la classe de Christophe) sont avec nous, petits, nerveux, bourrés d'énergie, incontrôlables : ce sont des solistes dit Corinne. Fiona, qui restait roulée en boule au fond de la classe, s'est illuminée au fil des séances… On travaille sur les trajets, chacun suit quelqu'un et trace sa marche à la craie sur le sol, le lino se couvre de flèches, de courbes, de chemins… on regarde ensemble ce grand tableau et les enfants se précipitent pour refaire les chemins dessinés, en se servant sans y penser de tout ce qu'ils ont expérimenté, la scène est magnifique de liberté : vous dansez les enfants ! vous dansez ! s'enchante Corinne ! Marie-Louise s'étonne de ce qu'ils peuvent faire. On organise les prochaines séances, dont l'une nous verra à Klap maison pour la danse le 30 novembre (écriture du spectacle) – puis répétition le 10 décembre et création le 13 à la salle Eluard de La Ciotat, un déplacement en ville pour s'offrir au regard de tous.
La chorégraphie trouve son titre : *De traits de craie.*



23 et 30 octobre 2012

Improvisations musicales dans la cité, sans convocation de public, pour créer des bandes sons pour les films… Michel Kania, ingénieur du son complice des cinéastes, invite à l'Abeille un joueur de conque, Paul Lombard, dit Polo, un contrebassiste, Michel Peres, et une violoncelliste venue des Marquises, Raphaëlle Naquet… Michel en chef d'orchestre jouant de percussions (un container, un cadre de piano trouvé au milieu de planches, fenêtres et machine à tricoter abandonnés à l'angle de Castel Joli) et des sons de la cité : scooters, voitures, voix, chiens, enfants, chansons… La conque, venue de la nuit des temps, appelle le beat box…
Marika me dit qu'elle a eu les larmes aux en écoutant Raphaëlle jouer les *Suites* de Bach. Des enfants s'arrêtent le visage éclairé, des adultes passent les yeux rivés au sol… Un homme âgé s'approche de Polo, lui demande d'où viennent ses conques, d'Australie répond-il, l'homme précise : non, de Nouvelle-Zélande, il en a vu là-bas.
> reprendre contact avec les deux jeunes garçons qui font du beat box que j'avais filmés au Centre social l'an passé.

Le « chef » actuel de la bande des mauvais garçons (en ce moment, ils sont une dizaine – certains ont la trentaine et parfois des enfants) porte sur son visage la dureté de sa vie. Il nous hurle le premier jour que nous le faisons chier alors qu'il nous fait chier aussi : je vais vers lui, lui réponds qu'il ne nous fait pas chier, bien au contraire, que ça sonne bien les vrombissements des scooters… il s'arrête comme désarmé, blanc silence, finit par me dire « Ça va toi ? » et on se serre la main. Sur sa paume, les 3 points de mort aux vaches.

Hier, ils étaient excités, J. chauffe un peu la bande, il veut « jouer à touche-touche » : tous les jeunes qui ont des scooters se réunissent sur la petite place et se foncent dessus, il doivent se toucher sans tomber en faisant le maximum d'effets et de roues arrière, cavaliers sans combats… C'est dérisoire et très beau, c'est une chorégraphie. Jean-François aimerait la filmer depuis un scooter, Sara depuis le centre de l'espace.

Camp de base à La Joyeuse Boule qui nous accueille pour des prises de son plus calmes : dans le local prêté par le bailleur et qu'ils ont entièrement construit, les coupes des victoires sont alignées sur les étagères avec les photos des champions, et au milieu, une série de petits portraits des enfants handicapés qu'ils entraînent et emmènent régulièrement dans les compétitions. Daniel Lefevre, le président, nous ouvre grand les portes, s'amuse de nos bizarreries, nous raconte ses démêlés avec le bailleur social, qui veut bien qu'ils entretiennent leurs arbres et leurs plantes, mais veut désormais leur faire payer l'eau.

Impossible de payer un café ! Pour les filles c'est toujours gratuit dit Michel, le secrétaire… Raphaëlle a choisi de faire une très grande toile, installée au milieu des terrains de boule, chacun vient poser avec plaisir, porter sa critique sur le portrait, revient prendre la pose quand Raphaëlle a avancé. Seule Marianne Goldin, jeune chercheuse qui se penche sur l'impact des capitales européennes de la culture, en observation à l'Abeille, n'a pas bougé pendant les 3 heures qu'a duré cette peinture !

À la fin de la journée, Raphaëlle leur confie la toile pour qu'elle sèche, ils nous remercient tous et nous convenons

d'organiser une partie de boule – c'est la lyonnaise qu'on joue ici – que Jean-François filmera pour terminer les prises images. Un très bon joueur (mais ils le sont tous, dit Daniel) nous fait une démonstration, rendez-vous est pris pour la semaine prochaine. Michel le contrebassiste se met à chanter du Brassens, tous reprennent en chœur et il est invité un soir à jouer, ce qu'il accepte avec plaisir.

31 octobre 2012, pluie grise

Montage des films, écoute des sons, nous sommes une dizaine dans le tout petit local de 30 m², Raphaëlle monte les super 8 de l'homme aux tortues avec les chants des enfants enregistrés à l'école Jacques Prévert en mai dernier avec Jérôme. Alexandre, Fouad, Rémi, après nous avoir emprunté des chaises pour s'installer dehors, renoncent, enfoncent leurs capuches et rentrent chez eux courbés sous la pluie, vêtus des mêmes survêtements noirs aux trois bandes. Ont pas d'autres lieux, peuvent pas se réfugier au Centre social, c'est trop laid me dit Rémi.

Toute l'équipe Film flamme est là : Jean-François, Aaron, Michel, Stéphane, Sara Millot, Yann Vu, Julien Gourbeix, Fateh Mezlef, Raphaëlle Paupert-Borne, Cyrielle Faure, Benjamin Piat. Les premiers films commencent d'être montés, les caméras A-Minima et les Nagra passent entre toutes les mains pour les trois tournages en cours…

C'est lors de cette session cinéma – 15 jours sur place, 29 octobre/9 novembre – qu'on voit arriver les dieux grecs à l'Abeille.

Enfin, certains y étaient déjà…

●●●

Giuseppe Secci en Zeus, dans *L'Abeille de Déméter*, un film réalisé par Raphaëlle Paupert-Borne. Ce jour-là, Giuseppe attend au bord de la parcelle Marro que la caméra, occupée par le tournage d'une scène de *La Guerre qui vient*, soit disponible.

Sophien Hamdi, dans ***La Guerre qui vient***, un film de Stéphane Manzone / pyrotechnie Julien Gourbeix, photographie Marika Ayadi.

Zeus et Déméter (Raphaëlle Paupert-Borne).

15 novembre 2012

Message d'origine
De : "martine derain"
À : "marianne.dautrey"
Objet : Re: Pour la revue Mouvement
Date : 15/11/2012 10:16:05 CET

Marianne, je suis bloquée à l'Abeille aujourd'hui, je vous envoie les images ce soir, qui sont sur mon ordinateur à la maison…
Nous avons dormi au local, un des jeunes a piqué le système de fermeture ! adieu ordinateurs et caméras si nous partons sans fermer… et si nous emmenons le matériel, eh bien nous avons perdu la face et ça changera toute la suite du projet… mais ce matin, au travers du rideau en fer percé (un tir à balles réelles d'il y a quelques années m'a t-on dit) l'image inversée de la cité, le local devenu *camera obscura*…
À vite !
Martine

26 novembre 2012

Semaine asymétrique > première présentation publique des films en cours de montage / 5h de projections et débats.
Message d'origine
De : "labaelen"
À : "julien.gourbeix"
Objet : ...
Date : 03/12/2012 21:27:50 CET

Julien, Sara,
Un petit mot qui vous trouvera en plein après la pluie, la fatigue. Repos je l'espère. D'abord "au revoir" puisque je n'ai pas salué tout le monde en partant fissa jeudi soir. Un peu vite parce que j'avais bien du mal à larguer cette belle voile. Bien obligée puisque je participais à *La lecture des Mémoires de Géronimo* vendredi avec les fous à l'hôpital où je travaille.
J'ai été très touchée cette semaine par la rencontre avec vous tous, avec ce Polygone en plein vent. Écho de lieux, de fabriques politiques, de questions, où dans la vie, j'ai aimé être, travailler, voir. Je pense jusqu'ici aux images fabriquées par vous vers/depuis la Ciotat et elles vivent derrière les yeux, elles s'emmêlent comme un film imaginaire que vous parolez déjà.
Quelque chose qu'on pourrait appeler une « communauté » sensible avec ce qui se raconte là.
À bientôt déjà,
Stéphanie

● ● ●

4 décembre 2012, voisinage

Mouloud rêve. Il veut être acteur. Rêve du Québec, de premiers rôles, de partir, quitter l'Abeille. Je lui propose de commencer à suivre des cours à Marseille, chez les amis acteurs du Théâtre de la Cité. C'est un refus catégorique, non Marseille, c'est bien trop proche. Nous regardons le site de son école canadienne, une année d'études : 8 000 dollars, sans le voyage, sans le logement, sans moyens de vivre, et surtout sans les papiers. Mouloud, qui s'appelle aussi David, ne s'inquiète pas. À peine déçu, il remet à 2014 le grand départ.

6 décembre 2012

Marie Lajus, préfète « à l'égalité des chances » et ancienne commissaire divisionnaire vient en visite à l'Abeille, à l'invitation de la Ville, pour prendre la mesure de la réhabilitation. Rendez-vous est donné à la Maison des services publics tout récemment installée aux Matagots. Prévue en tout début d'après-midi, la visite aura finalement lieu au pas de course et à la nuit tombée, pour cause de retard du maire retenu en garde à vue : il aurait de mauvaises fréquentations. Tout le monde feint de trouver la situation parfaitement normale et la petite troupe se met en route.

La Maison du Projet de Rénovation Urbaine, récemment cambriolée, a été réouverte pour l'occasion. La place, sur laquelle canapés ou chaises utilisés par la petite bande gisent habituellement au milieu des sacs Mac Donald et des canettes, a été nettoyée. La préfète s'arrête au local et nous parlons de l'après MP13 et des photographies de Mohamed, exposées sur la table, de son rapport enjoué aux deux pays et aux images…

La situation est assez étrange. Yann enregistre. Raphaëlle parle un peu. Je fais moi aussi comme tout le monde et je présente ma petite affaire.

●●●

13 décembre 2012, Ex Nihilo et les enfants

Cette représentation rentre dans le cadre des ateliers créatifs menés dans le quartier de l'Abeille par l'artiste Martine Derain (ici à droite, en discussion avec la Préfète à l'égalité des chances). S.F.

MP2013. Les élèves de l'Abeille rentrent en scène ce jeudi à la salle Paul-Eluard grâce à la compagnie Nex Nihilo.

Les enfants de l'Abeille rentrent dans la danse

■ *« De traits de craie »*, la pièce chorégraphique des enfants de l'école de l'Abeille, réalisée dans le cadre des ateliers de la compagnie de Danse Nex Nihilo sera interprétée ce jeudi après-midi à la salle Paul-Eluard.

Depuis le mois de septembre, cette compagnie de danse associée au quartier créatif menée à l'Abeille, dans le cadre de Marseille Provence 2013, travaille en partenariat avec l'école de l'Abeille. En effet, *« un atelier est mené chaque lundi à l'école primaire de l'Abeille avec les 27 enfants des classes CE1 et Clis »* indique Martine Derain, artiste et responsable de ce quartier créatif. Cette *« pièce chorégraphique »* de 30 minutes, présentée ce jeudi est directement issue de ces ateliers menés jusqu'à maintenant. *« C'est une première restitution des travaux »* tient à préciser l'artiste, et une représentation préparatoire au rendez-vous artistique de l'année prochaine.

Au cours de ces derniers mois, la compagnie a également réalisé des répétitions de ses spectacles suivies de rencontres avec les habitants ; des rencontres avec les dames du club des Hirondelles de Fardeloup pour la création d'une performance en avril prochain, ainsi que des *« solis dansés dans la cité en vue de la réalisation de performances vidéo/danse qui auront lieu de mars à octobre 2013 »*, en collaboration avec l'association Film Flamme, qui a également pris ses quartiers à l'Abeille.

Le projet - à multiple facettes - conduit par Martine Derain s'inscrit dans la réhabilitation de ces quartiers. Artistes et structures partenaires ont élu domicile dans un local situé en plein coeur de l'Abeille. Les ateliers se poursuivront durant toute l'année prochaine, et même au-delà, *« je compte rester sur site jusqu'en 2014 pour suivre l'évolution du quartier»* indiquait la semaine dernière Martine Derain, à la Préfète en charge de l'égalité des chances.

S.F.

De Traits de craie. ce jeudi à 17h30, à Salle Paul-Eluard. Entrée gratuite.

DE TRAITS DE CRAIE

Cette chorégraphie de 25' met en jeu les relations de groupe et les trajectoires croisées. C'est à la fois une transmission de *Trajets de Ville* et une création à part entière. Elle a été jouée à La Ciotat le 13 décembre 2012, à Klap maison pour la danse le 17 mai 2013 et au Hangar J1 le 21 mai 2013.

/ / / / / / / / / / / /

Avec
Les enfants Ambrine, Chahida, Maylis, Yasmine, Nisrine, Melina, Samy, Sana, Inès, Ishaq, Illona, Ayoub, Dylan, Clara, Fiona, Alizée, Alexis, Dimitri, Mathias, Jennifer, Vadim, Miguel, Taïssia, Rayan, Coraly, Christophe
Les instituteurs Marie-Louise Zoro et Christophe Cornacchia
Les auxiliaires de vie scolaire Nadine Escoriza et Cécile Provençal
Et la compagnie Ex Nihilo Anne Le Batard, Jean-Antoine Bigot, Corinne Pontana, Marie Pierre-Galus et Rolando Rocha.

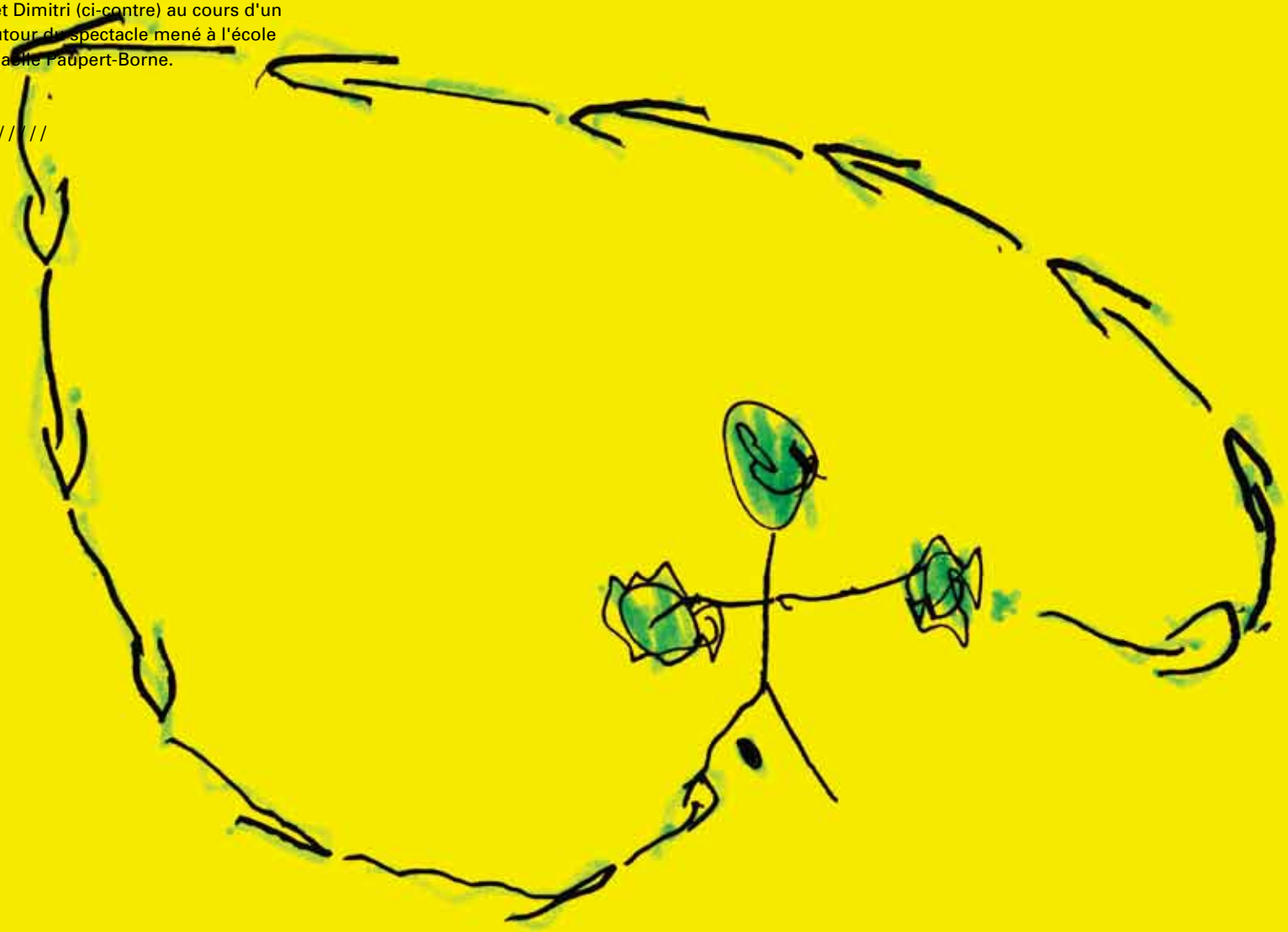
/ / / / / / / / / / / /

Remerciements
Marie-Louise et Christophe, M. Temime, directeur de l'école primaire, Jérôme Pinchon, directeur de l'école maternelle, M. Marin, conseiller pédagogique et M. Jean, inspecteur de l'éducation nationale ; Klap, maison pour la danse et Michel Kelemenis ; Marie Bargiel et l'atelier couture du Centre social de l'Abeille.

/ / / / / / / / / / / /

Un extrait du spectacle est visible sur vimeo.com/derain (montage Cyrielle Faure).
Les dessins ont été réalisés par Coraly et Yasmine (pp. 75 et 77), Ambrine et Chahida (p. 180) et Dimitri (ci-contre) au cours d'un atelier autour du spectacle mené à l'école par Raphaëlle Paupert-Borne.

/ / / / / / / / / / / /



16 décembre 2012, braquage du local

Message d'origine
De : "martine derain"
À : "MP2013/politique de la ville-La Ciotat"
Objet : quartier créatif, quartier combatif !
Date : 17 décembre 2012 23:47:55 HNEC

Bonsoir à tous,
Voilà donc que s'est passé ce à quoi je me préparais depuis plus d'un mois : heureusement le plus important est sauvé, le travail fait : peintures, dessins, photos, films.

Nous sommes allés aujourd'hui récupérer ce qui restait de nos outils de travail.
Le local est ouvert et je n'ai plus (nous n'avons plus) l'intention d'y dormir, trop pénible, ni de réparer à nos frais. Il est de la plus grande urgence de faire réparer le rideau et la porte, et j'estime que c'est du ressort du bailleur et de la Mairie, qui sont engagés auprès de MP13. Enfin, la Mairie c'est sûr…

Toute la cité est au courant vu le bruit que ça a dû faire hier, attaquer le sol de béton, le rideau en fer et fracasser la vitre !
Nous avons discuté avec les jeunes, une partie ne trouve pas ça très malin (dans quelle mesure il y a de la duplicité je ne sais pas encore), l'autre partie évite de se prononcer, tout le monde sait qui a fait ça. Mais il faut maintenir le dialogue et c'est ce que nous faisons : nous leur avons dit notre colère, notre déception, ce que nous pensons de la destruction de nos outils de travail, de leur vie passée sur des chaises, de leur rejet de tout ce qui est différent d'eux, de leur sexisme, nous avons parlé de la responsabilité qu'ils ont dans leur vie et dans la vie collective de la cité, de la liberté qui est à inventer, et qui n'est pas un dû. Et en leur parlant ainsi, nous sommes à notre place.

Je m'y préparais, pourquoi ? Parce que nous les artistes, sommes les derniers au quotidien dans la cité depuis un bon bout de temps, le soir bien sûr, mais aussi des journées entières… car la moitié du temps, ou après 17h, ne parlons pas des week-ends et des vacances, plus âme qui vive… le Centre social au fond du trou, les éducateurs aux abonnés absents suite aux guerres CG/Caf, l'école vandalisée, la Poste qui demande à ses livreurs de colis de ne plus rentrer, les bus idem, les flics qui passent au loin, des habitants qui s'enferment chez eux…

Pourtant, depuis un an et demi maintenant que je suis là-bas – et depuis près de 9 mois que tous les artistes invités y travaillent, nous avons vu ce que nous pouvons faire : des spectacles, comme la chorégraphie des enfants qui va être jouée y compris à Marseille (à Klap, maison pour la danse, pas moins), et qui reçoivent le soutien des parents, de l'IEN et des instituteurs ; des peintures et des photographies et des récits qui vont être montrés à La Ciotat cette année qui vient, mais aussi dans des expositions à Marseille et à Paris ; des films montrés à Marseille et qui ont tenu une salle pleine en éveil pendant 5 heures d'affilée ; l'intérêt de plusieurs critiques et chercheurs qui suivent avec attention ce que nous faisons (voir le numéro de la revue *Mouvement* à paraître ou les revues de l'ANRU et du Ministère de la culture) ; nous avons vu naître la complicité de Denise, Gilberte, Monsieur Secci, des adhérents de la Joyeuse Boule, qui nous ouvrent grand leurs portes et nous accueillent pour toutes nos expériences de création ! Et celle de Cyril, de Caroline et du Cana, de Carine, de Tahar, d'Assia, d'Aziza… Et Mohamed qui nous éblouit avec ses photographies, et le soutien de sa prof principale…

Allons-nous baisser les bras devant deux ou trois abrutis ? Allons-nous laisser perdre cette belle et nouvelle énergie ? Allons-nous continuer à cacher ce qui relève d'une démission collective ? Il en est beaucoup, et beaucoup à La Ciotat bien sûr, qui seraient heureux de voir ce projet s'arrêter. Si nous sommes à notre place en continuant à parler à ces jeunes-là, dont beaucoup ne sont pas bien méchants – qu'en est-il de la place des responsables, des responsables des structures sociales, des responsables politiques ? Car c'est ce vide-là qui est rempli de violence désormais et rempli de passions tristes.

Comment utiliser cet événement pour affirmer que la cité, c'est l'espace de tous, y compris de nous autres oiseaux de passage et que tout le monde peut gagner à cet échange-là, à cette liberté-là ? Les jeunes nous demandaient : partez-vous définitivement ? Et nous leur avons répondu : pas question, nous sauvons nos outils et partons à la recherche d'une solution collective. Qu'ils ne sont pas les maîtres du territoire et qu'ils n'espèrent pas se débarrasser de nous aussi facilement. Et nous allons continuer à travailler bien sûr. Nous allons organiser à la rentrée une seconde inauguration, avec tous ceux qui partagent cette aventure de création avec nous. Comment serez-vous à nos côtés ?

Martine

● ● ●

28 janvier/3 février 2013, tournages, montages

Le rideau en fer a été soudé à son montant par le bailleur pour éviter tout problème de sécurité… Après la visite de l'identité judiciaire (petit pinceau, gants et poudre noire), rien. Un gars de la mairie passe me dire qu'il est désolé mais ne peut rien faire. Le gardien de la cité que je vais voir m'affirme : « Moi, j'enverrai pas mes gars au casse-pipe, je sais très bien comment ils sont, j'ai fait l'Afrique du Nord… » La première fois que j'ai dit l'Abeille traversée par les fantômes de l'Afrique, personne n'a voulu me croire ! Chaises cassées et canapés défoncés s'accumulent devant le local… J'admire Gilberte et Denise qui savent affronter une telle inertie !

Je continue, avec Suzanne et Raphaëlle, à travailler dehors. Marika, Aziza et moi bataillons ferme pour lancer les travaux. Les cinéastes se réfugient au Centre social, on transforme une pièce en salle de montage. Ibrahim, Pascale, Sophie et toute l'équipe nous accueillent à bras ouverts. Et voilà que nous rencontrons des jeunes filles, des femmes, des personnes âgées, qui ne prenaient pas le risque de venir nous voir au local…

Pendant que Raphaëlle, Sara et Stéphane continuent de tourner leurs fictions et leurs ciné-poèmes improvisés, Jean-François commence à monter avec Cyrielle *If she fall*, à partir des images de *Nal Boa*, la pièce de Ex Nihilo jouée sur le port en juillet dernier, et d'archives personnelles. La nuit de Noël 1991 passée avec des ouvriers occupant le Chantier Naval, quelques uns des « 105 Chevaliers de Lumière », restés en grève pendant douze années. Une des plus longues luttes du mouvement ouvrier, empêchant ainsi la transformation des chantiers en marina… À chaque fois que nous rentrons dans la salle de montage, nous entendons leurs voix si lointaines, si proches.

Il y est question de fierté, de cinéma, d'opéra, *de bruit et de fureur*…
If she fall… dit la chorégraphe aux danseurs lors d'une répétition, *it's not a mistake*…

● ● ●

Daniel Laurent

/Daquin. Woody Aller, tu aimes ? – Pas du tout non.
– Bon directeur d'acteurs
/ Huston.
Rires / coup de téléphone de Bateronne ex directeur (belles vestes). Blagues / Tapie. Commentaires / lui suite huîtres.

1h/14'05 TV s/ émission de Noël. Voix, rires, cloches, Bateronne. L'un d'eux téléphone avec un ami. Imitation de la secrétaire de M. Vegan. Rires. Blagues. Musique joyeuse s/ TV.
→ émission fin quelque liban, remerciements Rafiq Hariri
16'33 → musique orientale. "C'est international ce soir!" C'est en direct ça ! reflet TV ds porte vitré. Commentaire calendrier → optimistes : ils ont pris un mois de janvier. Plans TV super. Beau zoom et caméra qui bouge. Regards, silences.

19'40 / été dhéberlé, je suis renversé. par les vernes. 20'00 la discussion revient s/ le chantier, chants lyriques hommes en arrière plan. Ils vont être embaucher les chats ? / salaires "nous on aura les restes !"
Animaux → Chats qui suivent la voiture de l'un parce qu'il amène des croquettes. Chats syndiqués à la CGT, ils ne mangent pas Ronron. Bateronne ne les a pas apprivoisé.

≃ 22'30 / SPA, Fourrière ... Castra des animaux → souhait de B. Bardot, il n'a pas précisé laquelle... Chats de lutte. Il y aura bientôt + de chats que d'ouvriers. Syndicat des chats ! Bateronne encore.

24'20 gros drop, coupe. À la Ciotat, il y a bar ... bar... ms on a Bateronne ! Qd il ns fait boire on boit bien ! Suite blagues et gros rires

25'08 Discussion musique. Opéra : je n'arrive pas à être ému. Pavarotti ne m'émeut pas. Ça vire à la démonstration. Simon Estes lui me plaît. Negro Spiritual, musique naturelle, ça sort du cœur. Opéra en fond. Olivier, qui a chanté à la Ciotat. (TV Pavarotti.)

C'est lui qui chantait à l'église le soir. Il y a des choses qui me touchent, du religieux. Negro Spiritual, c'est religieux, c'est communicatif. Tu peux pas l'expliquer. On peut pas expliquer une pomme, et ce serait dommage de l'expliquer, parce qu'on ne serait plus passionné.
28'53 jazz. Noirs qui l'ont inventé ds les plantations pr se donner du courage. Ds le Negro Spir., c'est + la spontanéité du chant qu'on retient que la voix. Chanteuses lyriques qui chantent ça c̄ Wagner → Vaisseau fantôme ! Ça coule !

30'15 Téléphone "Chantier naval Boisson" horloge minuit 20. L'autre prend le combiné, il raconte brièvement la soirée.

32' Film Michel Simon. Il avait la maison à la Ciotat. Rires / jeunes femmes. Il se laissait aborder. Qd il était jeune il était photographe érotique. J'ai lu une de ses ITW, Poirot. Il évoque les derniers instants de Hélène Berry (?) Naturel ! Les 3 regardent la TV, belle image (≃ 33'). Il était gd et gros. Il pouvait tout jouer. Avec René Clerc, G. Philipe. Roger Carel.

36' Anecdote Pied'hauses. La moitié de 7. Son du film, ils se taisent. Cassette en mauvais état.

37'45 → j'aime pas les colorisations. J. Huston qui a tourné en 45 en NB. Ils ont colorié le film, ≠ l'avis de J. Huston. Ils ont enlevé la couleur du film et le colorient ! "La Traversée de Paris". C'est en NB ! Un jr ils colorieront ts les films en couleur ces connards ! Il y aura plus que de la couleur !
"Où la ville dort"
La Vache et le prisonnier en couleur ! ≠ la colorisation des films.
Pareil pr Jr de Fête de Tati ! ms Tati avait décidé la couleur.

41' Ils regardent le film, commentent, scotchent.

Patrick Trochou

Clotaire Thureau

Si elle *tomber…*

Un film de l'atelier collectif Film flamme réalisé par Jean-François Neplaz / vidéo, 16 mm, super 16 / 34'

Nous dansons parmi les ruines en métamorphose et des mémoires magnétiques, spectrales. Les reliefs de l'industrie lourde (du Chantier Naval de la Ciotat-CNC) suintent des murs de briques en pixels éphémères. Des voix, lointaines et déchirées d'ouvriers devenus occupants désœuvrés, corps libres à penser, s'abandonnent au regard. « Si elle *tomber*, dit-elle, ce n'est pas une faute… »

Ce film est extrait d'une part des archives (vidéo) d'ouvriers « occupant » le Chantier Naval le 24 décembre 1991 pour lutter contre la fermeture, et d'autre part d'images (et sons) de la compagnie de danse Ex Nihilo, répétant une création à l'Abeille puis dansant sur le site même de l'ancien chantier...

Là, des spectateurs.

/////////////

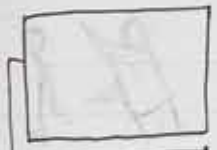
Images 2013 Jean-François Neplaz, Aaron Sievers, Ambre Murard, Sara Millot
Danse Compagnie Ex Nihilo, Anne Le Batard et Jean-Antoine Bigot
Nal Boa [regarde-moi]
Création franco-coréenne 2010, jouée le 12 juillet 2012 place de l'Escalet.
Avec Jean-Antoine Bigot, Soo-Bin Kang, Jae-Young Park, Corinne Pontana, Rolando Rocha, Ji In Gook, Han-Sol Yu
Musique Pascal Ferrari, Rui Owada
Son 2013 Michel Kania, Céline Bellanger
Musique Michel Kania, Paul Lombard, Michel Peres, Raphaëlle Naquet

Image et son 1991 Jean-François Neplaz, Martine Arnaud-Goddet, Jean-Marie Girard
Avec Daniel Laurent, Clotaire Thureau, Patrick Trochou
Collaborations et emprunts artistiques
Archives INA (*Ouvre grand les yeux… Antoine !* de Marcel Teulade, 1974, ORTF)
Documents historiques : archives personnelles de Jean-François Neplaz

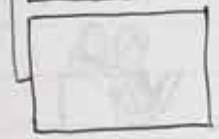
Montage Cyrielle Faure
Mixage Céline Bellanger
Étalonnage Isotta Trastevere
Pellicule Kodak
Développement et télécinéma Éclair

/////////////

imago mundi



Enfants jouant
visages / mouvements



Ballroom dancing ou Thé dansant
(cf Que le monde emporte - Kazenzeisky)
↳ rustic ; valse.

↓ "la tribu de mon âme"
Daniel Darc
se superpose
↓ l'Esperanto
(lecture du dico
lettre A jusqu'à
"tous les deux")
Arbaud

Joueurs de cartes
& café

Femmes, atelier couture

voix - Elke
- Antonella
- Oriste
(Jhakt)
- Quartab
+ Fanouk Farsky

Visages gars
fumant des clopes et discutant + en ronde autour de moi, me regardant fixement
- passage d'un visage à l'autre -

Vespas tournent
autour de moi
(ronde)
↳ ~~(vers ballroom dancing)~~
↳ vers parc et enfants

↓ Darc.
↓ Nemours - Ka
"ma jolie rivière"
ou
Sophie Charni

femmes discutant autour d'un banc
(passage d'un visage à l'autre)

"Nous voyons fort bien de Milan à trois heures tout ce qu'on peut voir d'une bataille, c'est à dire rien."
(Stendhal)

"De tout temps, j'ai aimé les canards. Le calme de leur plumage, en particulier le vert foncé et le blanc éblouissant, m'est apparu comme la seule réponse aux questions qui me travaillaient depuis toujours."
W.G. Sebald.

"Et nous restons en nous amusant, en rêvant amours monstres et unions fantastiques, en nous plaignant et en querellant le spectacle du monde."
(Rimbaud)

"Il n'y a pas pour moi de vacances ... bien si j'ai pu faire quelques lignes lisibles"
(Virginia Woolf)

تحت أشجار الكرز
أسراب من أوراقها تلامست الأرض
كل منها ارتدت علامات الرياح ومياه الليل
وفي بطئ تجفف رحيقها
همسات تردد صلوات المواليد
تسمع صداع الأرض وأنينها
وتمسحها بحنين
لأصور نسخة من حريرها

لا تنصبوا أي آثار
أيها النعماء
أدخلوا من حين لأخر
هادا النسيم لايريد كم شيا
دعوه ينسلي علا خدودكم
وخلفكم يرتعش من جديد

أيها السعداء
أيها الناجون
أنتم من بدأت رفات القلوب
في ابتساماتكم تتقوس حراب
أبدا تلمع بدموع
لا تخافوا ثقل الألم
أرجعوه للأرض وجبالها
وحمل أعالي بحورها
هاده الشجور غرستموها أطفالا
مند زمان أثقالها
حمل لكم
..وهاداَ العالم
...وهاداَ الفضاء

جمال الدين بنشيخ

Un film de l'atelier collectif Film flamme réalisé par Sara Millot / super 16 / 24'

*L'image du mond*e, c'est ainsi que s'intitule un manuscrit écrit au début du 15e siècle. Un traité où se mêlent des textes théologiques et antiques, des poèmes et récits d'Orient et des cartographies imaginaires de notre galaxie. Une cosmogonie qui n'est en rien étrangère à la manière dont ce film se fabrique aujourd'hui.

Nous sommes au 21e siècle, dans une cité populaire de la Ciotat, à l'ombre des immeubles, sur une esplanade battue par les vents. Ici se croisent des visages, des gestes, des paroles.
Ici résonne la poésie.

/////////////

Avec Rihm, Hadjar, Sarah, Mathieu, Djibril, Selma, Josiane, Evelyne, Marie, Michele, Angèle, Barthélémy, Alex, Nasser, Rémi, Andréa, Léana, Manon, Clara, Kim, Jenny, Maëly, Léa, Sylvie, Werley, Omar, Sony, Nico, Ryan, Sandrine, Patricia, François, Paul, Daniel, Gaby, Livario, Yolande, Carmelo, Gérard, Amady, Valentine, Sabrina, Bélinda, Denise…
Image et montage Sara Millot
Son Céline Bellanger, Yann Vu, André Fevre
Textes Rainer Maria Rilke, Jamel-Eddine Bencheikh, Andrée Chedid et Arthur Rimbaud
Voix Antonella Porcelluzzi, Ouahib Mortada, Maria Kourkouta et Oreste Chrysikopoulos
Pellicule Kodak
Développement et télécinéma Éclair

/////////////

SARA MILLOT : Filmer les images du monde, tel est le mouvement que je suis, presque instinctivement, depuis que je travaille à l'Abeille. Saisir ce qui naît d'une rencontre, ce qui apparaît au détour d'un immeuble, ce qui s'invite aussi parfois dans le cadre. Prêter attention à ce registre d'apparitions documentaires où se mêlent visages et paysages. Ce qui me guide dans l'écriture de ce film comme dans ce qui compose les cadres de mes prises de vues, c'est en effet cette danse du quotidien où se croisent les gestes, les regards et les attitudes. Il a suffi de ces premiers pas dans le quartier pour que mon attention soit saisie par cette chorégraphie du sensible, cet infra-ordinaire dont Pérec dessinait les contours en s'interrogeant ainsi :

— Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ? […] Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie : celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Non plus l'exotique, mais l'endotique.

/////////////

8 avril 2013

Deuxième printemps à l'Abeille. Je vais chaque jour voir si les amandiers de la voie ferrée sont en fleurs, j'avais raté mes prises de vues l'an passé. S'il m'arrive de ne pas pouvoir venir une journée, Aya Remmache, qui fait son stage d'orientation avec moi, va les regarder avec pour mission de m'appeler aussitôt. Le long de cette voie bientôt détruite, on sent des parfums rares, douceur des fragiles fleurs d'amandier au printemps révélée par la pluie, en été l'odeur charnelle des figuiers… En rentrant, je photographie Gilbert, un ancien ouvrier du Chantier, les bras chargés de mimosa qu'un locataire de Sainte-Marguerite vient de couper. Lors de ma première rencontre avec lui, mon regard était irrésistiblement attiré par un bijou qu'il avait au cou, une petite France en or, comme d'autres ont la Corse ou l'Algérie. Je n'en avais pas vu souvent et je trouvais ça très exotique. Gilbert et moi n'avons pas exactement les mêmes convictions politiques, mais j'apprends beaucoup de lui à chaque rencontre.

Je me souviendrai toujours que je n'aurais pas fait grand chose sur la rue de la République sans certaines vieilles dames aux discours très racistes mais que j'avais retrouvées un jour portant les banderoles en arabe dans une manifestation contre le propriétaire.

Photographier chacun avec la même tendresse. Je repars moi aussi avec un énorme bouquet !

9 avril 2013

À l'occasion des projections de Jean-Pierre Thorn, je fais imprimer quelques cartes postales, portraits et paysages de la cité, comme un petit signe à ceux que nous côtoyons, en même temps qu'elles annoncent les restitutions à venir.

Sur celles qui présentent telle ou telle exposition de la Capitale, il y a du pelliculage ou du vernis, et toujours un beau carton. Une image sur du papier, c'est d'abord un touché, le vernis renforce les couleurs, donne de la profondeur aux noirs… Pour les Quartiers créatifs, pas de vernis ! Critère économie… Jusqu'où ça va se nicher tout de même !
Je finis par le payer moi-même ce vernis. Car je veux le meilleur pour ces images qui nous racontent et racontent un peu de la cité.

Je me souviens de Karl Kraus : en 1933 il avait fait un procès à son éditeur, qui n'avait pas respecté une virgule dans l'un de ses textes. Et tous ses amis de crier au fou : Hitler est au pouvoir et tu nous parles de virgule ? Mais si l'on fait des procès pour des virgules, on n'a pas le temps de s'entretuer, répondit-il.

●●●

Je t'ai dans la peau

Un film de Jean-Pierre Thorn, avec Solveig Dommartin, Henri Serre, Aurore Prieto, Philippe Clevenot… Tourné à Marseille en 1988 | Perspectives du cinéma français, Cannes 1990 | 1989, 118 min.

Toute histoire a son origine, qui puise dans les mythes ou dans ce qui est avéré. « Je suis le dos au mur, c'est la fin d'une grande histoire d'amour avec la classe ouvrière », tels furent à peu près les derniers mots de Georgette Vacher, qui inspire le film. Cette permanente syndicale exclue de ses responsabilités se suicide quelques mois après mai 1981. Ce film est marqué au temps des grands mélodrames. Une femme perd un enfant, rentre dans les ordres puis dans le désordre du monde. […] Lambeaux d'événements, phrases vécues, meurtrissures et plaisirs quotidiens renvoient au passé du cinéaste, à sa vie ouvrière. Ces charges d'émotions échappent au naturalisme. C'est davantage autour d'une vérité que le cinéaste tourne, celle de la vulnérabilité, du désir, du pouvoir, des combats et du risque du renoncement.
Alain Keit (extraits, *0 de conduite*, n°50, juin 2003)

« Chaque fois que je le montre à des jeunes, ça leur donne des clés sur leurs parents », dit Jean-Pierre Thorn. Cette projection est le premier versant d'une proposition qui voit la projection le lendemain à l'Abeille d'un autre film du cinéaste, *On n'est pas des marques de vélo.* Ce portrait chorégraphié d'un jeune danseur de hip hop peut, lui, donner aux parents quelques clés sur leurs enfants… Les deux projections seront suivies d'une rencontre avec l'auteur.

Cinéma Lumière, place Évariste Gras, 13600 La Ciotat | Projection organisée par Film flamme et le Pôle cinéma de la Ville de La Ciotat, dans le cadre des actions cinéma qui préfigurent l'ouverture de la Salle EDEN, avec le soutien de la Cinémathèque de Toulouse | Une proposition du Quartier créatif de l'Abeille/Marseille-Provence 2013 •••

On n'est pas des marques de vélo

Un film de Jean-Pierre Thorn, avec Bouda, Sidney, Kool Shen, Jimmy Kiavué, Gabin Nuissier, Aktuel Force, Yasmin Rahmani (Cie HB2), Pascal Blaise Ondzie V.N.R. | Chorégraphies : Farid Berki, Cie Melting Spot & Les Authentik'A | Programmation ACID-Cannes 2003, sélection Nouveaux horizons 60e Mostra de Venise | 2003, 89 min.

Ce qui m'intéresse, à travers le portrait de Bouda, victime de la double peine, c'est de mesurer combien des cités entières sont aujourd'hui l'objet d'une stigmatisation croissante. Bouda, par ses contradictions, sa drôlerie, ses errances, devient la métaphore d'une jeunesse au bord du gouffre. Et ce qui m'intéresse à travers le portrait de ce danseur talentueux, c'est que la danse, pour moi, est l'art le plus proche du cinéma : dans le silence du mouvement – au delà des mots – elle me permet de dépasser le social pour accéder à l'universel. La danse, comme détournement, humour, envol, prolongement du sens…
Jean-Pierre Thorn

Le désir de cette projection est né de nos échanges – parfois conflictuels ! – avec les jeunes du quartier au sujet du hip hop et de la danse contemporaine. Elle aura lieu en présence de Jean-Pierre Thorn, l'un de ces cinéastes venus dans notre Quartier créatif de l'Abeille, attentif comme nous au grand universel et au grand ordinaire de la création. Projection gratuite ! Rendez-vous à 19h30 sur la place centrale de l'Abeille, venez nombreux, pensez à apporter votre chaise !

Projection organisée par Film flamme | Merci à la Ville de La Ciotat, à l'Addap13 et au Centre Social | Cité de l'Abeille, 13600 La Ciotat | Pour venir : sortie 9, descendre vers la mer, puis suivre la direction de la gare SNCF | Pour en savoir plus, contactez Martine Derain ou Marika Ayadi au 06 95 38 21 57 | La veille, le 18 avril, vous pouvez voir un autre film de Jean-Pierre Thorn au Cinéma Lumière, *Je t'ai dans la peau*, une projection organisée par le Pôle cinéma de La Ciotat avec le soutien de la Cinémathèque de Toulouse | Une proposition du Quartier créatif de l'Abeille/Marseille-Provence 2013 •••

18 et 19 avril 2013

— Projection inoubliable de *On n'est pas des marques de vélo.* Après la pluie froide de l'après-midi, le mistral soulevait dans la nuit tombée des tourbillons de poussière autour du projecteur, des températures de fin d'automne avaient saisi un public transis parfois enroulé dans des couvertures. Il suivait pourtant passionnément les heurs et malheurs de Bouda dont le film égrenait l'histoire au cœur d'une autre cité du 9-3. Et chacun y reconnaissait les siens. À son balcon, Giuseppe, Dieu vivant du tournage de *Déméter*, casquette enfoncée sur la tête et lourd blouson contre le froid, ne perdait rien du film, assis sur un escabeau. Une quinzaine de spectateurs, approchant leurs voitures, avaient transformé la projection en *drive-in* pour ne pas renoncer à la séance. Une ovation a salué les dernières images du film dont l'énergie avait transmis aux spectateurs la force de cette formidable présence. Une cinquantaine de spectateurs sans compter les allées-venues de jeunes qui goûtent à la projection comme à une eau trop froide à la plage du Mugel… Tout le monde a remarqué Jean-Louis Tixier, resté jusqu'au bout.
Jean-François Neplaz

C'est le dernier jour de la session cinéma, qui nous voit épuisés mais enflammés… Nous rentrons à Marseille après avoir chargé le matériel. Dernier accrochage avec Nino et ses potes, qui enferment l'un d'entre nous dans le local, on s'énerve, je me permets quelques insultes (un « reste sur ta chaise dans ta cité de merde » qui les choquera et dont j'irai m'excuser le lendemain). On finit par se parler, on arrive même à rire… Quand nous partons enfin, Nino, lui, reprend « sa place » sur la chaise et reste seul dans la nuit…
Depuis cette incroyable session, qui a vu les portes de la cité s'ouvrir pour nos folies, impossible d'écrire régulièrement, ou parfois même d'écrire : trop d'action, de pression et d'organisation, manque d'espace et de temps pour la réflexion, alors, listes, notes et photos de tournages vont suivre… Une dernière session cinéma aura lieu en juin avant les longs mois d'été et d'automne que nous passerons au Polygone étoilé pour le montage des films.

Mais d'abord, *renversons un peu la vapeur poétique* : je vous donne à lire l'un de ces bilans que je fournis régulièrement à mon commanditaire pour justifier auprès de l'Europe de notre travail.
Vous aurez ainsi une idée précise de ce que nous avons fait et allons faire dans les mois qui viennent. Mais on reste ensemble en images avec Ex Nihilo et les Hirondelles, avec Raphaëlle et les dieux de sa comédie antique, avec Stéphane Manzone et sa fiction d'une guerre à venir, qui provoquera les débats les plus conflictuels au sein de Film flamme (une bataille dont l'enjeu était de faire dans ce film-là, peut-être plus scénarisé que les autres, toute la place à ce qui nous a été offert, sans l'enfermer dans les idées de l'auteur), avec Aaron Sievers et son subtil *Tatlin*… avec Yann Vu, ingénieur du son qui fait là *Tremblement*, son premier film… avec Suzanne Hetzel enfin…

Ce projet est une foison, écrivions-nous à son tout début…

●●●

BILAN FEDER DU 3 FÉVRIER AU 12 SEPTEMBRE 2013 [EXTRAITS]

Point d'étape 3. Nous voici donc à la veille des restitutions, nous allons montrer jusqu'à la fin de l'année, à La Ciotat et à Marseille, les formes créées à l'Abeille : le programme est en cours d'impression et il est impressionnant ! Les matières accumulées depuis le début de notre présence trouvent leurs formes comme leurs temps de visibilité :

— les 14 et 15 septembre, pour les Journées Européennes du Patrimoine, une balade architecturale élaborée par Martine Derain avec la complicité de Christine Breton, conservateur honoraire du patrimoine, de Thierry Mabily, archiviste de la Ville de La Ciotat, de l'Amicale des locataires de l'Abeille et des membres de La Joyeuse Boule ; les 14 et 15, restitutions de la compagnie Ex Nihilo et le 15, première projection en extérieur des films de l'atelier collectif Film flamme.

— le 11 octobre, deux promenades de Nicolas Mémain, promeneur érudit et créateur associé du GR13, dans sa *Tentative d'encyclopédie marchée*…

— septembre/octobre, des interventions à Marseille dans le cadre des Rencontres patrimoniales de Faro et du séminaire Culture Pilots, organisés aux Archives départementales par Le Conseil de l'Europe, MP13 et la coopérative Hôtel du Nord, pionnière sur les enjeux patrimoniaux contemporains ; des projections au Hangar J1…

— les 12 et 13 novembre, deux journées à l'Eden, la salle de cinéma des frères Lumière rénovée, où seront projetés les sept films de l'Atelier collectif Film flamme : sept films, de 55 à 10 minutes, tournés en pellicules Super 16 avec les habitants de la cité, en cours de montage et mixage au moment d'écrire ces lignes…

Pour élargir l'espace (mais peut-être pas le public comme on dit chez les médiateurs), le 12, projection de *Film Socialisme* de Jean-Luc Godard, présenté par l'ingénieur du son François Musy et Jean-Paul Curnier, philosophe ; le 13, invitation au producteur Shellac autour de la question cruciale de la production d'un cinéma hors capitale, avec la projection de *Tuk Tuk*, le dernier film de Kiyé Simon Luangkhot, tourné au Laos…

— du 13 au 29 décembre, une exposition à la Chapelle des Pénitents bleus, qui ne serait pas une fin mais une halte sur le chemin, une invitation à suivre les lignes tracées pendant ces deux années : lignes de la danse, du chant, de la marche et des récits – à les suivre et les poursuivre.

Il n'est pas si facile d'écrire ce qui s'est réellement passé en cette année 2013, tant nous sommes encore dans la confrontation avec les matières créées. Comme on verra un peu plus loin dans ce rapport, on mesurera ce qu'il en a été de l'engagement constant des artistes et de la prise à bras le corps de la question initiale du dispositif Quartier créatif : « produire des objets et des actions dont l'élaboration des formes est partagée avec les habitants ».
Chacun ici a pris le risque de cette élaboration partagée, abandonnant ce qui lui appartient de maîtrise pour laisser apparaître, libres, le corps et les créations de ceux qui habitent la cité. Et s'en retrouver dans le même temps bouleversé.

Les six premiers mois de 2013 ont été celles des grandes sessions sur place, notamment en cinéma : là, c'est le choix de la fiction ou du ciné-poème – un pas de côté – qui s'est imposé et nous a permis de croiser les habitants sur une terre commune, celle de nos folies douces et infinies :

— Et d'inventer le cinéma comme une tâche qui appartiendrait à tous... et particulièrement à la Ciotat, qu'on assomme qu'il a été inventé là le cinéma, ça fait belle lurette (suffit de comparer la lumière de Lyon avec celle de La Ciotat pour comprendre ce qui s'est passé). C'est pas une mince affaire d'affirmer là justement qu'il n'en est rien. Que la lumière est toujours là depuis la grotte Cosquer et même avant, pour inventer le cinéma dans les meilleures conditions, sans s'arrêter à son âge bourgeois et mercantile.
Et l'inventer tous, ça signifie aussi l'inventer ensemble... Les voyageurs de passage et les sédentaires, ceux qui se projettent au loin et ceux qui se regardent en miroir. Ensemble et sans plans (sans scénarios, sans cadres, sans budgets de prod, sans programmateurs, sans écurie de festival, etc...). Les pros et les pas. Les ignorants du monde et ses savants. […] Faire des films c'est se prolonger en tous les films du monde, comme à soi. Partager des films, c'est aussi en faire. Sans subir d'injonctions à voir ou à comprendre... Sans accepter d'obligations au sens. Ne pas se faire confisquer l'émotion ni le chemin à l'œuvre.
Jean-François Neplaz

Film flamme a choisi, puisque nous sommes dans le lieu origine du cinéma, de travailler en pellicule et en proposant des fictions improvisées (mais à forte charge documentaire puisque certains lieux s'effacent déjà) sur des sessions de 7 ou 15 jours. Plus d'une cinquantaine d'habitants ont été associés à ces tournages et en sont les acteurs principaux.

Ce fut aussi le temps pour la compagnie Ex Nihilo de reprendre la petite pièce créée avec les enfants de l'école primaire de l'Abeille pour la jouer à Marseille : deux représentations de *De traits de craie*, créée en décembre 2012 à La Ciotat ont ainsi été proposées le 15 mai 2013 à Klap Maison pour la danse, puis au J1 le 17 mai. Plus de 200 spectateurs ont ainsi pu découvrir la joie de ces enfants, et leur professionnalisme ! En avril, avec les personnes âgées de Fardeloup, ce fut, après deux jours d'ateliers et de nombreuses rencontres, la création d'une performance réjouissante, *Trajets de vie*, jouées deux fois d'abord à l'Abeille puis en ville, et le désir pour la compagnie de les inviter à nouveau, cette fois dans la restitution de sa propre recherche.

Si la « participation » des habitants, qu'on verra bientôt sur grand écran, s'est révélée surprenante, qu'en est-il de celle des institutions sociales et politiques au projet ?
J'ai eu, nous avons eu toujours le sentiment vis-à-vis des structures municipales, d'être là – imposés, ce qui n'est pas totalement faux ! Ce qui fut très lisible au cours de ces deux ans, c'est la séparation au sein des services, entre Culture et Politique de la Ville et notre mise en boite dans la catégorie « action sociale ». Sans doute ce mouvement d'artistes en « formation », dans une ville peu tournée vers la création contemporaine, ne pouvait-il d'emblée être « saisi », en raison de l'inconnu, du tâtonnement indispensable de la démarche, qui ne permet pas d'assurer par avance d'un quelconque résultat.
Ce sont pourtant, au-delà des équipes

conséquentes des artistes associés (plus de 25 artistes toutes pratiques confondues), une vingtaine d'autres chercheurs en tous genres qui sont venus ajouter leur force à notre projet, pour quelques heures ou quelques semaines : artistes de Marseille et d'ailleurs, stagiaires en management culturel, étudiants d'écoles de beaux-arts ou de design, une conservatrice du patrimoine, une sociologue, des musiciens, des architectes…

La création contemporaine qui naît dans les quartiers – et qui se revendique collective sans jamais abandonner la plus grande exigence formelle – subirait-elle à son tour le poids des « catégories » ? Quelle est la valeur que la société attribue à ces formes-là ? Comment se fait-il que la dimension expérimentale de notre travail comme les formes nouvelles qu'il nous amène à produire ne puissent être tout simplement entendues comme faisant partie, sans discrimination et sans condescendance, de l'ensemble des propositions esthétiques pouvant être données à voir sur les scènes reconnues de l'art ? Cette séparation Politique de la Ville/Culture dépasse largement le cas local et concerne évidemment un fonctionnement cloisonné très français. On notera par ailleurs que les chargés de mission programmation générale MP13 ne se précipitent pas non plus pour voir nos créations.

Comment continuer là ? Comment la Ville, si elle le souhaite, pourrait-elle s'appuyer sur ce que nous avons fait – désormais la démarche est perceptible dans des formes – pour permettre une continuité de la présence des artistes dans les quartiers ? Comment pourrait-elle être soutenue dans cette volonté, pour qu'un dispositif exceptionnel de création devienne coutumier ? Créer, chercher, comme ce qui est chaque jour la vie même…

/////////////

RAPPORT D'ACTIVITÉ

1• DIRECTION ARTISTIQUE ET COORDINATION, MARTINE DERAIN, ASSISTÉE DE MARIKA AYADi

Mise en place des actions avec les partenaires de La Ciotat et de Marseille

— Ville de La Ciotat
• *3 février 2013* : présentation au Pavillon M, avec Emmanuelle Ferrari, chargée de mission cinéma.
• *26 février, 26 juin et 22 août :* avec le Pôle Cinéma de La Ciotat, discussions autour des projections Jean-Pierre Thorn et des restitutions Film flamme à l'Eden.
• *5 mars*, présentation des restitutions aux associations du quartier.
•*14 mars :* point d'étape avec Stéphane Allegrini/Politique de la Ville.
• *22 et 28 mars, 5 avril :* organisation des projections Thorn et des spectacles avec les services de la Mairie, la police municipale, Emmanuelle Ferrari pour le cinéma Lumière, La Maison des Musiques pour le prêt du matériel et Souad Ayadi pour le catering.
• *du 10 au 13 avril :* organisation des ateliers et des performances avec les Hirondelles de Fardeloup et l'Espace municipal Fardeloup.
• *4 juin :* point d'étape MP13/Ville de la Ciotat.

— Addap 13 [Abeille/La Ciotat]
• *14 mars :* rencontre en vue d'une collaboration autour du projet Freestyle (soirées hip-hop dans les 3 quartiers et en ville).

— Collège des Matagots
• *du 11 au 15 février + 4 mars* : stage photographie avec Aya Remmache, collégienne et habitante de l'Abeille.

— Centre social de l'Abeille
• *13 février 2013*, participation au suivi du projet « Acteur de ton espace » proposé par les animateurs aux jeunes du quartier.
• *5 avril :* demandes d'autorisations et organisation de la projection Thorn en extérieur, catering et réception matériel.

— Partenaires à Marseille
• *Lycée Saint Exupéry* : stage avec Lucie Martin, étudiante en design, du 3 juin au 27 juillet et du 2 au 15 septembre.
• *Université Aix-Marseille* : stage avec Alexandre Maitre, étudiant en management culturel, du 6 au 17 mai et du 5 au 14 juin.
• *Centre social de La Viste* :
14 juin : accueil à l'Abeille des dix « Petits reporters de La Viste », visite de la cité et tournage d'un film de 3' en Super 16, avec Sara Millot à l'image et Benjamin Piat au son.
18 juillet : rencontre autour du projet du Centre social de La Viste avec Stéphane Allegrini, Jean-Marc Valverde (CS Abeille), Mounir Ghares et Nicolas Ferrier (CS La Viste), Anaïs Lemaignan (MP13) et Martine Derain.

— *Avec Marseille-Provence 2013*
• *18 mars :* point d'étape avec Pascal Raoust et Vincent Aïn-Establet, régisseur.
• *22 avril :* préparation du spectacle *De traits de craie* au J1 à Marseille, avec Pascal Raoust et les régisseurs du J1.
• *16 mai :* réunion Quartiers créatifs, préparation du colloque d'octobre.
• *17 mai :* rencontres avec les élus de Seine-Saint-Denis au J1 (présentation des enjeux et difficultés du Quartier créatif de l'Abeille par Martine Derain et Jean-François Neplaz) et en fin d'après-midi à La Friche, rencontre avec des élus de l'île de Saint-Barthélémy, en compagnie d'Anaïs Lemaignan et Jean-Luc Brisson.
• *17 mai : De traits de craie* au J1 ; visite de l'exposition *Méditerranée* pour les enfants.
• *3 juillet :* rendez-vous avec Jean-Pierre Moulères et Pascal Raoust pour la projection des *Chroniques de l'Abeille* au J1.

/////////////

Presse/présentations publiques
• *8 mars :* Journée internationale des femmes à La Criée (200 personnes).
• *12 et 13 avril :* presse locale, Provence et Marseillaise, FR3 > voir articles de presse et reportage Sylvie Depierre.
• *12 mai :* plateau Radio Grenouille, émission Vue du Large > en ligne sur le site.
• *12 juin :* rencontre avec Judith Bordenave (revue *Mouvement*) et Anaïs Lemaignan.
• *13 juin :* visite de Marianne Dautrey, journaliste auteur, en vue de l'écriture d'un article pour l'édition.
• *14 juin :* Plateau radio Grenouille à La Ciotat (collège Jean Jaurès).
• *25 juillet :* Talk de Marsactu > en ligne.

/////////////

Graphisme et communication
• *5, 10, 11 et 12 mars :* création d'une série de cartes postales (tirage 16000 ex).
• *22 au 27 juillet ; 15 au 19 août* : conception du programme des restitutions, rédactionnel, création graphique (Lucie Martin et Martine Derain) ; mise en ligne de l'information ; mailings ; impression, tirage à 8000 ex.

/////////////

2• CRÉATION

FILM FLAMME

Toute l'équipe Film flamme est au rendez-vous des sessions de tournage, de montage ou de projections de travail au Polygone : les réalisateurs Jean-François Neplaz, Aaron Sievers, Raphaëlle Paupert-Borne, Stéphane Manzone, Julien Gourbeix, Sara Millot, Gee Jung Jun ; les ingénieurs du son Michel Kania, Céline Bellanger, Yann Vu ; les monteurs Cyrielle Faure et Benjamin Piat, et parfois le président de Film flamme, Kiyé Simon Luangkhot / coordination Martine Derain, Marika Ayadi.

Organisation, dynamique collective, projections de travail, recherche de financements 2014

• *8 février / 7, 12, 15, 19 mars / 25 au 28 avril / 3, 20, 27 et 28 juin / 1er et 20 juillet / 19 et 27 août / 3 et 9 septembre :* séances de travail (entre 3 et 4 heures/séance) au Polygone étoilé, Marseille : projection des rushes et des premiers montages, analyse et retours critiques, suivi de production, recherche de financements complémentaires.
• *1er mai :* trois habitants de l'Abeille, acteurs dans les films, viennent découvrir le lieu de travail des cinéastes à Marseille (Jean-Marie Gilson, Angèle et Barthélémy Barroco). Angèle interprète ses chansons devant la salle pleine, avant les projections de la séance *Cinéma au travail, travail au cinéma.*

Tournages/journées

• *14 février :* avec Angèle et Barthélémy Barocco au Thé dansant de la Ciotat pour *Imago Mundi* de Sara Millot et chez eux à Fardeloup pour *Déméter* de Raphaëlle Paupert-Borne.
• *22 mars : Déméter* à la Bastide Marin, avec Mario Demuru.
• *28 mai, 30 et 31 mai :* repérage pour une séquence de *Déméter* pendant le spectacle *1720* et tournage.
• *6 juin :* tournage pour *De loin en loin*, Archives de l'architecture du XXe siècle, à Paris.
• *13 juin :* tournage de *Tatlin* de Aaron Sievers, avec Livario Lombardo.
• *6 juillet :* prises de son à l'Abeille, Nuit des cités (Chœur et Orchestre « Musiques de Film » pour les bandes-sons).
• *16 juillet :* tournage complémentaire de *Tremblement*, de Yann Vu.

Tournages/sessions du 8 au 19 avril et du 10 au 14 juin (intervenants réalisateurs et techniciens : 10 personnes/12h par jour)

> Tournages de *Déméter* ; *La Guerre qui vient* ; *Imago Mundi* ; *Tremblement* et *Le salon de chasse*, de Suzanne Hetzel (image Sara Millot)
> Lieux de tournage : Abeille (extérieur et Joyeuse Boule/intérieur chez les habitants/ dans les caves), parcelle Marro, Bastide Marin, piscine de Jean Boiteux, serres municipales, domaine Fabra, Chantier Naval, Poterie du Soleil, Jardinerie du Moulin, Parking Vinci, Foyer des anciens CNC…

Avec une cinquantaine d'habitants de la cité et de La Ciotat et tous les artistes du Quartier créatif :

• *Pour Déméter :* Giuseppe Secci, Angèle et Barthélémy Barroco, Mario Demuru, Marika Ayadi, Inès et Sophia Ayadi et leurs amies Laura et Anna, Angélique et le cheval Voyou, les joueurs de billard du Foyer des Anciens CNC, Ibrahim Ahamada, les propriétaires et employés de La poterie du Soleil et de la Jardinerie du Moulin, Ryan, Miloud Brinis, les jeunes de l'Abeille, Jérôme le gardien du parking Vinci…
• *Pour Imago Mundi :* Rihm, Hadjar, Sarah, Mathieu, Djibril, Selma, Cassandra, Carla, Josiane, Evelyne, Marie, Michele, Angèle, Barthélémy, Alex, Nasser, Rémi, Andréa, Léana, Manon, Clara, Kim, Jenny, Maëly, Léa, Sylvie, Werley, Omar, Sony, Nico, Ryan, Sandrine, Patricia, François, Djenaba, Inaya, Paul, Daniel, Gaby, Livorio, Yolande, Carmelo, Gérard, Amady, Valentine, Sabrina, Bélinda, Maëva, Denise…
• *Pour La guerre qui vient :* Sophien Hamdi, Tahar Saïdouni, Jean-Marie Gilson, François, Miloud Brinis, Daniel Lefevre et les membres de la Joyeuse Boule…
• *Pour Tatlin :* Livario Lombardo…
• *Pour De loin en loin :* Giuseppe Secci ; Denise Païka et Gilberte Mannu…

Les artistes et leurs invités sont également acteurs et participants : Brigitte Manoukian, chanteuse et actrice ; Frédéric Valabrègue, écrivain, réalisateur et critique d'art ; Ariana Perrin, étudiante en cinéma ; Alexandre Maitre, stagiaire Université de Provence ; Aurélia Barbet, réalisatrice et productrice ; Jean Laube, artiste et enseignant aux beaux-arts d'Avignon ; Antonella Porcelluzzi, réalisatrice ; Corinne Pontana, danseuse ; Jean-Pierre Thorn, cinéaste…

Télécinémas, étalonnages, montages, mixages

• *7 mars :* Montage *De traits de craies*, captation du spectacles.
• *27 mars, 29 avril, 28 mai :* numérisation des Super 8 chez Cinémémoire à Marseille.
• *15 et 16 mai :* étalonnages des bobines Super 16 chez Eclair (Cyrielle Faure)
• *22 mai, 9 et 11 juillet :* montage des *Chroniques de l'Abeille*.
• *17 au 28 juin :* montage de *Si elle 'tomber'…*
• *du 8 au juillet ; du 5 au 9 août, 21-22 août, du 2 au 13 septembre :* montage *Déméter*
• *du 17 au 26 juillet :* montage *Tremblement*
• *30 juillet :* tournage complémentaire sur la voie ferrée en travaux
• *du 5 au 27 août :* montage *La Guerre qui vient*.
• *du 26 au 29 août, du 2 au 4 septembre :* montage *De loin en loin*.
• *du 2 au 4 septembre :* mixage son *Imago Mundi*.
• *5 et 6 septembre :* mixage son *Tatlin*.
• *9 au 12 septembre :* mixage son *De loin en loin* - version courte.

Projections publiques et rencontres

• *17 et 18 avril*
Invitation à Jean-Pierre Thorn pour deux projections, l'une au cinéma Lumière en partenariat avec le Pôle cinéma de La Ciotat et l'autre dans la cité.
La soirée au Lumière a initié notre collaboration avec le Pôle Cinéma (Emmanuelle Ferrari et Cécile Jeannetaud), nous avons pour l'occasion permis un partenariat entre le Pôle et la Cinémathèque de Toulouse (20 personnes, en présence de l'auteur, projection 35 mm et rencontre-débat).
La projection en extérieur dans la cité a réuni, malgré un mistral violent, une cinquantaine de personnes.
• *22 mai 2013*
Projection de *De loin en loin* (17 minutes, film en cours de montage) au Polygone étoilé, Marseille, pour 15 étudiants de la HafenCity Universität Hamburg (Alexa Färber, Prof. Dr.)

/ / / / / / / / / / / /

COMPAGNIE EX NIHILO

1- Avec l'école primaire de l'Abeille, les instituteurs Marie-Louise Zoro et Christophe Cornacchia autour de la pièce *De Traits de craie*, créée en décembre 2012 à La Ciotat. Reprise du spectacle en vue des représentations à Marseille / Intervenants : Anne Le Batard, Jean-Antoine Bigot, Corinne Pontana, Rolando Rocha, Marie-Pierre Galus et Martine Derain/Marika Ayadi pour la coordination des journées de répétition et représentations.

Ateliers : séances à l'école le 14 mai (2h30 le matin) et le 16 mai (2h30 l'après-midi) avec les deux classes : adaptation et répétition. Installation décor cartons le matin du 15 mai (Jean-Antoine Bigot, Martine Derain)

Spectacle du 17 mai à Klap maison pour la danse : toute la journée, avec les enfants et les instituteurs, 2 auxiliaires de vie et 4 parents.
Départ à 8h30 de l'Abeille par Ciotabus
Arrivée à 9h45 : accueil des enfants par l'équipe (échauffement, répétition).
Picnic sur place.
Représentation à 15h30 pour 3 classes de l'école primaire Corot (13e) qui suivent des ateliers danse réguliers avec Laurence Maillot et Jérémy Demesmaeker et un groupe de jeunes danseurs et enseignants invités par la Fédération sportive et gymnique (120 personnes).
Retour à l'Abeille, départ à 16h30.

Spectacle du 21 mai au J1, Boulevard du Littoral à Marseille, en collaboration avec MP 2013 : 22 enfants dont 6 CE1 et 4 adultes accompagnants.
Départ à 8h30 de l'Abeille par Ciotabus.
Arrivée à 9h30 : accueil des enfants par l'équipe Ex Nihilo. Échauffement et répétition.
Picnic sur place.
Représentation à 15h au Foyer : pour les classes de Delphine Bonnefoi : CP-CE1 de l'école élémentaire Saint-Savournin (Marseille) et 20 élèves de Julie Garnier Genevoy, CM1-CM2 école Abeille à La Ciotat.
Visite de l'exposition *Méditerranée* pour les enfants.
Représentation à 15h, 50 enfants + public du J1 (20 personnes).
Retour à l'Abeille à 16h00.

> en communication : diffusion cartes postales (Klap, J1) ; mailing du Quartier créatif, de MP 2013 et de Ex Nihilo.

2 • Avec les séniors du Club des Hirondelles de Fardeloup pour la création de *Trajets de Vies*

Ateliers
10 et 11 avril, deux ateliers de deux heures *in situ* dans la cité et devant le collège Jean-Jaurès : avec Michel, Margot et Annie.
Échauffement, mise en situation, contact, duos, improvisations…
L'atelier du 11 avril sera une vraie générale, devant la sortie du collège : une centaine de jeunes collégiens et de passants, fort surpris de la liberté prise par ces « vieilles » personnes…

Performances
Vendredi 12 : performance de 1h30 au cœur du quartier de l'Abeille, devant une cinquantaine de personnes, jeunes, habitants, Centre de Loisirs Associé aux Écoles et la présence de la presse.
Avec les Hirondelles de Fardeloup : Jeanine, Annie, Michel, Margot.
Samedi 13 : performance de 2 h devant le collège Jean Jaurès.
> articles dans *La Marseillaise* et *La Provence* et en communication : diffusion cartes postales et affichage dans l'Abeille ; mailing du Quartier créatif, de MP 2013, de la Ville de La Ciotat et de Ex Nihilo.

3 • Apparemment, ce qui ne se voit pas Détail#5
Résidence de création du 2 au 6 à Klap et du 9 au 13 septembre in situ.

+ L'Atelier permanent, hors financement Quartier créatif
1er et 15 avril [14h-19h] : répétition du trio *Si 3 = 3*, avec Jean-Antoine Bigot, Anne Le Batard, Jean-Marc Fillet et Corinne Pontana (sur les façades du Candilis).

/ / / / / / / / / / / /

ATELIER ARCHITECTURE, PHOTOGRAPHIE [MARTINE DERAIN]

• *du 11 au 15 février*, 2h30 par jour : stage d'observation avec Aya Remmache, collégienne et habitante de l'Abeille (prises de vue dans la cité, suivi des rencontres avec les acteurs et partenaires du quartier) en collaboration avec le Collège Matagots.

• *19 février, 22 août* : recherche aux Archives municipales de La Ciotat (Matagots/ Maurelle), rencontre avec Thierry Mabily, archiviste, en vue des JEP 2013.

• *3 avril :* visite de Jean Canton et Michel Guillon, urbanistes.

• *10 juillet :* rencontre avec Nicolas Mémain aux AD13, pour recherches des plans de la cité et organisation d'une promenade à l'Abeille en octobre.

• *15, 16 et 29 juillet :* balade à l'Abeille en compagnie de Christine Breton, conservateur honoraire du patrimoine, coopérative Hôtel du Nord ; rencontre avec la présidente du Centre social, en vue des JEP 2013 et recherches aux AD13.

• *6-9 août ; 2 au 11 septembre* : écriture de la balade et préparation sur le terrain avec les partenaires : Amicale des locataires, Centre social, La Joyeuse Boule.

/ / / / / / / / / / / /

ATELIER PHOTOGRAPHIE ET RÉCIT [SUZANNE HETZEL]

• *12 et 19 avril, 24 mai :* présence à l'Abeille et La Maurelle avec prises de vues extérieures et intérieures.
Rencontres et recueil de récits et d'images auprès des habitants (Gilberte Mannu, famille Elahiani, Laïla Mohellebi) et des porteurs de projets associatifs du quartier (Secours populaire…).
Prises de vue dans La Ciotat.

• *22 avril* [16h-18h], avec Martine Derain et Raphaëlle Paupert-Borne : autour de l'exposition de restitution à La Chapelle des Pénitents bleus, premières ébauches d'une scénographie articulant les propositions des artistes et les contributions des habitants, avec la collaboration de Jean Schneider, scénographe, Alexandre Maitre et Lucie Martin, stagiaires.

• écriture des textes au fil des rencontres, relecture, corrections, premier montage du cahier « Faire la sieste pour chasser le noir » de août à septembre.

ATELIER PEINTURE/DESSIN/CHANT ET CINÉMA [RAPHAËLLE PAUPERT-BORNE]

• *8 février :* première rencontre avec Angèle Barroco au Centre social, pour le film *Déméter.*

• *le 26 mars :* atelier dessin à l'école primaire de l'Abeille, à partir de l'expérience du spectacle créé avec Ex Nihilo : 27 enfants des classes de Marie-Louise Zoro et Christophe Cornacchia (séance de 2 h). Réalisation d'une série de dessins utilisés pour l'envoi des mailings concernant les représentations du spectacle en mai à Marseille, au J1 et à Klap maison pour la danse et fabrication d'un petit sac de voyage pour les enfants par l'Atelier couture du Centre social de l'Abeille.

• *13 mai et lors de la session cinéma de juin :* petites et grandes peintures dans la cité.

Angèle chantant ses compositions lors de notre première rencontre à l'Espace municipal Fardeloup, 2012.

Le Marseillais 17 AVR. 2013

MP2013. Quatre « seniors », accompagnés de danseurs professionnels, ont investi l'espace public, dans le cadre des ateliers créatifs du quartier de l'Abeille.

Les Hirondelles de Fardeloup ont pris leur envol

Marseille Provence 2013 - et ses déclinaisons locales - n'est pas uniquement une année où le public demeure un simple spectateur. L'une de ses facettes est également d'impliquer le citoyen et d'encourager une démarche participative, via les « quartiers créatifs » comme celui installé à l'Abeille.

Après avoir mis à l'honneur les enfants avec un spectacle de danse (notre édition du 27 décembre), cette fois ce sont les seniors qui ont eu le privilège de se muer en artiste. La compagnie Ex-Nihilo s'est rapprochée du club des Hirondelles de Fardeloup pour réadapter un de leurs spectacles, *Trajets de vie*, qui investit l'espace public et ses composants (bancs, circulation, piétons, etc.)

Après une première représentation vendredi après-midi au cœur de la cité de l'Abeille, c'est devant le collège Jean-Jaurès, samedi matin, que quatre pimpants seniors (Jeannine, Margot, Annie et Michel) ont à nouveau laissé libre court à leur imagination, entourés de trois danseurs. « *La compagnie a eu l'idée d'associer les personnes âgées car quand elle jouait ce spectacle, beaucoup de personnes âgées ne voulaient pas leur laisser la place sur les bancs publics,* confie Martine Derain, artiste mandatée par MP2013 pour animer ces ateliers créatifs à La Ciotat. *Les voir se mettre à danser dans l'espace public perturbe beaucoup les passants...* »

« Je me suis régalée »

Effectivement, à peine la performance débute-t-elle que le public, interloqué, s'arrête. Les danseurs professionnels investissent même la voie de circulation et le rond-point Bouronne, à la plus grande surprise des - toujours courtois - automobilistes. Seuls ou par deux, les sept acteurs vont et viennent au gré de leur imagination, alternant phases actives et statiques. Au bout d'une heure et demie, les applaudissements finaux retentissent. « *Je me suis régalée, ça fait longtemps que je ne m'étais pas éclatée comme ça,* s'enthousiasme Jeannine... 80 ans, et à qui l'on en donnerait facilement dix de moins. *Au départ, j'étais un peu réticente car je n'avais jamais fait de danse et je pensais qu'il fallait suivre des mouvements précis, mais, en fait, on m'a dit que je pouvais faire ce que je voulais !* » Tous ont ensuite bien mérité une petite coupe de champagne, savamment servie sur l'un des bancs publics.

Toujours dans le cadre des quartiers créatifs, deux projections sont proposées cette semaine par le collectif Film flamme : *Je t'ai dans la peau,* demain à 20h30 au Lumière, puis, *On n'est pas des marques de vélo,* vendredi à 19h30, à l'Abeille, projection en plein air et gratuite. Ce même collectif réalise en ce moment une fiction, sur l'Abeille et ses habitants. Le résultat sera visible en novembre dans l'Eden rénové.

FLORENT DE CORBIER

Si, une fois la performance achevée, les participants ont sabré le champagne, d'autres bouchons avaient déjà sauté pendant le spectacle. PHOTOS F.C.

Amateurs seniors et danseurs professionnels réunis pour saluer le public.

La rue - et sa circulation - est un lieu propice à l'improvisation.

Les bancs publics, sujets à toutes sortes de contorsions.

Anny Piret et Jean-Antoine Bigot

Jeanine Perez et Corinne Pontana

Jeanine et Anne Le Batard

Margot Adam et Anne

Michel et Anne

Photographie Marika Ayadi

« Les dieux connaissaient une vie de luxe immense, comme ajourd'hui les Italiens dans leurs villas toscanes ou les Ciotadens dans leurs bastides.
Ils avaient une vie merveilleuse, on parle de nectar, on parle d'ambroisie, on parle de boissons qui apportaient la volupté et l'oubli. On parle de la beauté des déesses, on parle aussi de tout ce qu'il y a de maléfique dans les reflets de l'eau, tout ce qui peut entraîner dans l'illusion, dans la supercherie. La vie des dieux est une vie d'oisiveté, comme dans les cours royales, où tout ce qui reste à faire aux hommes, c'est de séduire, peut-être intriguer, et en même temps jouir, voilà…

Homère [Frédéric Valabrègue] dans *L'Abeille de Déméter*

RAPHAËLLE PAUPERT-BORNE : Lors de mon séjour à la Villa Médicis en 2008/ 2009, je me suis plongée, comme pour une descente dans les catacombes romaines, dans un passé qui n'est pas si lointain, dans une histoire collective mais aussi éminemment personnelle avec la réalisation du film *Marguerite et le dragon*[1], portrait de notre fille décédée, construit à partir d'images d'archives familiales. Depuis le retour de Rome et avec l'accompagnement de ce film-là, je me demandais par où je remonterais à la surface. Alors est né le désir d'un film chanté, afin de *reprendre la parole*[2] de la manière la plus vivante qui soit.

Au fil des rencontres et de ma présence à l'Abeille, est revenue l'histoire de Déméter… « Quand Hadès, souverain des morts, enleva Perséphone pour en faire son épouse, Déméter partit à sa recherche et négligea les récoltes de la Terre. Se rendant compte qu'une famine menaçait les mortels, Zeus se décida à envoyer Hermès au royaume d'Hadès pour lui demander de rendre Perséphone à sa mère. Mais Perséphone avait mangé six pépins de la grenade offerte par Hadès en guise de dernière ruse pour la garder avec lui, et la tradition voulait que quiconque mangeait dans le royaume des morts ne puisse le quitter. Zeus s'entendit avec Hadès pour que Perséphone passe les six mois cultivables sur la Terre avec sa mère et les six mois du reste de l'année avec son époux. C'est de ce mythe qu'est né le cycle des saisons dans la mythologie grecque[3]. »

Comme Déméter en errance sur la terre, je suis toujours à la recherche de l'être disparu. J'ai dessiné les immeubles, la cité, les habitants, comme une voyageuse dans un pays lointain, à la fois présente et discrète. Cette cité propose un véritable voyage. Je vais à la rencontre des habitants, par la peinture, le dessin et le chant. J'ai découvert le chant lyrique que j'étudie et pratique pour le plaisir. Brigitte Manoukian, la chanteuse avec qui je travaille, est devenue partie prenante de cette aventure. Elle m'accompagne parfois, pour des improvisations dans la cité avec le répertoire lyrique. Elle est Hécate aux deux visages, déesse des carrefours et des moissons, déesse des ombres et des morts.

L'Abeille de Déméter est un « film qui chante » à partir des matériaux réunis, peinture, chant, cinéma.

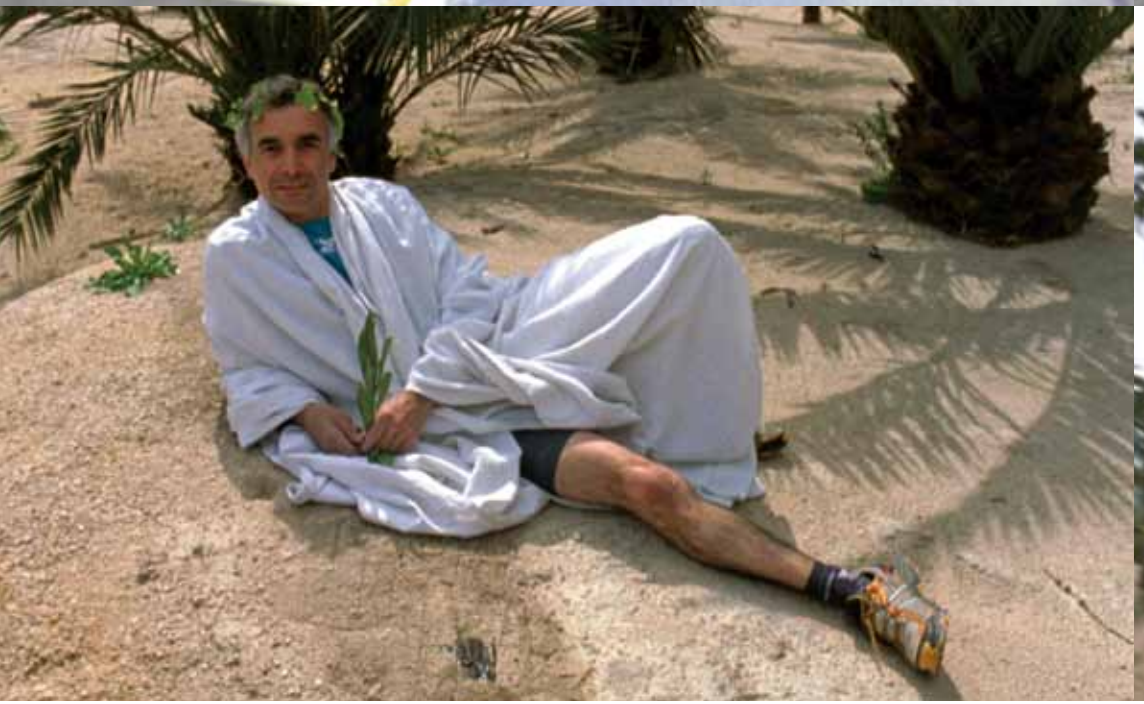
/ / / / / / / / / / / /

[1] *Marguerite et le dragon*, film réalisé avec Jean Laube, 56', 35mm, 2010, Edition dvd édité par Entre 2 Prises, Montreuil. Distribution Independencia.
[2] Vincent Delecroix, *Chanter pour reprendre la parole*, Flammarion, 2012.
[3] *Quand les dieux*... de Claude Gétaz.

/ / / / / / / / / / / /

Déméter et Hécate

Miloud et Ryan



Ibrahim Ahamada, Angèle Barroco (Aphrodite)
et Mario Demuru (Hermès)

Zeus Déméter peuture

(E)

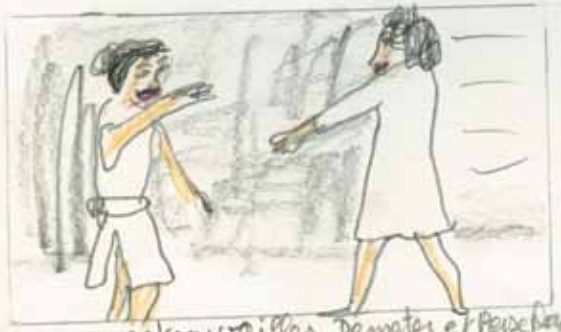
L'amandier + cheval
son - discussion Homère et Zeus
sur la nymphe transformée

Hécate RD Point
- c'est par où Déméter demande la direction

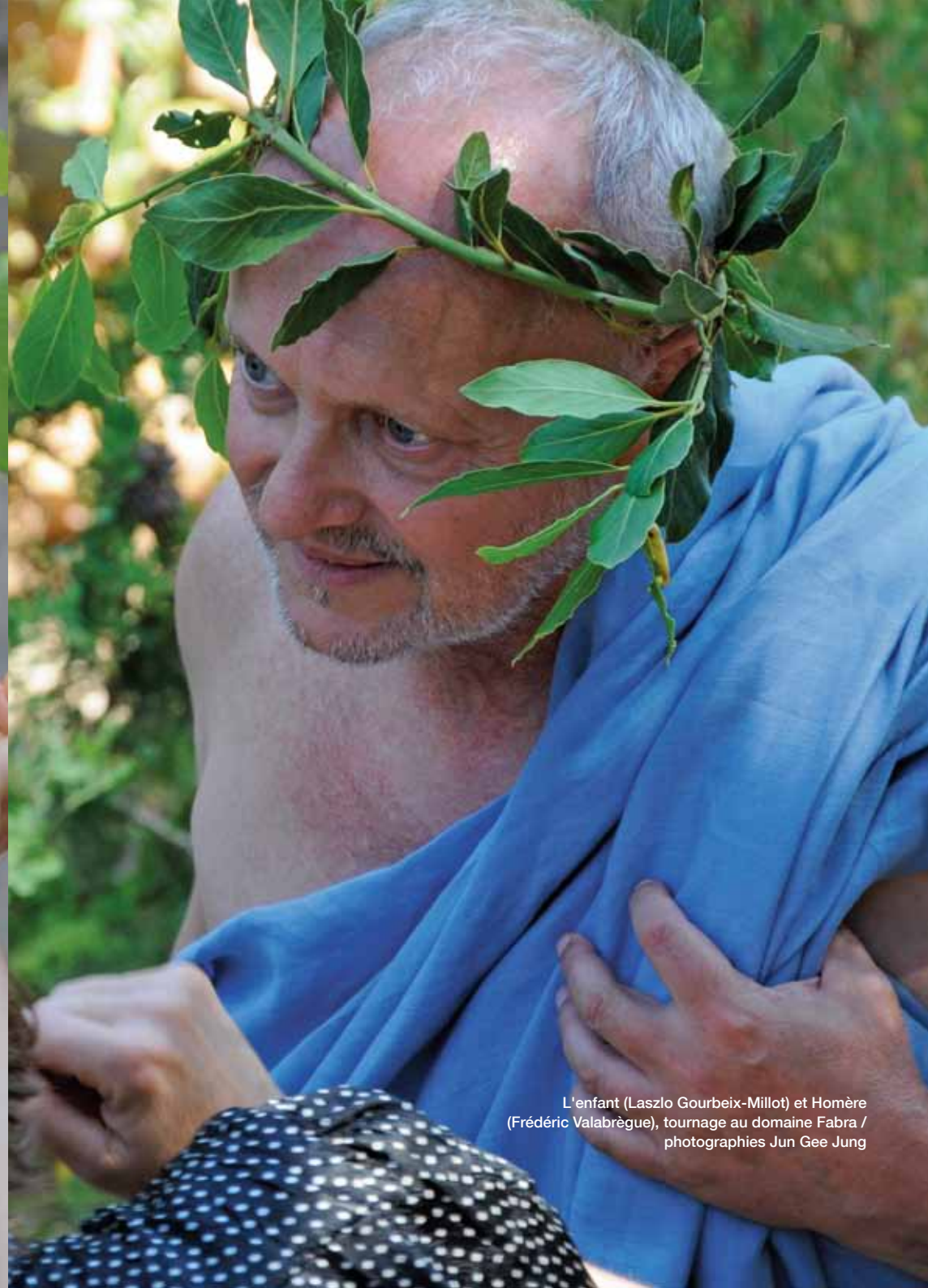
(H)

Billard
- son des joueurs

(T)



retrouvailles Déméter et Perséphone



L'enfant (Laszlo Gourbeix-Millot) et Homère (Frédéric Valabrègue), tournage au domaine Fabra / photographies Jun Gee Jung

Perséphone (Cyrielle Faure)

Les jeunes filles : Inès et Sophia Ayadi, Laura et Anna Faleschini / photographie Marika Ayadi

L'Abeille de Déméter

Un film de l'atelier collectif Film flamme réalisé par Raphaëlle Paupert-Borne / super 16, super 8 / 54'

Parce qu'elle est inconsolable, Déméter erre à la recherche de sa fille Perséphone. Éternellement les dieux olympiens festoient et se baignent, Perséphone ne cesse d'être enlevée et les jeunes filles s'enfuient. Zeus construit les correspondances du temps. À chaque carrefour, des directions se dessinent, des humains se rencontrent, une pensée erratique se construit pour une consolation.

/////////////

Avec
Déméter : Raphaëlle Paupert-Borne
Hécate : Brigitte Manoukian
Zeus : Giuseppe Secci
Homère : Frédéric Valabrègue
Perséphone : Cyrielle Faure
Aphrodite : Angèle Barroco
Hermès : Mario Demuru
Les jeunes filles : Inès et Sophia Ayadi, Laura et Anna Faleschini
L'enfant : Laszlo Gourbeix-Millot
Le garçon du parking : Jérôme Licatesi
Les jeunes : Ibrahim Ahamada, Mohamed Boucherit, Alex Holtzinger, Anaïs Man, Nasser Tliba, Ryan, Miloud Brinis
Les dieux du billard du Foyer des Anciens
CNC : Pierre Bieglio, Yvon Bonnerave, Gérard Dumas, Gaëtan Merlo, Joseph Baron

Et aussi :
Barthélémy Barroco, Marika Ayadi, Antonella Porcelluzzi, Adrienne et Jean Laube, Alexandre Maitre, Angélique Maillard et le cheval Voyou, Monsieur le Maire et Madame Patrick et Nadine Boré, les propriétaires et employés de La poterie du Soleil et de la Jardinerie du Moulin (Cyril Didelot, Ludovic Rigaud, Maxime Rigaud, Franck Bauer), Josette Fabra, Martine Derain, Jean-François Neplaz, Aaron Sievers, Aurélia Barbet, Clémence Borne, Benjamin Piat, Aurélien Blondeau, Yann Vu, Céline Bellanger, Julien Gourbeix, Sara Millot, Stéphane Manzone, Fateh Mezlef, Ariana Perrin.

Image super 16
Julien Gourbeix, Sara Millot, Jean-François Neplaz, Aaron Sievers
Image super 8
Julien Gourbeix, Benjamin Piat, Cyrielle Faure, Stéphane Manzone, Antonella Porcelluzzi, Martine Derain, Fateh Mezlef, Raphaëlle Paupert-Borne
Son
Céline Bellanger, Yann Vu, Michel Kania, Benjamin Piat, Morgane Guiard
Montage
Cyrielle Faure, Julien Gourbeix, Benjamin Piat
Mixage
Céline Bellanger

Pellicule Kodak
Développement et télécinéma Éclair, Andec, Cinémémoire

Remerciements particuliers à la famille Boiteux, à Marie-Hélène et Josette Fabra.

/////////////

Dans un futur proche, le quartier de l'Abeille est tenu sous haute surveillance. Des danseurs et des musiciens investissent la cité tandis que deux habitants, Sophien et Alpha, 30 et 40 ans, y diffusent des revendications politiques via leur radio pirate. Ces derniers sont alors pris en chasse par la milice locale avant que ne coule le premier sang de cette guerre qui vient…

DIALOGUE AUTOUR DE LA GUERRE QUI VIENT
Message :11/10/13 19:25
Objet : Remarques, notes, critiques, pensées... sur les Versions... Longue, 1 et 2 de *La Guerre qui vient*

Stéphane Manzone — Pour le début, j'entends tes arguments... Pour moi, dans la Version 1, Sophien manque, il sert presque de faire-valoir à Julien/Alpha, alors que ça devrait être le contraire, d'où sa présence dans l'intro de la nouvelle version, comme je faisais avant du reste dans la version longue... Comment rendre Sophien plus présent dès le début ?

Jean-François Neplaz — Je ne suis pas très convaincu de cette notion de faire valoir... Quelle importance ? Ce qui importe ce sont les deux pôles en présence, on peut voir que Julien/Alpha est déterminé et engagé... Sophien plus « tête brulée » (les armes) et il suit son pote. Il n'est pas un « faire valoir », ce n'est pas le mot, non. Ils ne sont pas à égalité, c'est tout et c'est bien... Alpha est un politique, mais susceptible d'être coupé des autres dans ses exigences (et son discours)... Ça ressemble d'ailleurs étrangement à la réalité. Sophien est un jeune dépolitisé qui ne supporte plus une situation mais un peu tête vide en apparence. Sa voix *off* en sera d'autant plus surprenante qu'on ne l'attend pas et qu'on découvre un autre visage de lui qui ne demande qu'à se libérer. Sans doute faut-il la mort d'Alpha pour ça. Sophien existe d'abord parce qu'il change à nos yeux (il sait vivre dans le désert après la destruction de la cité, sa culture « étrangère » se révèle et se révèle comme sa véritable force, une force poétique qui survit à toute destruction). C'est très beau de découvrir « l'autre visage » (il faudrait dire l'autre voix, mais là encore la puissance du son fait image) de Sophien sur les images du mur de Palestine que t'a données Martine, après cette étrange « piqûre » administrée par les miliciens (il délire ? c'est lui ? on doute encore, mais on entre dans une autre dimension du personnage... et du film, on entre dans un ailleurs qui résonne pourtant avec un réel de prison et de guerre)... on le découvre alors vraiment comme étranger et comme autre (et l'image du Mur prend toute sa dimension car on le reconnait aussi « lui » et Sophien devient infini, associé à ce mur... Y'a là quelque chose de magnifique je crois...) Cela posé, à travers quoi se construit le chemin de Sophien ?

> Par exemple le bar. Si la liaison avec mon récit de la guerre de 1914 est nickel pour amener au bar, il faut construire une présence du bar qui n'y est pas encore (faute de son). Ce que tu m'as envoyé permet de faire ça joliment sans parler de guerre encore (ou peu) mais de « mur solide, que même une voiture elle peut pas le démolir », « que ça va mal en France — mais c'est le cerveau qui va mal déjà » etc... pendant que la radio de Alpha et Sophien débite indifférente leur discours. Mais dans ce bar on rit, les mecs s'embrassent et gueulent... Ils posent l'amplitude qui va du mélo (la guerre de 14) au comique du quotidien. Quand on retrouvera le bar on saura que l'on peut rire (que l'on va rire)... Il faut donc construire une petite séquence du bar qui est un monde avec ses personnages... qui doivent exister. Y'a-t-il un plan extérieur ou deux qui le situent ? La Joyeuse Boule, c'est quand même un nom drôle !

> Par exemple la danse (et la liaison avec Corinne). Début de la Version 1, pourquoi ça fonctionne : le quartier est présent partout mais d'étrange façon, avec la danse, les musiciens, les passants (on pourrait sûrement approfondir et complexifier encore avec des vues et des habitants rendus « étrangers »). Ainsi un contexte est posé où chacun trouve sa place et en même temps s'interroge (s'inquiète ?) Julien/Alpha apparait immédiatement comme « faisant partie de ce monde » mais en même temps, musicien ou joueur de machine à tricot pour le moins. On est parti pour s'attendre à tout ou presque. Le réalisme est là (ce monde est proche, familier) mais un réalisme « dérangé »... Rien de connu donc. Pas de SF, pas de réalisme socialiste (sauf la gueule de Julien !) pas de réalisme capitalisme, pas de film d'auteur répérable (surtout)... Le son nous emmène déjà vers une étrangeté sensuelle. La danseuse est l'expression de l'angoisse ou/et de la folie... Mais son jeu construit en même temps une distance qui nous fait accepter cette folie et cette angoisse (nous y sommes extérieurs).

> Par exemple, les oiseaux : c'est le langage du corps et aussi le langage avec les oiseaux « qui font Sophien ». Sophien siffle et les oiseaux modulent leur chant sur le sien (plus présent et mystérieux de loin en loin dans le film... Faut trouver des arbres à habiter de ces chants — images à chercher)... Et le coup de sifflet lors de la vision du drone, en fait partie. La fuite de Sophien doit

répondre à la course de Corinne... (Tiens je me dis : si on déplace la course de Corinne lorsque Sophien s'évade et qu'on les monte en alternance légère ça donne quoi ?)... Pour la fin, on doit suggérer (rien ne sert d'être explicite lourdement) que Sophien reprend la radio comme une forme de continuation d'Alpha...

SM — Le dialogue avec l'oiseau est encore à construire au son. On ouvre sur les oiseaux, Corinne et Soso sont déjà assis sous l'arbre après la danse de combat de Corinne, et à la fin de la séquence ils se baladent bras-dessus bras-dessous sur les rails... Là on a un plan de fin dont le rythme fonctionne pour moi... Je bosse encore dessus et t'envoie la séquence ce week-end ? Ou plutôt un nouveau montage en début de semaine? Attention, j'arrive déjà le 17, il ne reste plus énormément de temps pour faire toutes ces modifs avant le mix... De l'avis de Michel (et du mien), on n'aura pas le temps de finir le mix, mais on aura un pré-mix étalonné pour l'Eden...

JFN — T'as raison pour les oiseaux (c'est un récit comme les paysages de la cité dont je te parle plus haut) et tu peux le développer dans cette version sans souci j'en suis certain. Peut-être même un récit entre oiseaux et couleurs... Ça donne une vie intense à leur présence… En revoyant la Version 1 je suis frappé encore par la violence insolente de l'apparition du jaune de la boîte aux lettres ou des fleurs... Sophien parle aux oiseaux et transforme (parce qu'il parle aux oiseaux et pas dans un média) ce chant en poèmes... Ça c'est du « sens sensible »... Et un enjeu cinématographique digne de ce nom. Ça mérite de devenir un scénario. Et là oui, j'aurai pas honte de montrer ce Sophien-là à des spectateurs. Et à lui-même qui sort d'une expérience très difficile. Autrement plus que ce que nous vivons... La guerre qui vient, elle lui a déjà passé dessus.

SM — Je pense à Sophien et à sa famille tous les jours, crois-moi. De toute façon je suis certain qu'il faut faire une version pour l'Eden qu'on « reprendra » ensuite. On peut faire une voix provisoire qui serait remplacée plus tard...

/////////////

Sophien Hamdi sur le tournage / photographie Franck Bessière.

Gmail by Google

Re: LGQV :: A FAIRE EN AVRIL 02

1 message

Stéphane Manzone 15 avril 2013 01:34
À : Stéphane Manzone

Le 10/04/2013 09:02, Stéphane Manzone a écrit :

LGQV :: A FAIRE

- 01.Chantier raccord avec chèvres avec amorce immeuble Abeille.
- **02.Plans de L'Abeille destroy.**
- **03.Couvre-feu dès 16.00, les gens fuient chez eux (10-20) pour 2 séquences, varier les prises.**
- 04.Un drone de surveillance survole la cité vide.
- 05.Rencontre de S+J dans les escaliers.
- **06.**Transport de l'émetteur jusqu'à la porte de la cave
- **07.Entrée dans la cave, ils allument et déposent le matos sur une table.**
- **08.Ils essayent, font des tentatives, ça ne marche pas, J démonte l'émetteur et désoude une résistance. J demande à S si il veut s'associer à la radio pirate. J indique à S qu'il devra déménager, vivre avec lui dans la cave, être très discret, etc. Une vie invisible. S accepte.**
- **09.**Ils installent une discrète caméra de surveillance à l'entrée des caves, ils testent, **ça marche.**
- **10.Quatre hommes, dont Tahar, en ombres chinoises, nettoient leurs armes en parlant de chasse au lapin et au sanglier, ils comparent**
- **11.Ils marchent dans l'Abeille. Ils cherchent un nom pour leur radio, et tombent d'accord sur « Front de libération de l'Abeille ». S propose à J d'impliquer des jeunes dans le projet. J est enthousiaste.**
- **12.Une réunion au centre social entre des jeunes, S et J. Au départ intéressés, ils quittent le navire à l'arrivée. J est abattu. S se lance dans une diatribe sur le modèle politique français, parle de lutte armée, et d'une planque où est caché un M16 et des munitions, dans le carter d'un scooter abandonné sur la voie ferrée, derrière la cité. Pour J la vie, même des salauds, est trop précieuse. Il prône la non-violence et le combat par les ondes. J évoque Tesla et le pouvoir des ondes radios.**

292

- **13.Sophien et Corinne marchent, main dans la main, dans l'Abeille. Ils parlent de leurs envies. S annonce à Corinne qu'il va se cacher pendant un moment, pour entrer dans une forme de lutte contre la propagande des autorités. Corinne l'encourage. Ils croisent Tahar qui les salue. Ils se connaissent assez bien. Parlent de tout, de rien. A bientôt !**
- **14.S+J entrent dans la cave, allument, J resoude la résistance, ils font un 1er test, ça marche. J passe le micro à S qui indique en silence, par des gestes, drôle, qu'il ne veut pas parler, et rend le micro à J qui, après s'être éclairci la voix, présente la radio pirate, indique sa fonction, son nom, « Front de libération de l'Abeille ». Puis il indique que son fils aura bientôt 6 ans... etc.**
- **15.**S module, écoute J en acquiesçant de temps à autre.
- **16.A la Boule Joyeuse, l'apéro et la partie de cartes des boulistes est interrompu par la radio pirate du « FLA ». Ils réagissent avec humour, font blague sur blague, intrigués parfois, Jacky surtout, puis cherchent une autre station, sans succès. Ils finissent pas éteindre la radio avant de se servir un pastis.**
- **17.Voisins et voisines se demandent pourquoi leur télé est brouillée, leur radio idem, par le message de J. Certains montent le son, curieux, s'asseyent, écoutent. (Mr. Secci,** Mr. Gilson, **Claudia, 3 autres au moins)**
- 18.Drone au dessus du stade, des gamins s'enfuient en oubliant leur ballon, l'un d'entre eux revient sur ses pas, prend le ballon et fait un doigt d'honneur au drone.
- **19.Images de surveillance du drone visionnées par la milice qui retrace en très large la marche de S + J vers les caves, chargés (cf. début)**
- **20.Une ombre parle dans un talkie-walkie, indique que l'identité de S + J est confirmée, et qu'ils transportent bien un émetteur radio, mais que leur destination n'a pas été filmée, le drone les ont perdu au détour d'un immeuble, sans leur prêter trop d'attention.**
- **21.S + J dorment sur deux vieux matelas dans les caves.**
- **22.A l'extérieur, près de décombres, près d'un compteur électrique, des mains anonymes coupent l'électricité. Le noir se fait. 4 ombres marchent tranquillement, de dos, vers l'Abeille, elles parlent de chasse entre elles.**
- **23.Dans la cité, silence abrupt. Des gens sortent sur leurs balcons, parlent entre eux : on leur a coupé l'électricité !**
- **24.Boule Joyeuse, dans le noir relatif, on allume des bougies et on rit de la situation en sirotant l'apéro entre deux parties de cartes.**
- **25.S + J, munis de lampes torches, sont découragés. S emet l'hypothèse un peu folle de pirater les sirènes du couvre-feu, alimentées par un circuit électrique indépendant. J trouve**

l'idée lumineuse. Mais J indique qu'il leur faut un dérivateur à ondes électriques directionnelles, encore une invention imaginée par Tesla. Ils sortent dans le noir.

- 26.Le drone vole au dessus de l'Abeille près du candilis.
- **27.**S fait le guet derrière le Candilis alors que J grimpe sur un pylone au sommet duquel figure une sirène. Arrivé à mi-hauteur, J installe le dérivateur.
- **28.Le drone passe près d'eux.** Ils se figent. Le drone les ignore. Ils disparaissent en courant.
- **29.Ils entrent dans la cave, branchent une multi-prise sur une pièce du dérivateur, l'émetteur s'allume. J s'empare d'un texte, parmi une liasse de papiers, et entame la lecture de « L'insurrection qui vient ».**
- 30.J lit pendant que S module.
- **31.Des gens sortent sur leurs balcons, écoutent la radio via la sirène.**
- 32.Le drone fouille la cité à la recherche de S + J.
- **33.Les écrans de contrôle du drone ne fournissent aucun indice aux ombres qui les scrutent. Une ombre entre dans la pièce, indique qu'ils on enfin localisé la source de l'émission pirate.**
- **34.2 agents de la milice débarquent en force dans les caves du Candilis. S + J ont à peine le temps, grâce à leur caméra de surveillance, de courir dans les couloirs sombre muni de leurs lampes. Course-poursuite entre les lampes dans le labyrinthe de couloirs des caves. Ils sortent de l'immeuble et referment une porte en fer lorsqu'ils sont pris au piège par deux autre agents.**
- 35.J est entraîné vers un autre immeuble.
- 36.Gros plan piqûre dans le bras de S qui chancelle.
- 37.On le pousse violemment dans une camionnette qui démarre.
- 38.Gémissements S.
- **39.**Antonella menace de se jeter.
- **40.d'autres habitants réagissent et crient des slogans avant de refermer leur fenêtre.**
- **41.Phrases taguées sur certains murs de la cité reprenant le discours de J. Phrases d'encouragement aussi.**
- **42.JFN : chorégraphie de Corinne à la recherche de S, de portes en portes, d'immeuble en immeuble.**
- **43.J se fait sortir de prison, il est « libre », il claudique, vers la voie ferrée, alors qu'une ombre annonce au talkie-walkie que la chasse est ouverte.**
- **44.J se rend près du scooter sur la voie ferrée, desserre le carte, trouve un M16 et des munitions, ainsi qu'un paquet de cigarettes. Il embarque, se relève et repart.**
- **45.Mort de J** et d'Anto
- **46.Boule Joyeuse, à l'apéro, ils apprennent que l'Abeille est bombardée. Jacky s'inquiète.**
- 47.Fuite de S dans la cité, passe près du camion cramé, il court en se retournant de temps à autres, comme traqué.
- 48.Un drone de combat attaque en silence.
- **49.Fumigènes, multi-cam (2) sur S qui court entre les gravats.**
- 50.Voix off S sur texte de JFN mis en situation dans le film, quelques temps après le bombardement, S + Corinne ont survécu, mais leurs conditions de vie sont très précaires et dépendent de la direction du vent.

lundi

294

La Guerre qui vient

Un film de l'atelier collectif Film flamme réalisé par Stéphane Manzone / vidéo, 16 mm, super 16 / 30'

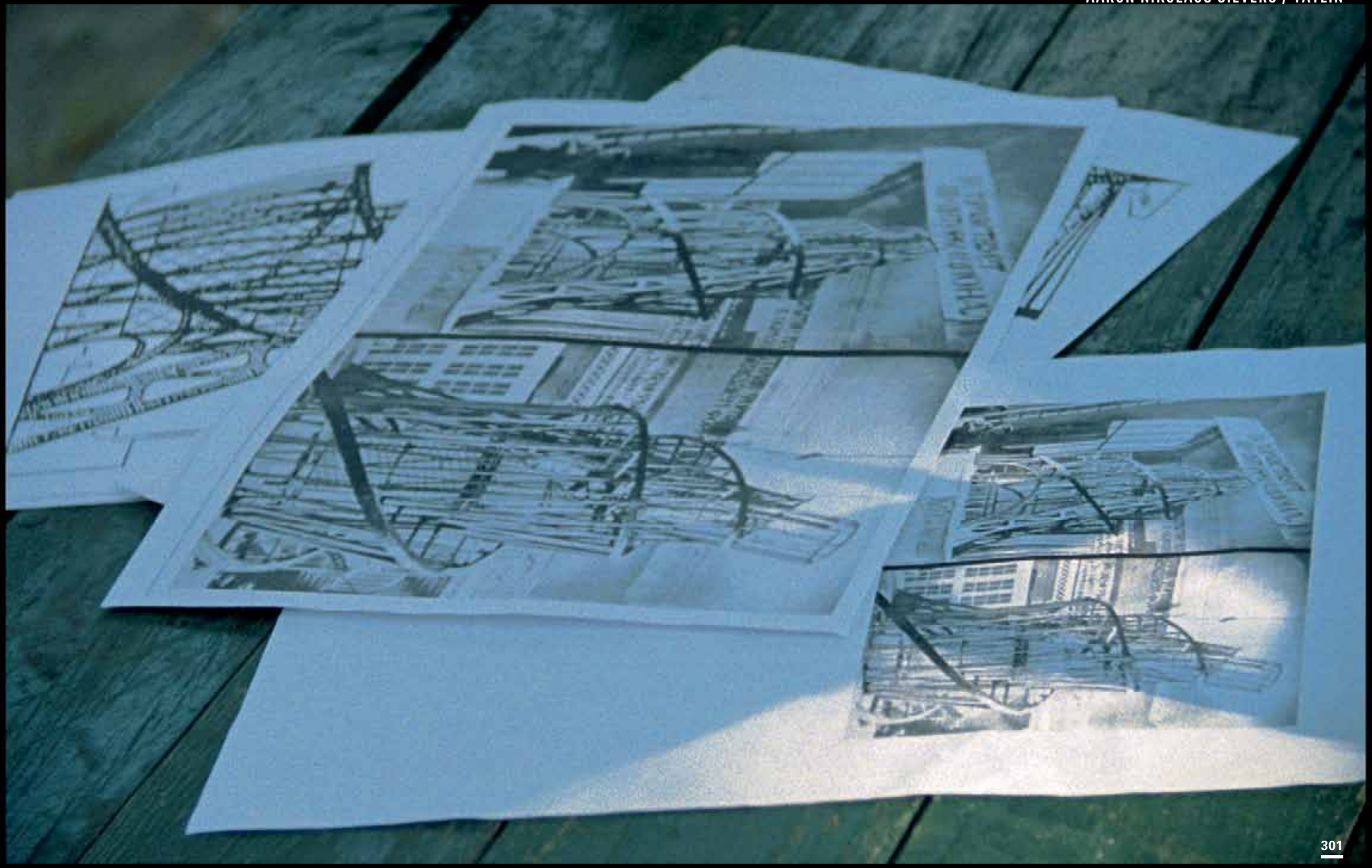
Avec Sophien Hamdi, Julien Gourbeix, Tahar Saïdouni, Corinne Pontana, Jean-Marie Gilson, Antonella Porcelluzzi, Daniel Lefevre, Michel Morel, Jacky Pomer, Livario et Michele Lombardo, Gilbert Beaussier, Gaby Chich, Nico, Rani et les membres de la Joyeuse Boule, Ji In Gook (compagnie Ex Nihilo), Aurélien Blondeau, Angèle Barroco, Nicolas Costanza, Miloud Brinis, Mathieu Daïna, Thomas Celeschi, Jérôme Grangeon, Djibril Lagraa, Benjamin Piat, Jun Gee Jung, Yann Vu, Fateh Mezlef, Jean-Pierre Thorn…

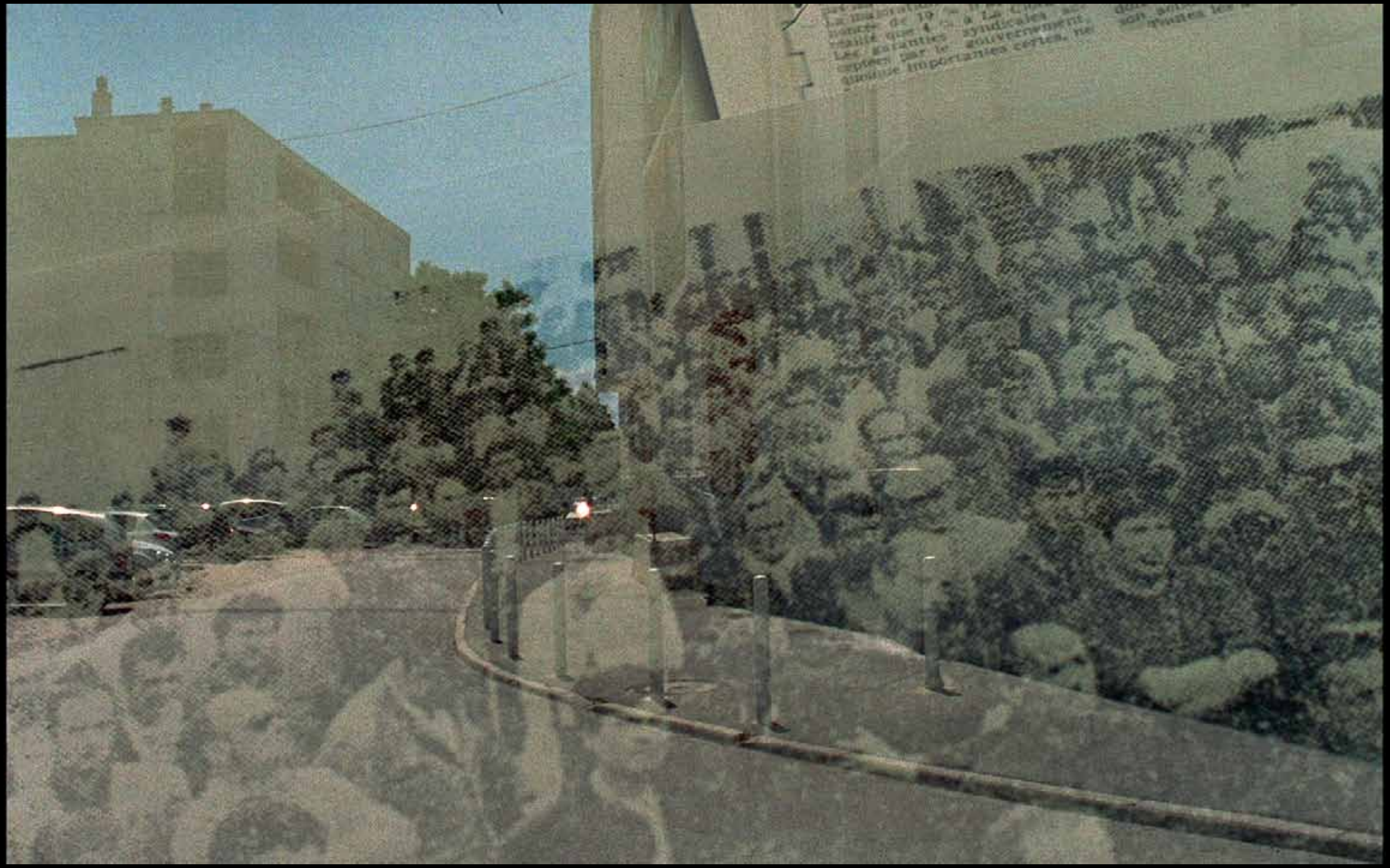
/////////////

Son/Musique Plantons-y des micros par ci par là, dans cette cité, et quelques musiciens aussi.C'était la proposition de départ, une expérience d'échanges musicaux dont on tire une matière sonore particulière puisqu'enregistrée hors normes, au gré d'une balade dans la cité, comme une antithèse de la scène ou du studio.
On parle plus d'ambiances, d'expressions et d'énergies que de notes. Ces improvisations *in situ* nous donnent une palette dans laquelle on peut piocher pour sonoriser des images du même lieu. Avec Michel Peres (contrebasse) et Paul Lombard (conques, flûtes) nous avions déjà expérimenté la récolte d'improvisations orientées pour des créations musicales. Raphaëlle Naquet s'est jointe à nous avec son violoncelle.
Ces matières spécifiques sont alors mélangées pour composer, au sens propre, des musiques originales.
Michel Kania, juillet 2013

Sur des images de Aaron Nikolaus Sievers, Jean-François Neplaz, Martine Derain, Sara Millot et Stéphane Manzone
Et des sons pris par Yann Vu, Céline Bellanger, Michel Kania et Benjamin Piat
D'après des textes de Stéphane Manzone, J.-F. Neplaz, Le Comité Invisible
Montage Stéphane Manzone, J.-F. Neplaz, Benjamin Piat
Mixage son Céline Bellanger
Sur une musique composée par Michel Kania, d'après des improvisations jouées par Michel Kania (pianopoubelle, percussions, tampura et guitare), Michel Peres (contrebasse), Paul Lombard (conques et flûtes) et Raphaëlle Naquet (violoncelle)
Effets spéciaux Stéphane Manzone
Pyrotechnie Julien Gourbeix
Pellicule Kodak
Développement et télécinéma Éclair

/////////////





Livario

Tatlin

Un film de l'atelier collectif Film flamme réalisé par Aaron Nikolaus Sievers / super 16 / 10'

Le Monument à la IIIe Internationale conçu par Vladimir Tatlin n'a jamais été réalisé. Cette architecture devait être à la fois une tour, exhibant ses éléments constructifs et une double spirale exprimant le mouvement dialectique de la pensée.

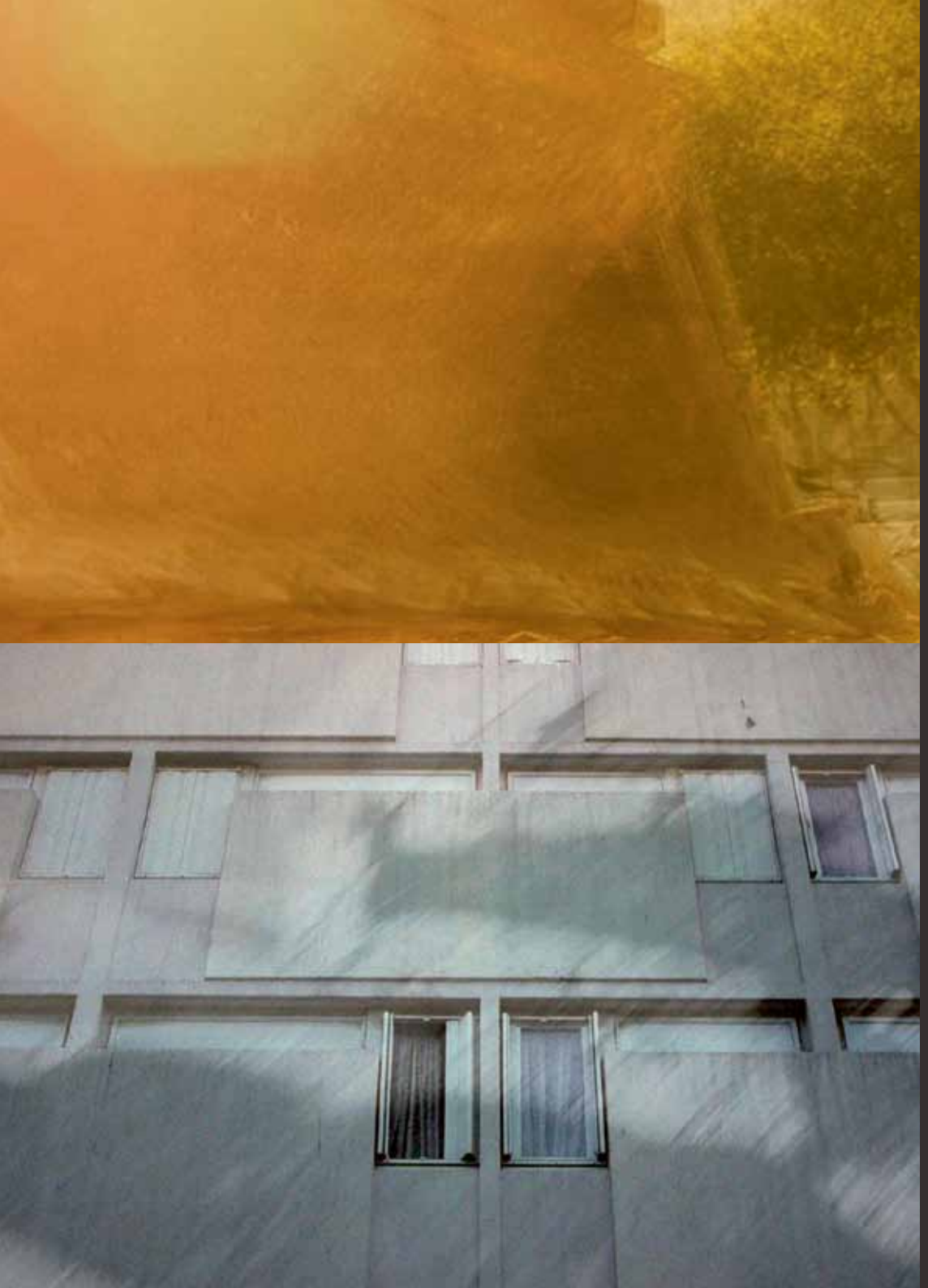
Dans la cité, Livario, un ancien ouvrier des Chantiers Navals de la Ciotat, projette d'utiliser les traverses de l'ancienne voie ferrée pour construire lui aussi un monument aux ouvriers du CNC, un monument pour offrir un point de vue qui dépasse les toits de la cité…

Livario et Tatlin, « de la confrérie des attrapeurs de soleil », écrivait Khlebnikov…

//////////////

Avec Livario Lombardo
Image Aaron Nikolaus Sievers, Jean-François Neplaz
Son Céline Bellanger, Michel Kania, Yann Vu, Jean-François Neplaz (archives audio des ouvriers en grève)
Musique Paul Lombard à la conque
Montage Benjamin Piat
Montage et mixage son Céline Bellanger
Étalonnage Isotta Trastevere
Pellicule Kodak
Développement et télécinéma Éclair

//////////////



Tremblement

Un film de l'atelier collectif Film flamme réalisé par Yann Vu / super 16, HD / 19'

Tremblement, c'est comme un écho des histoires du passé où l'on entend encore le souffle des âmes nous conter le réel… chuchotant dans un langage connu ou inconnu peu importe, écoutez seulement le souffle du vent. Tremblement, c'est comme le chaos programmé et annoncé… Ecoutez sans voir et regardez sans entendre…

/////////////

Image Jean-François Neplaz, Aaron Sievers, Mathieu Cipriani, Stéphane Manzone, Sara Millot, Julien Gourbeix, Benjamin Piat, Cyrielle Faure
Montage image Cyrielle Faure, Benjamin Piat
Montage et bruitage son Yann Vu
Musique 2099-The Crawling Chaos, Joël Prévost, Liberto Flores, Christophe Langlade, The End of the Beginning-The Crawling Chaos
Mixage Joël Prévost
Danse Compagnie Ex Nihilo, Ji-In Gook, Rolando Rocha
Poème écrit et dit par Ouahib Mortada
Voix Franscesca Cogni, Brigitte Manoukian, Svlada Koroleva, Gee Jung Jun, Jihye Suh, Lola Frankfurt
Archives INA *Ouvre grand les yeux… Antoine !* de Marcel Teulade, 1974
Pellicule Kodak
Développement et télécinéma Éclair, Andec Filmtechnik et Cinémémoire

/////////////

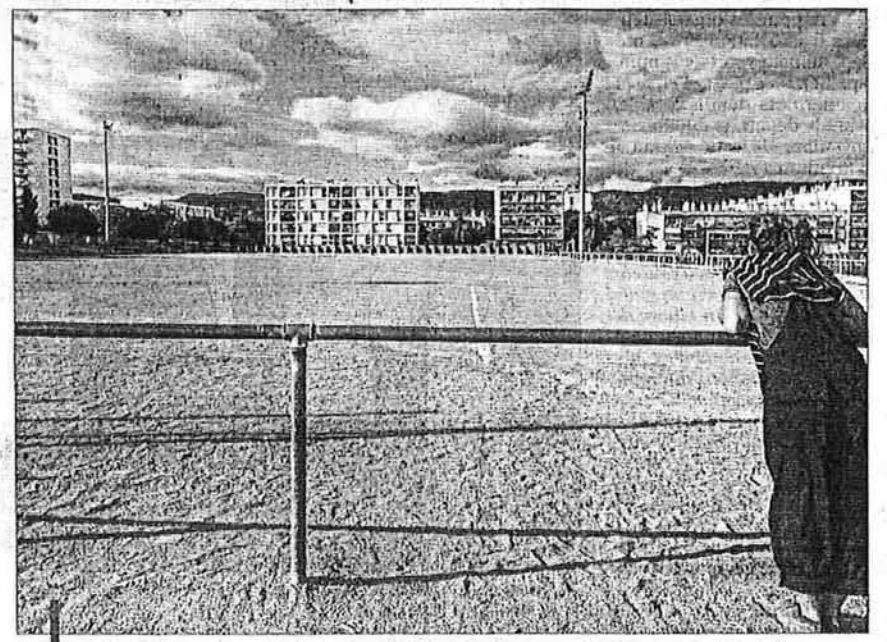
La Provence 22 SEP. 2013

L'architecture de la cité de L'Abeille en pleine mutation

Dans le cadre de MP2013, les Ciotadens ont découvert les secrets du quartier

A première vue, le quartier de l'Abeille est une cité comme il en existe des centaines en France, à première vue seulement. En y regardant d'un peu plus près et en plongeant dans son passé, l'espace révèle une histoire hors du commun qui va bien au-delà de La Ciotat. Qu'on aime ou pas, l'architecture de L'Abeille ne laisse personne indifférent. Pendant deux ans, la cité est devenue un atelier créatif où les gestes quotidiens de ses habitants ont inspiré le travail d'artistes. Dans le cadre de MP2013, Martine Derain, responsable du projet, a invité les Ciotadens à découvrir ce quartier lors d'une balade pour le moins atypique autour des Habitations à Loyer Modéré. *"J'aime emmener les gens dans des endroits où ils croient qu'il n'y a rien à voir"*.

> La construction a coûté moins d'un million d'anciens francs (~~2000€~~ 113 000 € d'aujourd'hui).



Martine Derain, responsable du projet créatif de l'Abeille contemple chaque matin l'évolution architecturale du quartier au fil des mois. / PHOTOS C.G

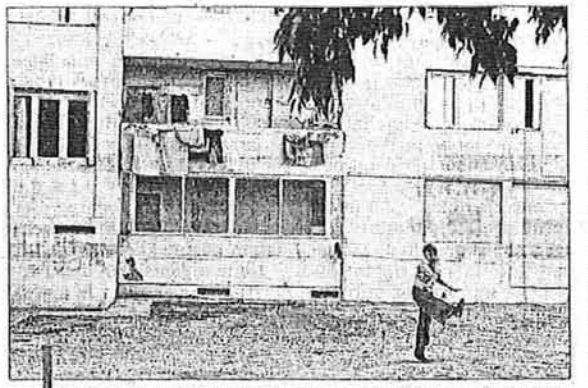
Des logements à bas prix après l'après-guerre

Dans les années 50 alors que l'activité nautique bat son plein au port de La Ciotat, les Chantiers Navals et la ville achètent un terrain sur lequel la cité de L'Abeille est construite en 1957. Trois ensembles la constituent : le Vieil Abeille, Sainte-Marguerite et les Matagots. *"Il s'agit d'une période charnière où une opération de reconstruction d'après guerre est lancée. À l'image de L'Abeille, 2 600 logements sociaux économiques sont construits sur le même modèle en France"*, commente notre guide.

Le Vieil Abeille est le premier immeuble de la cité sorti de terre en 1959 et il est l'un des deux bâtiments promis à la démolition dans le cadre du projet Anru. Par souci d'économie, la construction a coûté moins d'un million d'anciens francs, soit le prix de 2 deux-chevaux, c'est-à-dire moins de 2000€. À ce prix-là, l'immeuble est livré... sans chauffage.

C'est la célèbre équipe d'architectes Candilis, Josic et Woods qui remporte l'appel d'offres pour la construction de 2500 logements de ce type dans le sud de la France ou en région parisienne. Minimal mais très structuré, l'édifice est inspiré des bâtiments prototypes que l'équipe venait de réaliser à Casablanca et dont la nouveauté avait alors fait grand bruit. *"Les bâtiments marocains sont toujours habités, profondément transformés au fil du temps par leurs habitants"*, précise Martine Derain.

À Marseille, la cité de La Viste, un ensemble de la même équipe, vient d'être classée patrimoine du XXe siècle et rénovée.



Lors de la balade, des danseurs ont présenté des chorégraphies, ici devant l'immeuble du Vieil Abeille promis à la démolition.

Une balade hors du commun

Lors de la balade, les promeneurs du jour découvrent avec émerveillement et émotion l'histoire du quartier. *"Ce récit est passionnant. Je trouve ça dommage de détruire un tel édifice. Après il faut savoir vivre avec son époque"*, confie l'un des participants, appareil photo à la main, histoire d'immortaliser l'instant.

Le quotidien des habitants de l'Abeille bascule en 1986 lors de la fermeture des chantiers navals. Cette décision va fortement impacter le quotidien de ses résidents.

Si certains immeubles sont restés intacts, beaucoup ont changé d'allure suite à divers projets d'harmonisation. *"La cité reste un lieu où il fait bon vivre, notamment avec ses espaces verts et sa vue sur les collines"*, précise la responsable du projet créatif. Espaces verts, qui lors de la balade se transforment en scène à ciel ouvert où la compagnie Ex Nihilo danse un Détail de grande fresque humaine. Chorégraphie pas forcément comprise par les habitants du quartier intrigués par un tel remue-ménage.

Caroline GLANDER

14 et 15 septembre 2013

« Premier week-end de restitutions publiques. Ex Nihilo joue son *Détail#5* et Film flamme projette sur les murs du Vieil Abeille les premiers films terminés. Quant à moi, je propose ma balade architecturale, *Au plus grand nombre*.

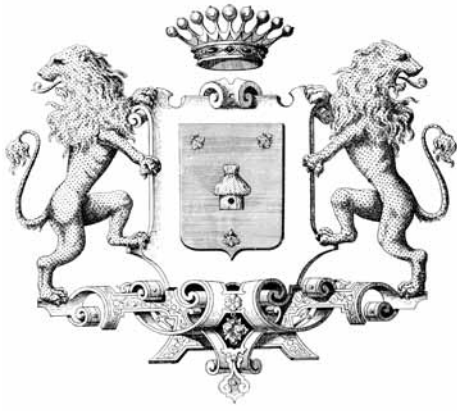
C'est une promenade en construction, beaucoup reste à chercher (j'indique tous les endroits où il y aurait à poursuivre), mais l'idée c'est bien de considérer qu'ici, sur un petit périmètre, se déroulent une histoire de l'architecture depuis 1955 – et une histoire des catégories sociales et de la place assignée à la classe ouvrière – ou encore une histoire coloniale – et aussi une histoire des modes de construction. On pourrait faire des trois quartiers du Plan de Rénovation Urbaine de La Ciotat un véritable « Conservatoire du Logement Social » – s'il n'y avait la démolition du Vieil Abeille, projetée dans le plan de l'Agence Nationale de la Rénovation Urbaine... Serions-nous si riches encore pour nous permettre de démolir ainsi des logements habitables ?

Je referai cette balade en 2014, n'hésitez pas à me contacter. Si vous voulez y aller seuls, voici le déroulé de la promenade et quelques images trouvées aux Archives municipales et départementales comme repères.

[Pour venir à l'Abeille : autoroute sortie 9 ; au 1er rond-point descendre vers la mer ; au 2e rond-point, direction la gare ; au 3e rond-point, Sainte-Marguerite ; au 4e rond-point, L'Abeille ; 500 mètres plus loin, tourner à gauche, prendre l'avenue Ritt, l'école primaire est juste à l'entrée de la cité, vous pouvez vous garer là.]

1 • **Rendez-vous devant l'école primaire** de l'Abeille. Sur le mur est réapparu l'an passé le blason aux trois abeilles, celui de la famille d'Abeille, arrivée d'Italie au 14e siècle, fuyant la révolte du peuple. La famille se prétend noble, mais ne sera annoblie en France qu'au 17e siècle. Arrivés sans titre, les hommes se marient très vite avec les filles des grandes familles terriennes marseillaises ; on y croise des pirates bannis, dont certains seront plus tard appelés « officiers de marine » dans les textes d'un érudit du 19e siècle.
> chantier à ouvrir dans les liasses de l'Abbaye de Saint-Victor (La Ciotat lui appartenait) 1 H 874, Archives Départementales des Bouches-du-Rhône et directement auprès des instances catholiques.

2 • **Tout en longeant** l'avenue Ritt, on perçoit un territoire bastidaire semblable à celui de Marseille. Grandes propriétés, vignes, oliveraies, élevage…
À l'Abeille, on a la Bastide Marin d'un côté, la Maison Ritt de l'autre : pour l'histoire des propriétaires jusqu'à la fin du 19e siècle, les deux lieux proposent régulièrement des visites documentées. La propriété commence à être démembrée à la fin du 19e, pour la création de l'avenue Roumanille d'un côté et de la voie ferrée reliant la gare aux Chantiers Navals de l'autre (1889). La propriété arrive entre les mains d'un certain Baptistin Bronzo (Société Foncière des Alpes-Maritimes) en 1928. Il y propose la création d'un lotissement en 1954. Une première vente aux HLM de Marseille a lieu en 1955 (Opération Million du Vieil Abeille). Puis vente aux Chantiers Navals de La Ciotat en 1956 (construction de Sainte-Marguerite). Et enfin, vente à la Ville de La Ciotat en 1957, pour le stade et l'école : c'est là que nous marchons.



Blason de la famille d'Abeille (16 F 1, AD13), collection Julien Castinel : « ARMES : D'azur, à une ruche d'or, accompagnée de trois abeilles du même. — SUPPORTS : Deux Lions d'or affrontés. — COURONNE : de Comte. »

Fermes de l'Abeille et vignes de M. Georges Ritt, juste derrière le Vieil Abeille.

3 • **On rentre dans le stade** avant le premier bâtiment (le I de Castel Joli), on va jusqu'au bout des terrains de sport jusqu'à la maison du gardien.
> regarder la cité, c'est un front de ville. Ensemble Secteur Économie de Main d'œuvre. Technique : préfabrication, application au secteur du bâtiment des techniques de production à la chaîne. Architecte : Jean-Louis Sourdeau (architecte en chef du Ministère de la Reconstruction, président honoraire du Conseil régional de l'Ordre des Architectes). À La Ciotat, il a construit le Hameau de la Garde et à Marseille, l'église Saint-Louis (église des prêtres-ouvriers) dans les Quartiers Nord.
Il a été architecte associé de Candilis pour le Vieil Abeille. Sur la photo de droite, manquent à l'Est et à l'Ouest les deux bâtiments I et J, construits en 1962 pour les Rapatriés d'Algérie (noter sur la dernière image l'ossature portante : murs de refends perpendiculaires aux façades de béton brut et murs en élévation en pierre de Fontvielle).

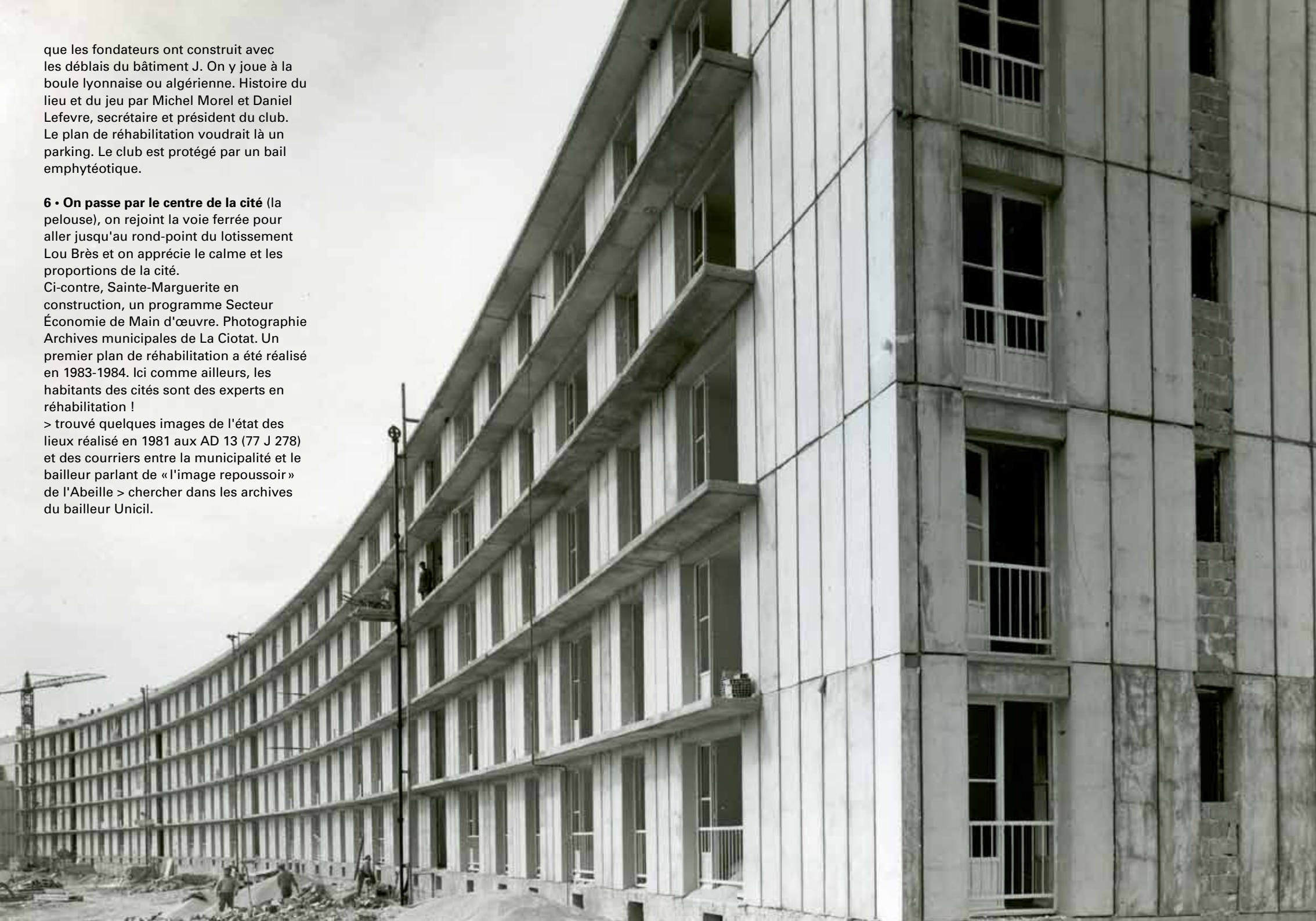
4 • **On ressort du stade par la voie ferrée**, actuellement en travaux pour transformation en voie douce. Désaffectée en 1987 : « J'ai su que c'était fini le jour où je n'ai pas vu passer le train… » m'a dit un habitant de l'Abeille. À gauche, les Matagots. 80% des logements sociaux de la ville étaient habités par des travailleurs des CNC (90% à Sainte-Marguerite, 49 sur 50 pour le Vieil Abeille). Les Chantiers ont été fermés en 1987 sur une directive européenne prônant un seul chantier de construction navale lourde par pays, en France, Saint-Nazaire. Les premiers licenciements ont eu lieu en 1978.

5 • **On longe la voie** et on revient par le bâtiment J, pour rencontrer la Joyeuse Boule de l'Abeille, un « club privé »,

Sources : Le Vieil Abeille en construction / photocopie d'une photographie de Rosy Taurel. Sainte-Marguerite en construction, Archives de La Ciotat. Bâtiment J.

que les fondateurs ont construit avec les déblais du bâtiment J. On y joue à la boule lyonnaise ou algérienne. Histoire du lieu et du jeu par Michel Morel et Daniel Lefevre, secrétaire et président du club. Le plan de réhabilitation voudrait là un parking. Le club est protégé par un bail emphytéotique.

6 • On passe par le centre de la cité (la pelouse), on rejoint la voie ferrée pour aller jusqu'au rond-point du lotissement Lou Brès et on apprécie le calme et les proportions de la cité.
Ci-contre, Sainte-Marguerite en construction, un programme Secteur Économie de Main d'œuvre. Photographie Archives municipales de La Ciotat. Un premier plan de réhabilitation a été réalisé en 1983-1984. Ici comme ailleurs, les habitants des cités sont des experts en réhabilitation !
> trouvé quelques images de l'état des lieux réalisé en 1981 aux AD 13 (77 J 278) et des courriers entre la municipalité et le bailleur parlant de « l'image repoussoir » de l'Abeille > chercher dans les archives du bailleur Unicil.



7 • On prend la très passante avenue Guillaume Dulac (c'est le nom de l'abbé de Saint-Victor qui effectue la séparation de La Ciotat et de Ceyreste en 1429). L'Abeille a été rattachée à La Ciotat en 1675. On longe le lotissement Lou Brès du côté de la copropriété privée. Dans les dossiers des archives municipales, il est fait mention d'une Maison Belsunce du 16e siècle sur la parcelle.
> chercher à Ceyreste.

8 • Après cet épisode bruyant, on se réfugie à La Maurelle ! Terrain légué en 1976 par Georges Ritt, à condition que l'on y construise du logement social et que la bastide (début 17e siècle) devienne une maison de quartier. C'est un petit ensemble de Claude Delaugerre (Atelier BCDMD, on leur doit notamment le Moulin de France à Martigues, qu'on voit depuis l'autoroute, vous le connaissez sans aucun doute).
Permis déposé pour 395 logements à réaliser en plusieurs tranches.
Description : « Création de sous-ensembles bas de 30 logements moyens regroupés en cloître fermé qui tient compte du terrain et assure une continuité de hauteur entre les R+3, R+2 et R+1. Tissu urbain de faible densité mais d'une consistance assurée par ces regroupements collectifs, semi-collectifs et individuels. Technique : structure béton armé voiles avec complément de structure remplissage en parpaings isothermiques ».
Le site de la Direction Régionale des Affaires Culturelles mentionne que l'histoire de l'Atelier BCDMD reste à faire. Dans la cinquantaine de visiteurs des deux journées du patrimoine se trouvait Mme Daniel, qui a travaillé pour Delaugerre.
> entretien à faire ; consulter les archives des bailleurs, ici la Logirem.

État des lieux de 1981. Ci-dessus, le Vieil Abeille (les perrons actuels ont été ajoutés), à droite Sainte-Marguerite sans les jardins et la petite place du temps où les commerces étaient ouverts. Dossier 77 J 278, AD13.

Une initiative qui prend corps à l'Abeille
Un plan de réhabilitation du logement HLM

Depuis deux ans, on parle beaucoup de la politique de « réhabilitation du logement HLM ». Cette initiative sociale a déjà été mise en œuvre dans certaines villes de notre région, notamment à Marseille et à Arles et ceci à la satisfaction des locataires.

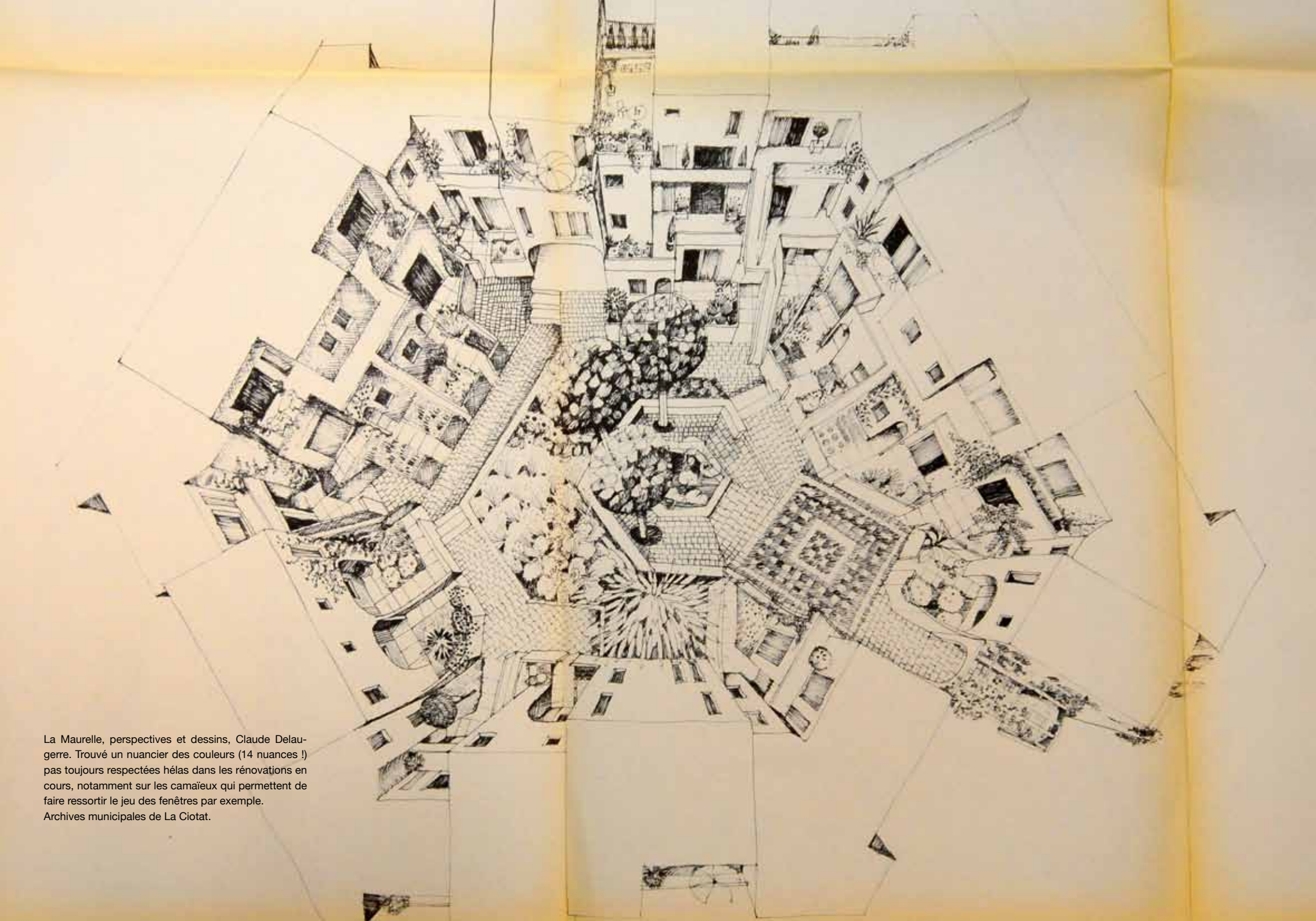
Depuis plusieurs mois, la société « La Phocéenne d'habitation », qui gère la cité de l'Abeille, poursuit des études pour appliquer ce programme dans ce quartier. Ceci en étroite collaboration avec la Confédération syndicale des familles, les locataires, la ville.

En fait, la réhabilitation du logement est réalisée avec la participation du Fond spécial des grands travaux pour l'économie de l'énergie, c'est-à-dire l'Etat. Le financement est complété par des subventions du Conseil régional, des prêts complémentaires de la Caisse d'épargne, des

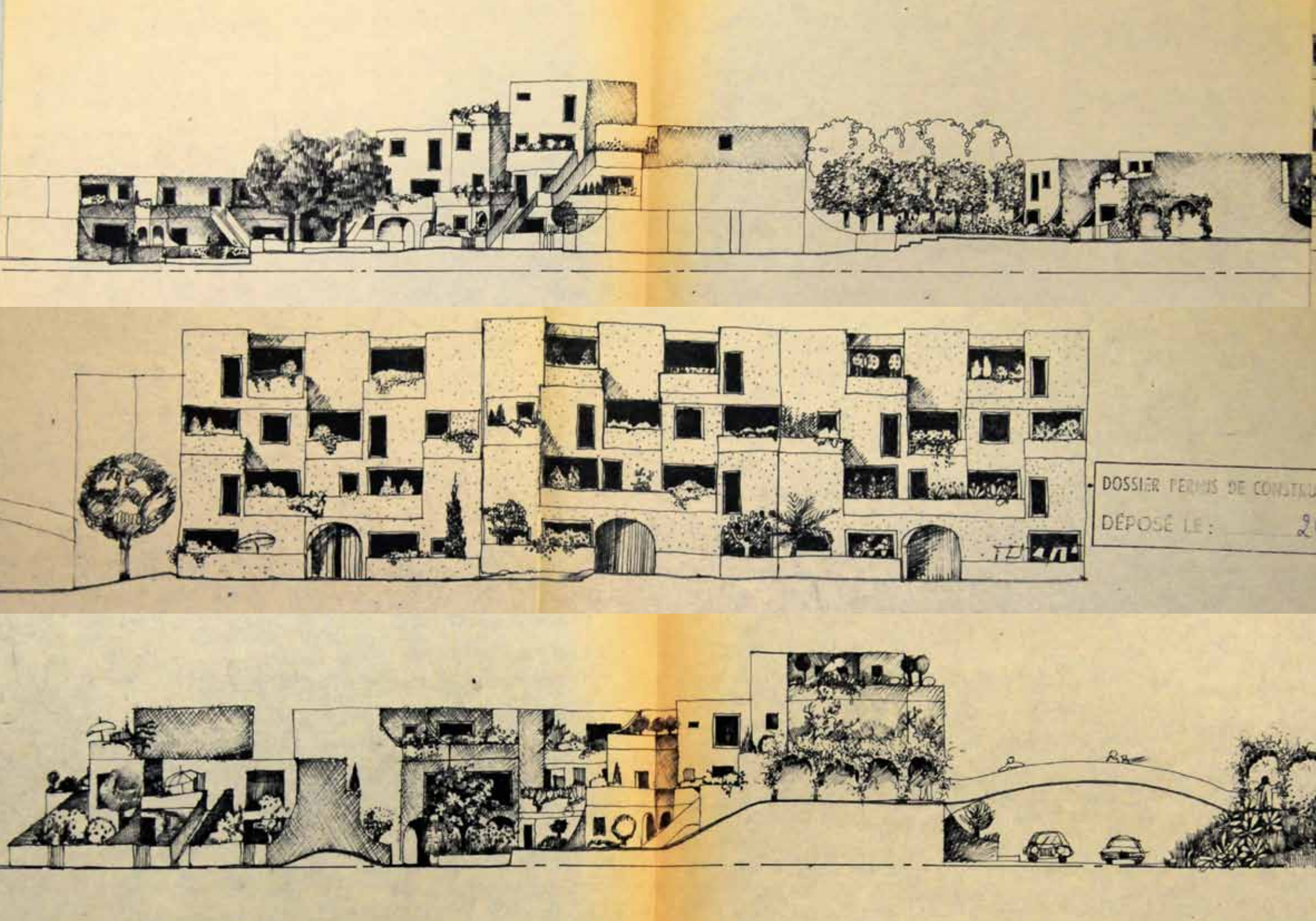
Les responsables de « La Phocéenne d'habitation » s'entretiennent avec les représentantes de la Confédération syndicale des familles de l'Abeille.

la visite de l'appartement té-

24



La Maurelle, perspectives et dessins, Claude Delaugerre. Trouvé un nuancier des couleurs (14 nuances !) pas toujours respectées hélas dans les rénovations en cours, notamment sur les camaïeux qui permettent de faire ressortir le jeu des fenêtres par exemple.
Archives municipales de La Ciotat.

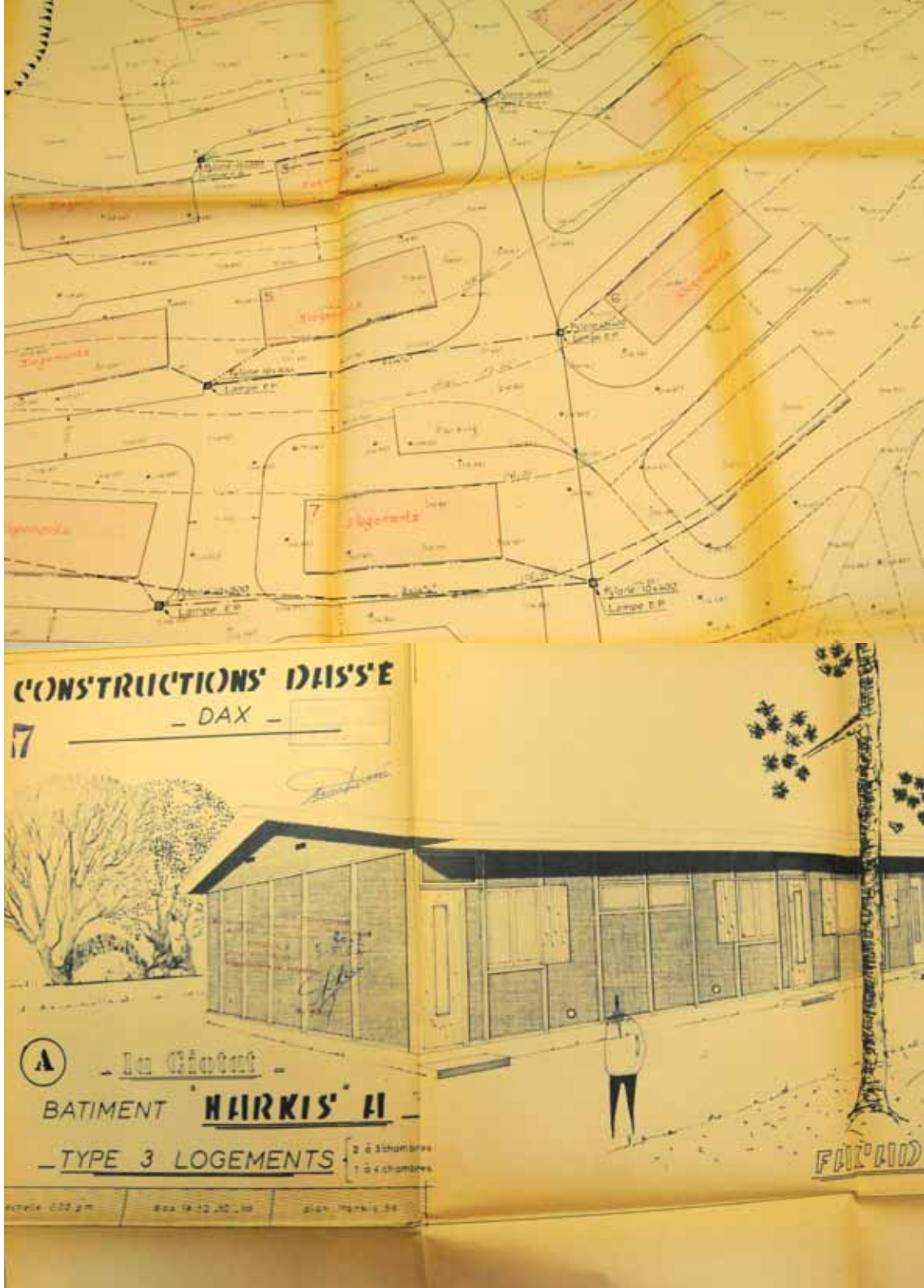

DOSSIER PERMIS DE CONSTRU
DÉPOSÉ LE : 2

97

La Maurelle, chemin piétonnier ; à droite plans du Hameau forestier de la Plaine Brunette, Archives municipales de La Ciotat.

9 • La Maurelle a accueilli les Harkis et leurs familles, qui vivaient dans le Hameau forestier de La Plaine Brunette (aujourd'hui Zone Athelia, à l'entrée de l'autoroute). Les Hameaux de forestage ont été créés en 1962 par le Ministère de l'Agriculture. Les Harkis rapatriés ont ainsi effectué l'entretien des forêts domaniales du Sud-Est et de Corse. Encadrement militaire par les anciens des Sections Administratives Spécialisées également rapatriés en 1962 (en Algérie, les SAS faisaient du renseignement militaire et tentaient de gagner les paysans à la cause de la France en leur apportant soins médicaux et « assistance scolaire »). Logements collectifs dans des structures de type industriel, éloignement de la ville : le Hameau construit en 1966, sera l'un des derniers de France à être démoli ; 19 des 30 familles (250 personnes, courrier Logirem du 27 décembre 1982) ont été relogées à La Maurelle en 1982-1983. Dans le dossier TD 48 01 aux Archives municipales : plan des bâtiments, plan de situation, devis descriptif, permis de construire.
> chercher reportage du 3 avril 1975 sur les revendications des Harkis de La Ciotat ; poursuivre le travail de Suzanne.

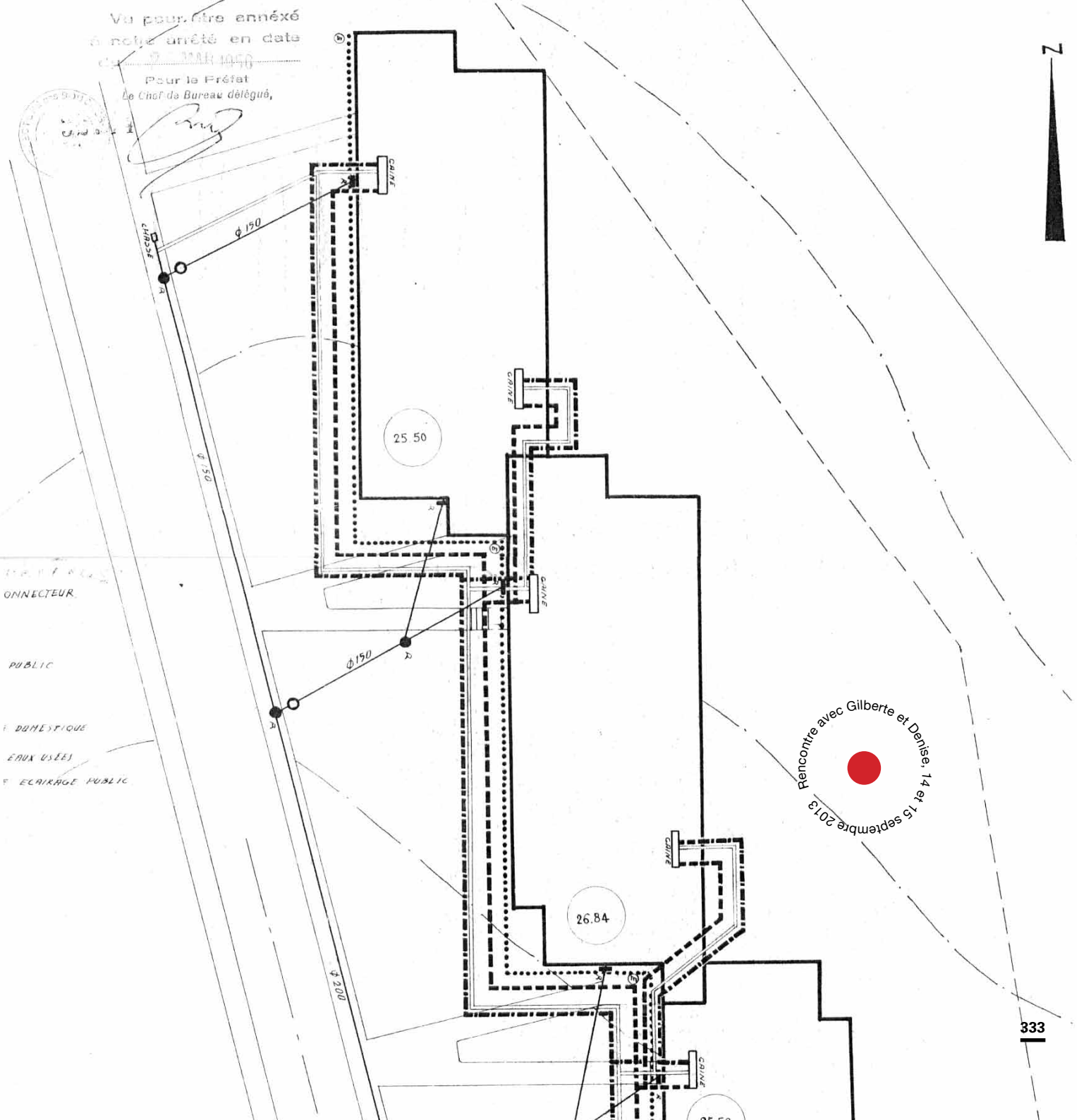
10 • On sort de la Maurelle par la petite place aux poubelles pour retrouver notre Vieil Abeille, dont vous connaissez déjà beaucoup. Rencontre avec Denise Païka et Gilberte Mannu (Amicale des locataires) : récit de la lutte et mille histoires de la cité ! Précisions sur la construction : refends perpendiculaires porteurs, travées de 2,60 m et 3,20 m, façade libre avec jeu plastique sur les panneaux rectangulaires de tailles différentes, regroupement des pièces humides ; en ajoutant une travée, on agrandit les appartements de façon très économique. Très important chez Candilis : une attention fine aux espaces



intermédiaires qui prolongent le logis (coursives reliant 2 appartements, demi-niveaux…), un respect de la topographie (pas de nivellement mais adaptation au sol), un agencement des bâtiments visant à retrouver des continuités urbaines, une architecture « plus générative que composée ». Dépêchez-vous, démolition au premier semestre 2014 !

Et l'on pourrait continuer encore, vers les Matagots, un collège de Claude Parent (constructeur de centrales nuclaires et complice de Paul Virilio – balade de Nicolas Mémain le 11 octobre), à la sortie de l'Abeille côté Peymian, un foyer Sonacotra (aujourd'hui Adoma) de Mario Fabre, qui après avoir construit des ensembles de grand standing (Les Jardins de Thalassa, à Marseille) s'est consacré au logement social…

Dans les pages suivantes, vous verrez quelques images de ces deux premières journées de restitutions et des répétitions du *Détail#5* de la compagnie Ex Nihilo. Les Hirondelles de Fardeloup ont bien regretté de n'être pas de la partie (une mauvaise bronchite attrapée lors d'un déplacement au théâtre dans une voiture climatisée : elles sont toutes tombées malades la veille !) Tout de suite après, nous passerons enfin un long moment avec Suzanne Hetzel, qui est là depuis mars 2012 (mais dont le travail se voit maintenant dans ce livre et à la Chapelle des Pénitents bleus en décembre) pour terminer ensuite par deux textes de Marianne Dautrey et Jean-François Neplaz qui chacun à leur façon explorent les turbulences collectives.



Apparemment, ce qui ne se voit pas, Détail#5 : Anne Le Batard et Jean-Antoine Bigot, Corinne Pontana, Rolando Rocha et Marie-Pierre Galus, Pascal Ferrari (musique *live*) et les enfants de l'école de l'Abeille. Un grand merci à Jean-Marie Gilson pour l'électricité !

SMS de Jean-Marie Gilson 17 septembre 2013
Bravo à vous tous, belle jolie vision de l'Abeille et des différences de couleurs, de pays et de culture, un joli moment de tolérance bises, vous et encore bravo, nous vous aimons vous les artistes d'une seconde de notre vie.

Message de : Jean-Marie Gilson
Objet : re : merci
Date : 21 septembre 2013 23:17:33 HAEC
À : martine derain
Ta carte m'a fait très plaisir, le fait de vous avoir laissé travailler était une bonne idée car vous avez apporté un beau rêve aux gens de l'Abeille. Il était normal pour moi de mettre ma petite pierre à votre édifice même si je n'ai pas tout saisi au montage de certaines pierres dans votre façon d'aborder la vie et le monde…
PS : ce n'est pas triste, artistes d'un jour ou d'une seconde, pour moi ça veut dire un moment court pour nous, un petit moment de notre vie qui sera à jamais sur vos images. Ça représente l'éternité pour moi, même mort, il y aura une trace de nous et de cet immeuble, vous allez nous manquer, bisous à tous.

Photographies et notes de mars 2012 à octobre 2013

J'ai rencontré à l'Abeille des personnes qui ont vécu toute l'histoire de la cité et qui ont été prises dans des mouvements politiques ou des changements de notre société du fait de vivre là. J'ai pensé que ceux qui vivent depuis longtemps dans la cité pourraient livrer – de récits en récits – une représentation de leur cadre de vie et de leur quotidien, qui ne négligerait ni la souffrance personnelle pour parler des événements politiques, ni les joies partagées quand il s'agit d'évoquer le paysage autour de La Ciotat. J'accompagne de photographies anciennes et nouvelles ces paroles et pose mon regard sur leurs histoires.

Il est peu après 7 heures et je marche dans les rues du quartier Monplaisir d'Arles, où j'habite, pour aller à la gare. Beaucoup de maisons ont été construites dans les années 30, date parfois inscrite sous le faîtage, du temps où l'ancienne compagnie des chemins de fer PLM (Paris-Lyon-Méditerranée) encourageait la construction de logements pour ses employés. Aujourd'hui, les ateliers SNCF (nationalisés en 1938) sont fermés et le quartier a une allure paisible où des personnes âgées retournent la terre des jardins attenants.

Une véritable steppe sépare Arles de Marseille, une étendue si plate et si ventée par le mistral qu'aucun homme n'y a élu demeure. Seuls les bergers avec leurs bêtes et les pilotes d'avion de chasse traversent cette terre et ce ciel.
À l'approche de l'étang de Berre, l'imposante installation pétrolière s'élève de cette plaine. Elle m'apparaît comme un jeu de construction posé sur une table d'exposition, avec son caractère irréel, ou plutôt déconnecté de l'homme. Ici, feux et vapeurs sont crachés nuit et jour. On y raffine quatre millions de tonnes de pétrole brut par an.
Le train va vite et l'aéroport marque l'approche de Marseille. La traversée d'un long tunnel termine la plaine et me projette face au large.

Changement de train pour la Pomme, Saint-Marcel, La Penne-sur-Huveaune, jusqu'à La Ciotat. Une zone commerciale puis industrielle s'étend du sud de Marseille jusqu'à Aubagne : HUILE DE RICIN, MARRONS GLACÉS, PULCO CITRON ORANGE, CARROSSERIE DU SOLEIL, un abattoir, PLANÈTE.COM, MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION. Quelques habitations seulement me séparent de la roche du massif Saint-Cyr, avant qu'un nouveau tunnel ne mette le noir. À la sortie, j'ai l'impression d'être projetée dans la lumière. La mer dessine désormais l'horizon. Quand la lumière s'en prend à la vue, je pense toujours à *L'étranger* d'Albert Camus.

Je me souviens de la lumière brûlante qui frappe le narrateur Meursault et qui réveille quelque chose du ciel en lui, ne serait-ce que pour commettre un crime.

Il est 10 heures 08 – avec cette exactitude des horaires de train – quand je descends à La Ciotat. Deux grandes photographies montrent les frères Auguste et Louis Lumière et un photogramme de leur film tourné en 1895 dans cette gare. À la sortie, un panneau d'affichage annonce les événements dans la ville : 10E SALON NAUTIQUE, CONCERT COUNTRY AVEC L'ORCHESTRE ALAN NASH, EXPOSITION DE NICOLAS VIAL, PEINTRE OFFICIEL DE LA MARINE, ÉPREUVE CYCLISTE POUR LE 17E GRAND PRIX, 35 KILOS D'ESPOIR SPECTACLE GRAND PUBLIC, MUSICOS ET CIGALES TENTEZ VOTRE CHANCE. Une affiche électorale du Front de Gauche.

Jusqu'à la fermeture des Chantiers Navals en 1987, une ligne ferroviaire de 4 kilomètres raccordait la gare au centre-ville et au port. La serveuse du Kiosque Lumière m'encourage à l'emprunter : « Vous partez à droite, c'est plus long que la route, mais plus beau. Vous suivez Ceyreste jusqu'au viaduc où la voie est coupée, après vous descendez vers le centre. »

Je pars donc à droite. Les locaux des anciens quais de gare semblent habités d'une façon précaire : du linge d'enfant sur des fils et un barbecue improvisé devant l'entrée, un tas d'ordures et des matériaux entassés et oubliés.
À nouveau, une entrée dans la roche et dans le noir – à pied cette fois-ci – sépare d'une vue qui ouvre sur l'immensité : une étendue de vignes, d'oliveraies et de champs. La ville borde l'horizon et, derrière l'horizon, je sais la mer. Je respire l'odeur sucrée des fleurs d'amandiers et de pissenlits et fais une photographie.

Sur cent mètres environ, les anciens rails sont visiblement fréquentés par des adolescents : paquets de chips, canettes de soda et de bière, paquets de cigarettes, quelques traces de feu. Ensuite, les habitations se densifient et quand un simple grillage sépare la voie du fond d'un jardin, elle sert aussi de décharge : restes de matériaux de construction, bois coupé, déchets ménagers, vêtements usés y sont jetés.
Je ramasse quelques objets : des jouets de plage, trois tessons de couleurs différentes, une paire de gants.

Enfin des personnes sur la voie. J'ai entendu sonner midi et des adolescents arrivent de chaque côté. Les rails marquent une séparation entre les bâtiments de l'Abeille et ceux des Matagots. Quand je demande à deux filles ce que signifie la grappe de chaussures accrochée en haut de la ligne de téléphone, elles disent : « C'est parce qu'en dessous il y a de la drogue, du shit, mais ça va, on habite dans une villa là-bas au bout, on rentre déjeûner. » Et à ma question sur ce qu'elles en pensent : « Il ne faut pas traîner et se faire aborder, sinon ils nous rackettent. » Elles rient et me demandent pourquoi je fais des photos. Pour faire connaissance dis-je, pour me souvenir des choses sur le chemin de la gare au port. « Vous continuez et au bout à droite, ça mène à la plage. » Chacun poursuit son chemin, elles pour manger à la maison, moi pour manger à la mer.

Je me souviens d'avoir filmé l'entraînement des avions bombardiers d'eau dans la baie de la Ciotat. Je me souviens des photographies en noir et blanc de la mer d'Hiroshi Sugimoto. Je me souviens de la mer d'Ange Leccia, qui se retire en montant un mur.
Je me souviens du plaisir que j'ai éprouvé nageant en pleine ville, tout près du centre de Marseille. Je me souviendrai toujours de la grue roulante des Chantiers et du Bec de l'Aigle comme les premières choses vues à La Ciotat en arrivant par la route des Crêtes il y a plus de 25 ans. Je me souviens d'un face à face avec la mer dans une installation de Thierry Kuntzel. Le battement des vagues ralentissait à l'approche du spectateur ; près de la mer, tout mouvement s'arrêtait.

C'est sur la Grande Plage que je déballe mon déjeuner.

Je reprends la route et la voie ferrée qui mènent à l'Abeille. Cette fois-ci, j'entre dans la cité : des immeubles bas, pas plus de deux étages, mettent à l'aise même là où l'habitation est plus dense. La main de l'architecte est présente : les constructions ont un ancrage fort au sol, plat et sec. Plusieurs volumes se font face, se jettent leur ombre ou posent avec des pins parasols.
Aucune ressemblance apparente ne permet un rapprochement entre les quartiers Monplaisir à Arles et l'Abeille à La Ciotat. Pourtant, tous

deux sont fondés sur la nécessité de loger les ouvriers : du chemin de fer d'un côté et des Chantiers Navals de l'autre. Les deux quartiers ont été construits sur des terrains peu attractifs et éloignés du centre-ville. Les deux pôles ont cessé leur activité en laissant des milliers de personnes sans travail. Les ateliers SNCF licencient 1500 hommes en 1984, les Chantiers Navals 1200 en 1978, d'autres « vagues » suivront jusqu'à la fermeture.

J'arrive à La Ciotat par le même train, à la même heure, et mon plaisir d'emprunter l'ancienne voie ferrée est lui aussi renouvelé. Aujourd'hui, je m'engage directement dans l'Abeille. Il fait soleil avec un calme proche de celui des grandes chaleurs. Je m'installe avec un carnet, un stylo et mon pique-nique sur un îlot au centre de la cité fait de pins et de bancs.

En 1969, Georges Perec choisit de décrire dans Paris douze lieux d'une façon la plus neutre possible. Assis dans un café ou marchant dans la rue, un carnet et un stylo à la main, il décrit tous les détails qui attirent son regard. Il appelle cette entreprise le « principe des bombes du temps ».
Je me demande comment il comprenait ce principe. Il dit lui-même de ce travail d'observation et d'écriture : « Ce que j'en attends, en effet, n'est rien d'autre que la trace d'un triple vieillissement : celui des lieux eux-mêmes, celui de mes souvenirs, et celui de mon écriture. »
Je n'ai encore jamais pensé au vieillissement de mon travail. Ce qui m'importe est la capacité de l'écriture et de l'image à désigner les fils complexes qui lient les choses entre elles, tout en disant et en représentant des choses simples et claires.

Il est 11 heures passées et à présent, seul le roucoulement des pigeons résonne dans la cité. Je ne vois ni homme ni chat.
Une voiture blanche du type Espace avec écrit RÉGIE DE CHANTIER arrive de l'avenue Albert Ritt et se gare devant l'entrée du bâtiment numéro 47. Un homme descend et disparaît dans l'entrée.
Au deuxième étage du 65, une femme étend du linge : deux torchons blancs et une chemise blanche à rayures.
Au premier étage du 63, une femme sort sur le balcon, ouvre la porte d'un réfrigérateur placé au fond du balcon, prend quelque chose, puis la referme et rentre.
Un homme âgé en djellaba blanche, coiffé d'une chechia blanche marche dans la rue et salue un homme dans une voiture.
Un homme passe, une fille à une main et un garçon à l'autre. Sur son épaule droite il porte les cartables des deux enfants.
Une table basse, un fer à repasser sur son socle et une lampe halogène, sont posés à côté d'une poubelle.
Une voiture noire aux vitres teintées passe. La conduite est nerveuse, je ne peux pas voir le conducteur.
Sur les bâtiments numérotés de 21 à 39 des hommes travaillent sur le toit. Ils déroulent de grandes bâches blanches. De temps en temps, ils crient pour s'entendre avec les collègues couvrant le toit du bâtiment d'en face.
Des écoliers rentrent par petits groupes de deux ou de trois.
Sur le balcon, au 2e étage du 47, une femme est penchée sur la rambarde, elle boit dans une tasse.
Sur l'espace libre cerné des bâtiments 5 à 37, appelé le « petit stade » ou « la pelouse », trois hommes ramassent les morceaux d'une ancienne isolation de toit et les jettent dans une grande benne en métal.
Une jeune femme arrive à l'arrêt du bus et s'assoit ; elle a son téléphone portable à la main.
Les pigeons roucoulent en continu.
Une femme habillée d'un chemisier couleur brique s'assoit sur un des éléments de clôture de la pelouse, elle prend un tube de crème dans son sac à main et enduit ses mains puis son visage.
Un homme vient prendre la table basse, la lampe halogène et jette le fer à repasser et son socle dans la poubelle.
À l'approche du bus numéro 60, la femme se lève, laisse passer le bus et se rassoit sur un muret plus proche de l'arrêt. Elle commence à se couper les ongles.
De plus en plus d'écoliers arrivent du côté de la voie ferrée et entrent dans les bâtiments.
Le bus numéro 10 arrive, la femme et la jeune fille montent.
Un bon tiers de pizza sur son carton est laissé sur le trottoir.

Trois garçons d'une dizaine d'années s'arrêtent près de la pelouse et se chamaillent en se poussant. L'un d'eux prend un caillou par terre et le lance avec force en visant les deux autres. Les enfants se séparent de quelques mètres, puis reviennent. L'un d'eux crie : « On va faire des choses d'adulte, on va voir des films hmm hmm », il fait un geste en tirant deux fois les coudes vers son bassin. « Ça, j'en ai déjà vu » dit un autre.

Une femme sort son chien en laisse et le lâche sur la pelouse. Elle attend sur la route qu'il ait fait ses besoins.
Le facteur arrive sur une mobylette jaune, il laisse le moteur tourner et entre dans le hall du 65.
Une dame passe avec un panier à roulettes plein.
Deux hommes arrivent en voiture, ralentissent à ma hauteur, me regardent et continuent.
La jeune femme a repris son chien en laisse et tire avec force pour le faire marcher plus vite.
Un livreur de pizza fonce au fond de la cité.
Les trois hommes ont terminé le ramassage des déchets du toit et posent un filet sur la benne pleine. Ensuite, ils partent.
Cinq femmes descendent d'un bus qui vient du centre-ville.
Depuis quelques minutes, un jeune homme en anorak noir fait les cent pas à côté de moi. Ne connaissant pas les us du territoire, je décide de changer de banc et m'installe près du bâtiment 1. Cette nouvelle place me donne une meilleure vue sur les deux rangées d'immeubles positionnées en V et sur la pelouse.
Le bruit d'une scie circulaire retentit du toit où des hommes font des travaux.
Un homme avec un grand chien noir et poilu arrive du côté du 39 sur la pelouse.
Une jeune femme démarre son scooter garé dans le jardin du 11, puis elle s'en va.
Un homme prend trois plaques d'isolation restées par terre à côté de la benne et s'en va d'un pas pressé.
Un bus passe, et aucune des trois personnes à l'arrêt ne monte.
Un adolescent assis sur un banc siffle puis crie : « Viens, viens ». Un plus jeune arrive en vélo. L'adolescent prend le vélo au plus jeune et s'en va. Le garçon s'assoit à son tour sur le banc.
L'homme aux cent pas a disparu sans que je m'en aperçoive.
Un enfant arlequin avec un côté violet et l'autre jaune aux pois colorés marche à côté de sa mère qui lui parle sur un ton sévère. Ils rentrent au rez-de-chaussée du 23 par le côté jardin.
Un couple se dispute du côté du 13, 15, 17, leurs insultes résonnent dans la cité.

Une enfant princesse à la chevelure blanche et abondante arrive accompagnée d'un enfant Spiderman. Une femme les prend en photo. Spiderman prend une pose d'attaque.
Un chat miaule d'un endroit que je n'arrive pas à déterminer.
La mobylette du facteur est maintenant garée trois immeubles plus loin.
Le jeune garçon est toujours sur le banc ; il ne voit pas son vélo revenir.

Les mouvements dans la cité diminuent, il est presque 13 heures et je m'allonge sur le banc : je suis à la fois à la vue de tous sans me sentir sous le regard de quelqu'un, je me sens à l'abri sans être isolée, et je fais une sieste.

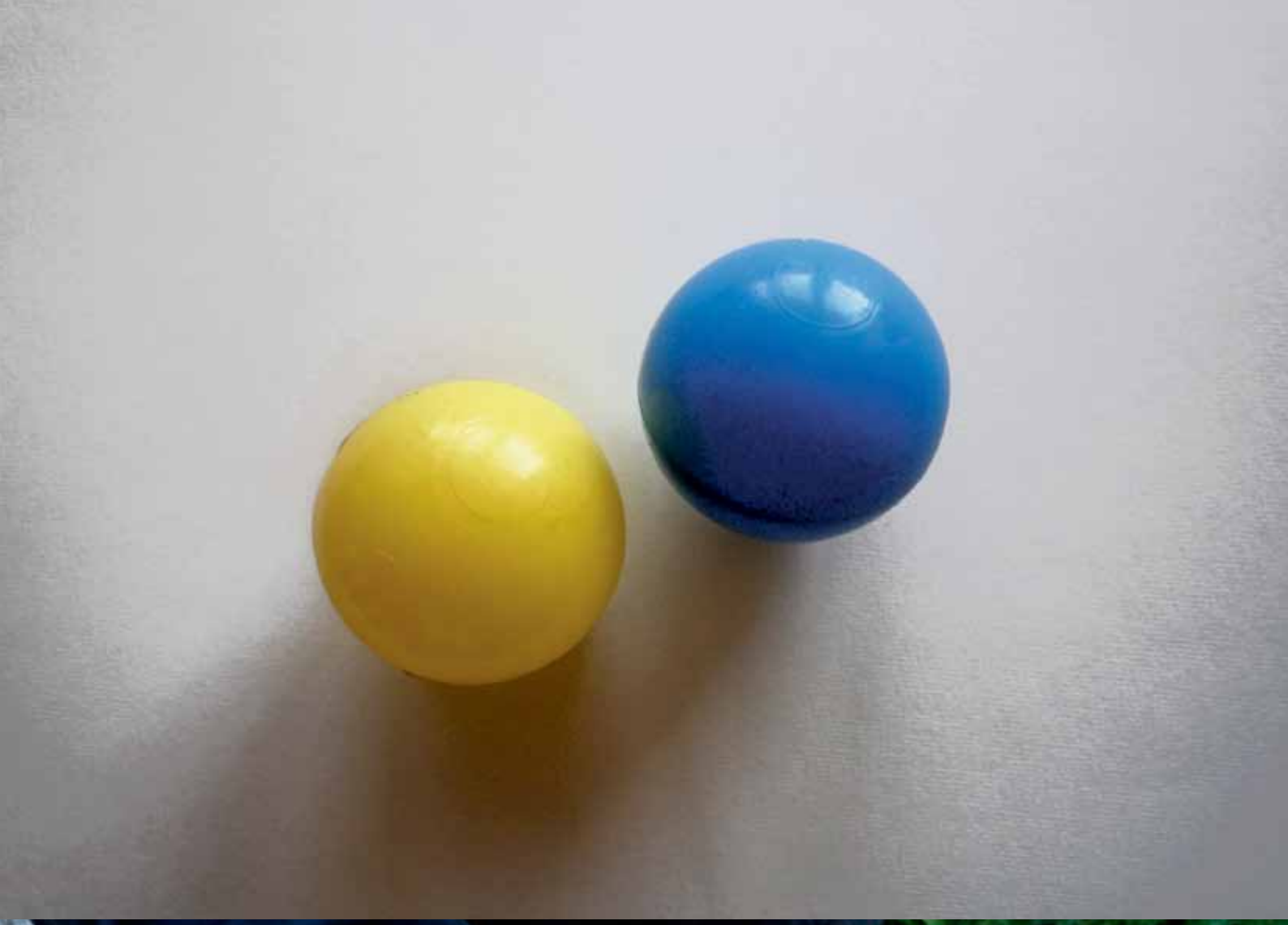
À 14 heures, j'ai rendez-vous avec Gilberte Mannu et Denise Païka de l'Amicale des locataires. Leur local se trouve dans « la partie commerces » au rez-de-chaussée du bâtiment 3. Aujourd'hui, tous les commerces sont fermés, le bâtiment lui-même va être détruit.
Les deux femmes m'accueillent avec beaucoup de sympathie ; elles parlent de leur travail inlassable au sein de l'association : être à l'écoute des besoins de tous les locataires de l'Abeille, faire entendre leurs demandes auprès du bailleur et des différentes instances politiques et administratives, faire respecter les droits de chacun, voire améliorer la qualité des habitations. Elles forment une véritable interface entre plus de 2 000 personnes de la cité et tous ceux qui l'entretiennent, la gèrent et planifient le futur.

Très vite, viennent des mots de regret et d'inquiétude : « Nous n'avons pas de jeunes qui s'engagent dans l'association, aucune relève ne peut être préparée. » Elles s'expliquent les causes ainsi : « C'est l'évolution de la société : aujourd'hui, c'est chacun pour soi, plus personne ne se sent responsable de la situation de son voisin ! On ne se pense plus en terme de communauté avec des intérêts collectifs comme base pour un mieux-être personnel… La télévision, l'ordinateur, chacun est derrière son écran et ne sort plus dehors. Puis, le chômage, l'absence de perspectives professionnelles sont la cause première de

la misère sociale contemporaine. Avant, un jeune qui ne voulait pas aller à l'école était envoyé à Louis Benet, le centre d'apprentissage qui le préparait au travail des Chantiers Navals. Ici, tout le monde travaillait aux Chantiers. »
Pendant que nous parlons, plusieurs personnes entrent et prennent rendez-vous au sujet du relogement prévu pour septembre 2013. Les bâtiments 1, 2, 3, 4 et 6 vont être détruits et une nouvelle construction est en projet sur un terrain derrière le centre social. Denise et Gilberte gèrent ce fin travail de puzzle concernant les querelles de voisinages, la vue ou l'étage désirés.

Une ancienne image panoramique de Paris est posée par terre. Gilberte Mannu raconte qu'elle appartenait à son oncle qui était jardinier sur la côte. À son décès, elle a pris les deux images. La deuxième est un port qu'elle part chercher sur un frigo. Nous essayons de reconnaître la ville : une longue barre de gratte-ciel à l'horizon nous conduit à l'étranger : Chicago ou Hambourg ? « Prenez-les si cela vous fait plaisir, je ne sais pas quoi en faire, elles traînent ici et personne ne les regarde. » Je quitte les dames, ravie de ce cadeau.
De retour à Arles, je cherche des représentations anciennes du port de Chicago, mais elles ne collent pas avec l'église gothique et les tours trop en arrière au deuxième plan. Hambourg est plus plausible alors j'envoie l'image à une amie hambourgeoise.
Sa réponse est : « Non, ce n'est pas Hambourg, on y verrait plusieurs églises depuis l'eau. Je trouve que la tour de l'église ressemble à celle de la cathédrale de Cologne, mais il pourrait aussi s'agir d'une ville française avec une église gothique. L'architecture des docks ne me paraît pas allemande, mais je ne sais pas comment elle était avant la destruction par les bombes. Je trouve assez improbable qu'un panorama d'une ville en pays ennemi soit encadré aussi joliment, à moins qu'il n'appartînt à un matelot polyglotte. En conclusion : je n'ai pas la moindre idée. »

C'est mon ami Jean qui identifie les gratte-ciel à la loupe comme étant une masse de cheminées, et qui déchiffre une réclame française sur une des façades ; il propose alors Saint-Malo.



JEUDI 5 AVRIL 2012

LA TEMPÉRATURE DE LA SARDAIGNE CHEZ SOI

Des travaux sur la ligne du TER Marseille-Toulon me font arriver en car à La Ciotat et le chauffeur me laisse descendre sur l'avenue bordant l'Abeille. Je cherche le bâtiment numéro 2 où j'ai rendez-vous avec Giuseppe Secci. La numérotation des immeubles n'est pas simple à comprendre : je devine le 2 près du 1 et du 3, mais impossible de le voir. Je demande à deux personnes, aucune ne me donne une réponse claire.

Le numéro 2 se situe dans un des immeubles qui sera démoli l'année prochaine. L'appartement voisin de Monsieur Secci est déjà vide, porte et fenêtres sont murées. À la porte commune menant au balcon, une sonnerie très forte prévient de l'arrivée des visiteurs.

Pour faire de la place sur la table de la pièce centrale, Monsieur Secci pousse un réveil. « Je viens de changer la pile. Sur celui-là on peut voir quand le soleil se lève et se couche. » Je lis 7h15 et 20h10. Au moins dix autres réveils – tous différents – sont rangés derrière celui qui donne les heures du soleil. Des articles de journaux, des sachets en plastique, une télécommande, plusieurs boîtes, un chiffon, des bouts de papier s'intercalent entre les réveils. Un « j'aime bien avoir tout à portée de main » affirme le parfait accord de cet homme avec les objets qui l'entourent. Quand mon regard glisse le long des murs de l'appartement, je vois des montres et des horloges partout : elles montrent aussi le jour, l'année, la température, l'humidité, les saisons, les souvenirs de lieux visités. Mais ce n'est pas tout : calendriers, assiettes, vases, bibelots, statues, boîtes de camembert vides, guirlande lumineuse s'exposent dans les deux pièces.

À première vue, le désordre règne chez Monsieur Secci. Mais rien de cela : les objets ne sont pas posés, mais placés. Ils se chevauchent les uns les autres, formant des strates, et je peux parfaitement voir le geste derrière chaque objet, la main qui l'a posé à cet endroit et pas à un autre. Souvent les objets forment des petits groupes, comme cette composition faite d'un radioréveil, de cinq CD superposés, d'une boîte de Vache-qui-rit vide, d'un baromètre, de câbles, d'un calendrier affichant le 7 octobre, d'une horloge, d'un thermomètre avec un

médaillon encadrant la reproduction d'une plage méditerranéenne. Certaines boîtes ou gobelets en plastique contiennent des coquillages et des pierres.
Tous les objets autour de Monsieur Secci me paraissent comme les coquillages collectés loin de sa Sardaigne natale. Ils viennent lui rappeler que tout est lié, qu'il n'est pas véritablement séparé du pays qu'il a dû quitter, que chez lui c'est à la fois la Sardaigne et la France.

Je pense aux nombreux objets que j'ai photographiés chez des personnes sous forme de composition, d'assemblage ou de collection. Cela m'a appris à les voir autrement. La collection, loin d'être un entassement hasardeux d'objets, détient les histoires et les relations du propriétaire avec ses proches, tout comme une histoire propre à chaque vie d'objet, voire à son pouvoir supposé. J'ai le sentiment que la collection se tient entre les mondes visible et invisible, entre l'idée que l'on se fait de soi et les autres, et c'est tout cela qui est exposé aux regards.

« Quand une idée m'arrive, et après des années je cherche une chose, elle est là, je la trouve facilement. Je ne jette rien. Je ne sais pas si c'est un défaut ou un don. Par exemple, j'ai emmené ce thermomètre de la Sardaigne en 1962 quand je suis parti en France. Il m'a suivi partout, il a fait tous les déménagements. Il est spécial parce qu'il donne deux types de mesures. Comme ça, j'ai un peu la température de là-bas. »

Jusqu'à son mariage, Giuseppe Secci a vécu en Sardaigne, et parce que le travail y était très mal rémunéré, et que cela ne suffisait pas pour fonder une famille, il a quitté la Sardaigne en 1962 avec sa femme pour rejoindre de la famille en Moselle. En tant qu'immigré, comme il n'avait pas le droit de se faire embaucher dans l'industrie, Monsieur Secci est devenu ouvrier agricole. La famille partait souvent à La Ciotat en vacances et quand l'opportunité de se faire embaucher aux Chantiers Navals se présente en 1972, elle déménage. Jusqu'à ce que lui soit imposée la préretraite en 1979, Giuseppe Secci y travaille comme manutentionnaire. « Les gens venaient du monde entier travailler aux Chantiers, il y avait des Yougoslaves, des Espagnols, des

Malgaches, des Algériens, des Polonais, des Italiens bien sûr. En premier, on habitait à la cité ouvrière proche du centre, et quand ils l'ont démolie, on est venus habiter dans un 4 pièces à l'Abeille en 74. Imaginez que dans ce même appartement habitaient dix personnes, nous n'étions que quatre avec ma femme et nos deux enfants.
On nous disait : pourquoi habiter à l'Abeille ? Il n'y a que des voyous, mais on est venus ici parce qu'il y avait une école, des commerces et des bus, alors qu'à Fardeloup, il n'y avait rien.
Moi, je n'ai pas de problèmes avec les gens, je suis seul en tant qu'individu, mais je me sens ensemble avec tout le monde. C'est normal, non ? »
Un philodendron prenant ses aises dans les hauteurs de la pièce semble tout autant chez lui que Monsieur Secci. Une guirlande de Noël orne les branchages.

La terrible sonnerie du balcon est déclenchée par l'arrivée d'un livreur d'œufs. Il en prend 12 dans son panier en osier et les dépose dans un bol en plastique sur la table. Il vient de Pertuis et livre Marseille et La Ciotat une fois par semaine en œufs frais. Il livre Monsieur Secci depuis 16 ans. Il raconte sa tournée, dit qu'il ne livre que des privés. « Je n'ai pas le droit de livrer des commerces, même pas les petits commerces de proximité. Chez des boulangers, une centrale livre le blanc dans un seau et le jaune dans un autre. Chaque commerce a un code et passe commande d'une façon digitale à la centrale. C'est elle qui définit les normes, ce qu'on peut faire et ne pas faire. Il y a plus de conservateur que d'œufs dans le seau. L'œuf est fragile et quand on le sépare, il ne tient qu'un jour ou deux. »

Monsieur Secci place les œufs dans la porte de son réfrigérateur où une bonne dizaine d'œufs restent de la livraison précédente. « Chez nous, on verse du Marsala dans le jaune d'œuf et on le boit comme ça, le blanc on le balance, moi je le mets dans la soupe du soir, et je mange le jaune avec de la Ricoré dedans. »

À ma question sur cet intérêt considérable pour les réveils et les horloges, il dit : « Je l'appelle ma petite graine de folie. Je contrôle si elles

sont à l'heure, je prends l'heure exacte à la télévision ou à la radio. Parfois, ils ne sont pas d'accord, il y a quelques secondes de différence. Avec la radio, on est nés ensemble en 1923. »

Monsieur Secci ne pense pas à son futur emménagement dans un nouvel appartement. Il ne croit pas que cela soit possible.

Mon rendez-vous avec Aziza Ayadi-Cochet a lieu dans un local au rez-de-chaussée du bâtiment 49. Plusieurs bureaux y sont installés, mais ce matin Aziza Ayadi-Cochet est seule et nous prenons place autour de la table commune.

« J'ai commencé à travailler à la mairie de La Ciotat en 1996, en qualité d'animatrice. Lorsque la municipalité a changé, je me suis retrouvée à la Politique de la Ville en tant qu'assistante du chef de projet au Contrat de Ville. Nous avons travaillé sur le projet ANRU en 2005 et quand celui-ci a été signé en 2009, j'ai décidé de m'investir là où j'habite depuis plus de 24 ans : je suis devenue responsable de la gestion urbaine sur les trois quartiers ZUS. En 1998, quand j'étais présidente de l'Amicale des Matagots, j'ai réalisé avec le bailleur la rénovation complète des 255 logements ! Une première dans les quartiers d'habitat social de la ville ! Il est prévu de construire de nouveaux logements, d'en détruire certains et d'aménager un centre d'affaires avec des services de proximité et un centre médical. Ces quartiers longtemps oubliés vont faire partie de la ville, La Ciotat ville ouvrière devient ville touristique. »

Aziza a grandi dans le camp des Harkis qui était situé dans les hauteurs de La Ciotat. « Le camp était tout près du péage quand on arrive par l'autoroute, aujourd'hui il y a des bâtiments roses à la place, un centre d'affaires. »

Ses parents ont quitté Djemila – à l'est de Sétif en bordure de la Basse Kabylie en Algérie – en 1962 pour une intégration militaire du père à Épinal, qui a duré deux ans ; on suspectait les Harkis d'espionnage pour le FLN. Quand le père est rattaché à l'Office National des Forêts en 1964, la famille est installée à La Ciotat dans un des nombreux Hameaux forestiers du sud-est de la France.

« Les camps ont été gérés par des militaires dans des conditions sanitaires inadmissibles et avec des restrictions de déplacement sur le territoire. Dans notre camp habitaient trente familles, des Kabyles et des Algériens, tous parlaient français. Je respecte les coutumes de mes anciens, mais je ne suis jamais allée en Algérie, je n'y ai pas d'attaches. Pourtant, mes parents retournent chaque année dans leur ville, il paraît qu'elle est belle avec ses vestiges romains ! À 25 ans seulement, quand j'ai eu ma fille, je me suis dit qu'il n'était pas possible de ne pas transmettre la langue et la culture de mes origines, et j'ai commencé à apprendre l'arabe. J'ai appris vite. Je préfère oublier tout ça, on nous a imposé trop de choses, on a été rejetés et maltraités. C'est une partie de ma vie que je veux oublier. »

Vingt ans après son implantation dans la garrigue de la Plaine Brunette, le camp des Harkis fut détruit et les habitants pouvaient enfin emménager dans les logements d'une cité tout près de l'Abeille, la Maurelle. « Même installés à la Maurelle, les anciens avaient du mal à fréquenter d'autres personnes, et nous non plus, on ne fréquentait pas les jeunes de l'Abeille ou des Matagots pourtant tout proches, on avait peur. Il y avait fréquemment des bagarres à l'Abeille et puis, je n'ai pas trop fréquenté les Algériens. Les trois quarts des Harkis se sont mariés avec des Français. »

Il est cinq heures passées et je pars en direction de la gare pour rentrer à Arles. La peintre Raphaëlle Paupert-Borne m'accompagne sur un bout de chemin. Raphaëlle dessine et peint avec un plaisir presque contagieux.
Sur l'avenue Guillaume Dulac, nous entrons dans un abribus comme dans une grotte : inscriptions, graffitis et gravures couvrent une grande partie des murs. Il est évident que des jeunes passent du temps ici. Sur le mur de gauche, une longue liste énumère des cités HLM à Marseille : Air Bel, la Cayolle, la Bricarde, les Flamands, j'en compte vingt-neuf en tout. Je suis étonnée de lire : le Panier, Centre-Ville, Belle de Mai. Les territoires permettant aux jeunes une identification commune ne semblent pas se restreindre aux cités et incluent des parties du centre-ville. Cette longue liste est précédée de : TOUS SOUDÉS. Ni l'Abeille ni aucune autre cité en dehors de Marseille ne figurent dans la liste, je ne remarque que peu de fautes d'orthographe à des noms pourtant parfois compliqués.

Je prends une photographie des inscriptions quand une Renault Espace blanche se range sur le côté. Un homme vient vers nous : « Vous savez, cet abribus a été donné par la Caisse d'Épargne. À l'époque, je travaillais pour le Syndicat d'Initiative de Ceyreste, et on en avait fait la demande. Avant, Ceyreste était une commune importante, bien plus que La Ciotat. Je m'appelle comme le fleuve. Segura, Jean Segura. » Raphaëlle le dessine, elle note le nom du fleuve sur le dessin.
« Vous êtes professionnelles ? Ah oui, je viendrai à l'Abeille pour l'inauguration, j'amènerai une bouteille du Gard, je viens de là. » Il s'éloigne en saluant, puis se retourne : « Nous, du Gard, nous ne parlons pas beaucoup, et quand nous parlons, c'est pour dire la vérité. »

Je continue seule sur l'artère principale, qui est le prolongement d'une voie romaine au nord-est liant la commune de Ceyreste au centre-ville de La Ciotat. Quand on lit les récits des anciennes querelles entre « ceux d'en haut et ceux de la côte », on comprend que cette avenue porte le nom de l'abbé de Saint-Victor Guillaume Dulac, qui au 15e siècle accordait l'autonomie au bourg de La Ciotat en procédant à un partage du territoire.

« Avant, je voyais la mer de ma fenêtre, le soir je regardais les ferries partir pour la Corse. Depuis, ils ont tellement construit de pavillons et planté d'arbres que ça a bouché la vue. »
Depuis notre rencontre dans le local de l'Amicale des locataires, le franc-parler et la générosité de Gilberte Mannu m'ont donné envie d'écouter plus longuement ses récits.
Elle me sert un vin d'orange et se prend un pastis ; nous mangeons des olives noires avec.

Gilberte a grandi à Miramas, et comme sa famille partait toujours en vacances à La Ciotat, elle y a rencontré Victor Mannu, l'homme avec qui elle allait faire sa vie.
Avant leur rencontre, Victor avait été appelé pour la guerre d'Algérie, c'était en 1957. Il a passé 27 mois entre le Maroc et l'Algérie, et à ma question s'il parlait parfois de cette période, Gilberte répond net : « Ah non, pas un mot, jamais il n'évoquait cette guerre. Une seule fois il m'a dit : ils ont dû nous droguer pour nous faire faire de telles choses. Ce n'est pas normal, ce qu'on a fait. Mon mari recevait une petite rente annuelle, pas grand-chose, de quoi payer le permis de chasse et les cartouches pour l'année. »

Victor, natif de La Ciotat, travaillait déjà aux Chantiers quand le couple s'installe dans un meublé au centre ville. « On payait 200 francs de loyer mais avec sa paie de 450 francs et mes heures de ménage à 2 francs de l'heure, on n'y arrivait pas. Alors, quand les Chantiers nous ont proposé un appartement à l'Abeille pour un loyer de 75 francs, on n'a pas hésité. »
En novembre 1963 Victor et Gilberte emménagent dans un T2 au 2e étage du bâtiment 43. « On a pris un petit crédit pour acheter une chambre, une cuisinière et deux mobylettes pour aller au travail. Avec les années, mon mari montait en grade, moi je travaillais au Printania, et comme on n'avait pas d'enfants, on se payait des fantaisies. »
L'amour de la pêche, le bateau et les repas avec les copains faisait le temps hors du travail : « On bricolait des bancs avec du bois flotté, les pierres faisaient la table, on grillait des sardines et on plongeait les oursins ; on était à la mer tous les dimanches de 7 heures du matin

à 7 heures du soir. On a fait la bringue toute notre vie, c'est pour ça qu'on n'est jamais partis en vacances ! »

Tous deux sont engagés politiquement au sein de leur travail respectif. Victor est toujours en tête des manifestations pour lutter contre l'arrêt des Chantiers, Gilberte est déléguée CGT du personnel du grand magasin Printania et conseillère municipale à la mairie de La Ciotat de 1977 à 1989.
À partir de 1986, les Chantiers commencent à licencier en vue d'un arrêt total d'activité. Victor est licencié dans une deuxième vague en 1988, il a 52 ans. Avec la prime et « le plan préretraite », il n'a pas repris le travail.
Gilberte perd son travail la même année, le Printania ferme ses portes en 1988 et licencie le personnel.

Une nouvelle vie sans emploi commence ; les Mannu vendent le bateau et se tournent désormais vers les terres : voiture 4x4, chiens, chasse aux perdrix et aux sangliers, cueillette de champignons, d'asperges, de cheveux d'anges et des heures de balades dans les collines de l'arrière-pays. « On pique-niquait, on faisait des grillades entre les rochers, tout ça n'est plus possible aujourd'hui avec l'interdiction d'aller dans les collines l'été. »
Qu'il s'agisse du bord de mer ou de l'arrière-pays, Gilberte et Victor vivent intensément le territoire qu'ils habitent. Leur appartement est un vrai temoin de cette fréquentation : un circaète naturalisé, dit Jean-le-Blanc, est arrêté en plein vol au dessus du canapé, les écureuils Pipo et Calanotti, en référence au roi de la pétanque dit L'Aigle noir, posent dans un coin. Pipo et Calanotti ont vécu longtemps en cage chez les Mannu avant d'être taxidermisés et rangés avec les trophées. Une tête de sanglier fait la fière au mur, alors que pieds et queues de ses congénères ornent étagères et table. Pas un mur qui ne raconte les aventures du couple dans les collines : « Cette perdrix-là sur le buffet n'était que légèrement touchée à la chasse et on n'a pas osé lui tordre le cou. Je l'ai alors gardée pendant huit ans. Le matin elle faisait « kakarau » et tout l'Abeille savait que j'avais une perdrix ! Depuis le décès de mon mari, il y a cinq ans, rien n'a bougé dans cette pièce. S'il revenait, il trouverait tout pareil. Je ne déménagerai jamais, jamais tu me feras partir d'ici ! »

Aujourd'hui, Gilberte raconte d'abord ses échappées hors du temps de travail, ce qui finit par renvoyer le travail lui-même dans un cadre idyllique où la semaine de 48 heures, l'exploitation des ouvriers pour la croissance et enfin le décès de son mari dû à l'amiante, passent à l'arrière plan.
Ce qui primait autant au travail que dans les loisirs, c'était la conscience aiguë du collectif. On se contentait de peu, on était dans une esthétique du tout bricolé, on aimait être ensemble, on était fiers.

J'exprime ici ma profonde reconnaissance envers les personnes de cette génération ouvrière. J'ai eu la chance de faire connaissance avec certaines à Frais Vallon, à l'Abeille et ailleurs, et sans leur disponibilité, leur facilité à parler et leur générosité sans compter, je n'aurais jamais pu construire mon travail de recueil de photographies et de paroles de la même façon.

Pique-nique sur la Canebière : « 1983 Les Chantiers vivront »

MARDI 9 OCTOBRE 2012
TOUT EST PERDU

Personne n'ouvre au rez-de-chaussée du numéro 2 de l'avenue de l'Abeille où j'ai rendez-vous avec Madame Laïla Mohellebi. Une voisine de palier s'affaire à la porte et je lui demande si elle n'a pas vu Madame Mohellebi sortir. « Madame qui ? Ah non, je ne la connais pas, elle doit avoir emménagé récemment » me dit cette vieille dame à l'allure très soignée. Je lui fais part de mes doutes sur des emménagements récents compte tenu du projet de destruction du bâtiment et d'une procédure de relogement déjà engagée.
« Je ne suis pas au courant du projet, personne n'est venu me prévenir. Et puis, ils n'auraient pas blanchi les murs récemment s'ils comptaient détruire l'immeuble. » La voix de la dame est claire et ferme, je regrette d'avoir évoqué peut-être à tort cette histoire de destruction.

Laïla Mohellebi arrive avec son caddie et me propose une place sur le canapé du salon. Elle part aussitôt prendre un papier dans le tiroir d'une armoire et me le tend : « Lisez ça, ils me refusent la nationalité française, c'est inadmissible avec tout ce que j'ai subi ! » Je lis : « Motif de refus : ne réside pas en France depuis dix ans consécutifs ».
« Je suis venue en France en 1988 et j'ai travaillé 12 ans dans un restaurant au centre-ville de La Ciotat. En 2008, j'ai pu avoir un logement à l'Abeille. »
Je lui raconte le bref échange avec sa voisine. « C'est normal, elle a l'Alzheimer, elle oublie tout. Parfois, elle ne trouve plus le chemin pour rentrer tellement sa mémoire est partie. » Elle poursuit aussitôt : « Je suis fille de Harkis, mais la France ne veut pas reconnaître mes droits. Mon père a été tué par le FLN en 62 au moment où il montait sur le bateau pour partir en France. Toute ma famille soutenait les Français en Algérie, d'ailleurs, on ne parlait pas l'arabe, on ne faisait pas le ramadan, mon père s'est battu pour la France et j'estime être dans mon droit pour avoir la nationalité française. Je ne veux pas être Algérienne, je suis malade et je souffre. »

J'essaie de comprendre pourquoi Madame Mohellebi est restée dans le village de Bentalha jusqu'en 88, et comment elle a vécu dans l'Algérie désormais indépendante.
« Je suis enfant unique, je ne voulais pas quitter ma mère, tant elle

pleurait à l'idée de me voir partir. J'ai tenu jusqu'à mes 43 ans, mais c'était dur car nous étions identifiés comme amis des Français. Ma mère m'interdisait de révéler le nom de mon père à des étrangers. On avait constamment peur. Puis un jour, je suis partie toute seule, j'ai laissé tout le monde et je ne suis plus jamais retournée. Et j'ai bien fait, comme un pressentiment, car en 1991 toute ma famille a été assassinée par les islamistes. On dit que c'était des militaires, mais moi je crois que c'était des islamistes. Ils ont démembré les corps de ma famille, c'est atroce, tout un village massacré, on en a parlé partout après. Voilà, j'ai su par des gens de la capitale que tout le monde a été assassiné. Il n'existe plus rien de ma famille, aucune photo, aucun document tout est perdu. »

Cette histoire tragique de famille prise dans les mouvements politiques me fait penser à une autre histoire qu'une personne m'a raconté un jour de grand froid à Košice, en Slovaquie, l'autre capitale européenne de la culture.

Aujourd'hui, un rendez-vous avec Daniel Lefevre me conduit à La Joyeuse Boule. Un enclos sépare une construction modeste et deux terrains attenants des bâtiments de Castel Joli et de l'Abeille. Je sonne et un homme souriant vient à ma rencontre : « Entrez, on va s'asseoir dedans, près des fenêtres. Que buvez-vous ? » Derrière le bar, un homme fait la vaisselle.

La mère de Daniel Lefevre quitte Oran en juillet 1962 avec ses quatre enfants. Elle venait de perdre son mari dans un accident de travail : il avait glissé en descendant un escalier dans l'usine Lafarge où il était employé. Il était responsable de secrétariat, mais aussi infirmier et c'est en secourant un autre employé de l'usine qu'il a lui même eu l'accident fatal.

Madame Lefevre part rejoindre la famille de sa sœur dans une petite ville du Midi. C'est pour son métier de facteur que le beau-frère a été d'abord muté d'Oran à Lille, puis deux ans plus tard à La Ciotat, où la famille obtient un logement dans la cité de l'Abeille toute neuve. Madame Lefevre loue un appartement en ville car les logements de Castel Joli, réservés aux rapatriés d'Algérie, ne sont pas encore terminés. Les gravas de la construction de Castel Joli servent à l'aménagement d'un boulodrome au pied des immeubles. L'architecte a dû connaître le penchant pour la Boule lyonnaise – ou la Boule algérienne comme on l'appelait aussi – de ceux qui venaient de l'autre rive. Dès 64, les anciens de là-bas créent le club La Joyeuse Boule de l'Abeille, et le jeune Daniel y est présent dès le départ.

Plus tard, Madame Lefevre emménage près de sa sœur à l'Abeille avec ses enfants grandissants. Elle travaille désormais à la Poste. Daniel fait une formation de chauffagiste, puis devient à 21 ans charpentier de fer aux Chantiers Navals où il travaille jusqu'à la fermeture définitive le 31 juillet 1988. Trop jeune pour la retraite, il choisit « le plan conversion » plutôt que « le plan capital à 200 000 francs ».
« Je pense que j'ai bien fait de choisir la reconversion qui garantissait le maintien de mon salaire, préservait les avantages et prenait en charge mes frais de déplacement pour mon nouveau travail. Dans l'affaire de l'amiante, mes années aux Chantiers ont été comptabilisées, et j'ai pu partir 7 ans plus tôt à la retraite, à 53 ans. » Daniel ne s'est jamais vraiment éloigné de l'Abeille, il y a fondé sa propre famille et a toujours été fidèle au club et au jeu algérien.

Aujourd'hui, il en est le président et assure une présence quotidienne. Comme il n'aime pas voir grimper la moyenne d'âge des membres de La Joyeuse Boule, il crée des actions pour la rendre plus attractive aux yeux des jeunes.
Une convention avec l'institut médico-éducatif La Pépinière à La Ciotat propose à des enfants avec un handicap mental d'être initiés au jeu de boules. Deux fois par semaine, ils viennent s'exercer sur les terrains à l'Abeille. Des photographies de groupe accrochées aux murs du club montrent la fierté des enfants et de ceux qui les accompagnent.

« On essaie de donner le goût du jeu aux jeunes, histoire de transmettre nos expériences et qu'il se fasse une nouvelle jeunesse. Ici, ils peuvent venir se rencontrer, il y a un local et un bar, il y a toujours une personne derrière le comptoir avec qui discuter. » Je demande si des femmes viennent jouer, Daniel Lefevre me dit que non, qu'elles se retrouvent plutôt au centre social.

ES à
MTDI

11 JANVIER 2013
OUVERT AU PUBLIC

À 10 heures 07, Gilberte m'attend dans sa voiture devant la gare de La Ciotat. « Aujourd'hui, la chance me court devant, ma coiffeuse s'est décommandée, elle a 40 de fièvre, alors je mets le chapeau, car avec les anti-rejets que je prends, les racines me poussent comme ça. » Elle montre une longueur entre deux doigts tout en engageant la voiture vers le port en direction du Secours Populaire.

Le lundi et le vendredi matin, la vente de vêtements, d'objets et de livres est ouverte au public. Je m'engage entre les étals emplis d'objets, d'habits, de tissus et de chaussures. Il y a déjà du monde, trois femmes dont une avec ses deux enfants, qui cherchent chaussures à leurs pieds.
Une dame réclame son colis de brioches distribué le vendredi après-midi. « Je ne peux pas revenir l'après-midi, ça coûte trop cher en essence. Si je paie plus cher pour venir que ce qu'il y a dans le colis, ça ne vaut pas le coup pour moi. » La dame a l'air contrariée et son argument fait débat : « Bon, exceptionnellement on vous le donne, mais sachez que… » Suit un rappel des règles.

J'achète une photographie encadrée d'une maison individuelle prise par avion et un objet en bois sculpté par un particulier. Aucune des dames présentes ne veut prendre la responsabilité de m'accorder le droit de photographier. L'arrivée du président Daniel Debrois apporte la réponse : « Vous faites ce que vous voulez, ici vous êtes chez vous, tant que vous parlez de nous, tout va bien. Respectez seulement les personnes qui viennent s'approvisionner ici. »

الجزائر البيضاء - ساحة الأمير عبد القادر

ALGER ILLUMINEE - Place Emir Abdelkader
ALGIERS ILLUMINATED - Emir Abdelkader Square
ALGIER ERLEUCHTET - Emir Abdelkader Platz

الجزائر البيضاء - شارع جيش التحرير الوطني

ALGER LA BLANCHE - Avenue de l'A.L.N.
ALGIERS THE WHITE - Avenue of the A.L.N.
ALGIER DAS WEISSE - Allee von A.L.N.

الجزائر البيضاء - زقاق بالقصبة

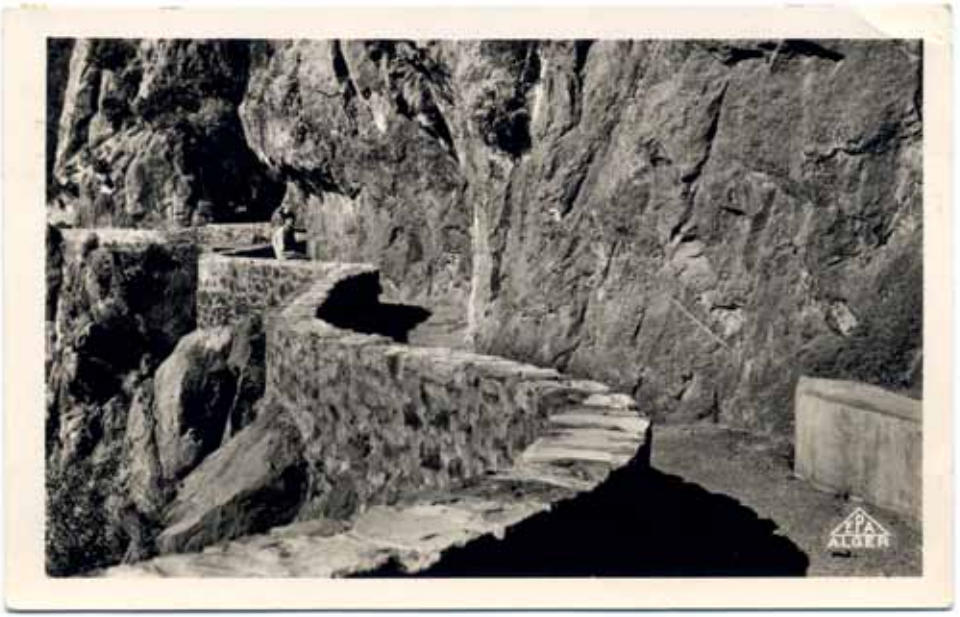
ALGER LA BLANCHE - Ruelle Typique dans la Casbah
ALGIERS THE WHITE - Typical Street in the Casbah
ALGIER DAS WEISSE - Typische Strasse in Casbah

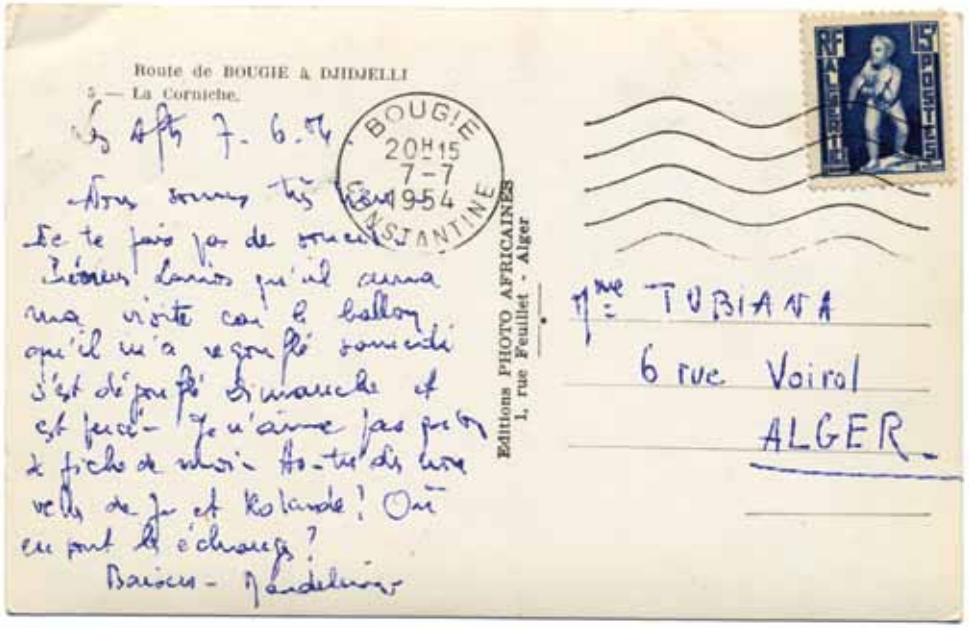
© SNED

الجزائر البيضاء - مسجد كتشاوة

ALGER LA BLANCHE - Mosquée Ketchaoua
ALGIERS THE WHITE - Ketchaoua Mosque
ALGIER DAS WEISSE - Ketchaoua Moschee

الشركة الوطنية للنشر والتوزيع
٣، شارع زيروت يوسف - الجزائر
Société Nationale d'Edition et de Diffusion
3, Boulevard Zirout Youcef - ALGER - Algérie





Les 4 fils 7. 6. 54

Nous sommes très heureux
Je te fais pas de souci
Bérénice dans qu'il aura
une visite car le ballon
qu'il m'a regonflé samedi
s'est dégonflé dimanche et
est percé - Je n'aime pas que
je fiche de moi - As-tu des nou-
velles de Jo et Rolande ? Où
en sont les échanges ?
Baisers - Madeleine

Daniel Lefevre m'attend au club pour regarder des photographies d'Algérie qu'il s'était proposé de chercher dans « les vieux cartons au fond de l'armoire ». Nous prenons place près de la fenêtre et Daniel sort les images d'une enveloppe : deux cartes postales et un dépliant de cartes pour touristes des années 80 sur Alger. « Je n'ai pas trouvé les photos de famille, mais je vous offre les cartes, vous pouvez les garder. »

Nous parlons de la vie en Algérie avant la guerre quand le voisin de table lève la tête de son sudoku : « Moi, je viens du Petit Paris, de Sidi Bel Abbès au sud d'Oran. On l'appelait le Petit Paris pour ses nombreux ponts et les rivières. La légion française y avait sa plus grande garnison.
En Algérie, on avait toutes les richesses ; il y avait du pétrole, des usines Lafarge et le plus grand port sous-marin français. On a tout perdu à cause d'une erreur politique. Aux élections, chez nous, dix voix comptaient pour une, par contre à l'école, on devait apprendre les départements français, l'agriculture, l'industrie, mais ceux de la métropole n'apprenaient rien sur l'Algérie où nous vivions, franchement on n'était pas traités pareil. »
Notre voisin s'est levé, son pas manifeste de la colère. Daniel l'écoute silencieusement. Je lui demande s'il est retourné à Sidi Bel Abbès depuis l'indépendance de l'Algérie.
« Je n'y suis jamais retourné, c'est-à-dire qu'à une époque j'en avais envie, mais ma femme a insisté pour m'accompagner. Et là, je n'ai pas voulu. Je n'ai pas voulu qu'elle pense que l'Algérie d'aujourd'hui est celle de mon enfance. Moi ça va, j'ai les souvenirs de comment c'était avant, mais elle non. L'Algérie est devenue musulmane et forcément ça change tout. Ce qui est terrible pour nous, c'est de savoir que ce que nous avons connu comme le pays de notre enfance n'existe plus, qu'aucun retour n'est possible. »

Aujourd'hui, Raphaëlle tourne une séquence de sa saga antique à la Poterie du Soleil sur les hauteurs de La Ciotat. Le jeune couple propriétaire porte fièrement une petite fille parmi une incroyable variété de pots, d'animaux et d'éléments décoratifs. Être filmés en toge blanche semble leur plaire, et ils répètent une scène plusieurs fois avec un grand sérieux.

Ici, sur deux terrasses ouvrant sur un panorama de la côte, tous les rêves provençaux sont rassemblés, encastrés, entassés : le chien grandeur nature en posture de défense, les tortues d'eau formant une petite montagne, les cigales de toutes tailles accrochées à une palissade, les étoiles de mer géantes, les boules azur montées en pyramide vers le ciel tout aussi bleu. Pourtant, les représentations ne se réduisent pas aux seules icônes de la Provence : chevaux aux allures féeriques, licornes et lions asiatiques en marbre, jarres en terre cuite de toutes les couleurs, fontaines et bassins avec ou sans grenouilles. Je photographie une branche de figuier où les feuilles se détachent tout juste des bourgeons. Ce moment de fragilité de la part d'un arbre qui pousse dans les conditions si sévères du sol méditerranéen, m'éloigne du regard sur les formes décoratives. Il n'y a pas encore d'insectes à cette période de l'année. Des images de figuiers lourdement garnis en fin d'été me viennent à l'esprit, puis leurs fruits d'une peau brune-violette et souple.

Je quitte cet endroit avec un poisson en céramique portant des inscriptions arabes sur le dos. Plus tard, je demande à une spécialiste de l'arabe antique la traduction des mots : « Ça veut dire la mer, écrit avec quelques libertés de signes, mais la mer y est répétée plusieurs fois. »

Aujourd'hui, je suis une équipe de prise de son dans un verger pas très loin de l'Abeille. L'attention est concentrée sur Angélique Maillard, une femme qui prend soin du verger. Son cheval et son chien nous accueillent sur le terrain.
Je ne prête qu'à moitié l'oreille aux histoires d'Angélique et m'approche du cheval au pelage marron pie. Nous nous présentons et je loue la beauté de sa robe. Il a l'air content. Le groupe s'éloigne avec Angélique racontant l'histoire d'un bassin qui se trouve au fond du terrain, adossé à la voie ferrée. Je les rejoins, cheval et chien nous suivent.

« Le bassin contient 50 000 litres d'eau du Canal de Marseille et appartient à la famille Boiteux. » Je n'ai pas entendu le pourquoi d'une telle accumulation d'eau du canal sur ce terrain. « Vous savez, la famille Boiteux, du célèbre Jean Boiteux, le nageur décoré d'or aux Jeux olympiques. Vous savez comment il est devenu le meilleur nageur de son époque ? Enfant, son père l'a attaché en laisse pendant deux heures tous les jours pour qu'il nage sans repos dans ce bassin. »
Le cheval pose ses lèvres sur la surface lisse et aspire l'eau sans la remuer.

Angélique est toujours dans les récits : « Les anciens de La Ciotat viennent se baigner ici avec les enfants. Ils l'ont toujours fait, ils connaissent cet endroit depuis des générations. Le partage est accepté par le propriétaire, et le bassin est devenu un lieu de mémoire pour les gens. On doit le laisser vivre sa vie sans trop le contrôler, chacun doit y trouver son compte. Je vais le nettoyer bientôt et le préparer pour la baignade. »

Comme les lèvres du cheval, mes pensées courent sur la surface du bassin et son pouvoir-miroir attire des images. Je revois un homme suspendu en plein saut au dessus d'un bassin qui dans ma mémoire ressemble étonnement à celui-ci. Je suis dans le film *Reflecting Pool* de Bill Viola. Je revois le reflet des arbres et les silhouettes d'une femme et d'un homme se retrouvant au bord du bassin. Je photographie le bassin.

Plus tard, je me rends compte que je n'ai gardé aucun souvenir de ce que j'ai pu photographier.

Wikipédia donne la liste des records du monde, d'Europe et de France de Jean Boiteux ; ils sont très nombreux. En 1952, il est médaillé d'or aux Jeux olympiques d'Helsinki pour son 400 mètres nage libre. Après son titre olympique, il part en Algérie française et représente les clubs de la Glorieuse Marine à Oran. De retour en France métropolitaine en 1956, il devient entraîneur à Bordeaux. Son nom a été donné à cinq piscines en France, dont celle de La Ciotat.
Un passage dans l'article mentionne le bassin dans la propriété agricole à La Ciotat « où la famille Boiteux élève quelque 800 porcs, un des trois bassins de rétention d'eau, de 25 mètres sur 7 mètres, a une double utilité. Jean – et ses frères et sœur Robert, Henri et Marie-Thérèse – y apprennent à nager avant de tous pratiquer ce sport en compétition. »
Je lis que la natation est une affaire de famille : le père, la mère, l'oncle, une tante, tous sont des nageurs professionnels aux ambitions olympiques.

QUILA.

Avec Gilberte, nous profitons d'une fin de matinée ensoleillée sur son balcon et nous constatons que l'été tarde cette année. Elle me sert un sirop à l'eau et se prend un pastis. « Moi, j'aime le pastis, j'en ai toujours bu, je mets beaucoup d'eau, vu mon âge. Je prends toujours l'apéritif avant le repas, ça m'ouvre l'appétit. De toute façon, je vais faire une sieste après le déjeuner, il me faut au moins ça pour chasser le noir, avec tous les soucis que j'ai, et depuis que je suis toute seule, je dors très mal. »

Gilberte a une vue sur les arbres de La Joyeuse Boule. « Ils veulent faire un parking à la place du terrain de boules, quand-même, on ne peut pas dire qu'on a trop d'arbres dans la cité, ils ne peuvent pas juste les laisser, non ?
Comment, tu n'as pas la télé ? qu'est-ce que tu fais le soir ? Moi, j'aime regarder les reportages, mais seulement les choses de la vie. Comme je m'intéresse au social et à la politique, je ne regarde que ce qui m'intéresse, je n'aime pas la fiction, les histoires ça m'ennuie. Jamais je n'allais au cinéma. Jeune fille, quand les autres allaient au cinéma, moi je dépensais pour les bals, jamais pour le cinéma. J'aimais follement danser, j'oubliais tout. Je fréquentais tous les bals, les fêtes votives, toutes les occasions étaient bonnes pour danser. Mon mari qui ne dansait guère, me laissait danser avec les copains, oh je m'amusais ! »

Fatiha Elahiani m'attend à l'office du tourisme de La Ciotat pour me conduire chez ses parents. Je suis heureuse et touchée de rencontrer d'anciens résidents du Hameau forestier qui acceptent de se souvenir de leur histoire et d'en parler.
Le couple Elahiani et trois enfants sont déjà assis dans le salon de leur appartement au centre-ville. Une des femmes sert du café. Fatiha présente ses parents, ses deux sœurs Malika et Leila, son frère Abdel.
Les murs du salon sont d'un orange soutenu, décorés d'un calendrier, d'une photographie de la famille, d'un porte-clés en fer à cheval. Un grand écran plat occupe une partie du mur face au canapé des parents. Quelqu'un demande de couper le son de l'émission en cours pour mieux s'entendre. Tous semblent avoir envie d'écouter l'histoire familiale que le père va conter.
Malika et Abdel aident leur père quand les mots en français lui font défaut. Fatiha et Leila, plus jeunes, ne parlent pas l'arabe. « L'instituteur qui venait enseigner au camp nous incitait fortement à ne pas parler la langue de nos parents à la maison. On la comprend, mais on a toujours répondu en français » précise Leila.

Djilali Elahiani est né en 1935 dans le village d'Oued-Djer à 70 km au sud-ouest d'Alger. Les flans de l'Atlas Tellien s'élèvent au sud de Blida et entourent ce village de 6 000 habitants. Monsieur Elahiani a grandi sur sa terre natale, comme ses ancêtres : enfant il garde un troupeau de chèvres dans la montagne, adolescent il laboure la terre avec les anciens. Le fait d'être marié à Halima Bouizzoul à l'âge de 15 ans ne change rien à son rythme lié à la terre.
L'approche de la guerre et les luttes d'indépendance vont brutalement bouleverser la vie de ces agriculteurs. En une nuit, toutes les vignes sont arrachées par des hommes armés du FLN, qui coupent ainsi court à la vinification destinée aux Occidentaux. Ensuite, tous les hommes du village sont emprisonnés par les Français, sans qu'on leur en donne le motif.
Rapidement Djilali Elahiani prend des responsabilités dans la cuisine de la prison, puis son nom est remarqué par un gradé militaire. Des membres de sa famille ont fait la Première et la Seconde Guerre mondiale aux côtés des Français, certains y ont laissé leur vie, d'autres ont

été décorés de médailles. Le mérite de ses proches permet à Monsieur Elahiani de devancer l'appel militaire et de quitter la prison ; il a 18 ans.

1963, quand deux oncles – ayant reçu les honneurs de la France – sont pendus par les membres du FLN, le couple Elahiani quitte l'Algérie avec ses deux enfants et un troisième à naître. Le départ se fait tel un enlèvement : la nuit, sans possibilité d'emporter ni biens ni affaires personnelles. Un bateau militaire les conduit en France, à Rivesaltes où ils campent dans des baraquements établis sur un site de l'armée, en attendant de savoir où aller.
Environ 90 000 Harkis arrivent en France et les pouvoirs publics cherchent des solutions pour les logements et le travail. Naît le projet des Hameaux forestiers qui permet à l'Office National des Forêts d'employer les Harkis à bas prix et de les loger sur le site de leur intervention. L'ONF peut ainsi poursuivre son plan d'aménagement des forêts domaniales – abandonné faute de moyens financiers et humains – et lutter plus efficacement contre les incendies dans le Midi.

Après une étape à Fuveau, la famille Elahiani est installée en 1967 dans le Hameau forestier de La Ciotat pour travailler à la lutte anti-incendie. Cinquante familles, environ 400 personnes, vivent dans les baraques situées à 5 km au nord du centre-ville.
Un professeur, un Français d'Algérie, montait au Hameau pour faire cours aux enfants de 5 à 15 ans. Séparés en deux classes, tous suivaient le même cours indépendamment de leur âge. C'est seulement à partir des classes du collège que les enfants fréquentaient les écoles publiques de La Ciotat.
Abdel s'est levé pour chercher une enveloppe avec des photographies dans un tiroir du buffet. L'ouverture de l'enveloppe déclenche un déferlement de souvenirs. Chacun livre des bouts de cette histoire commune.
Fatiha me tend une photo de classe : « En regardant cette image, je me rends compte que tous les enfants harkis étaient regroupés au fond de la classe. Oui, on était toujours au fond, et on ne participait pas aux cours. On nous a mis à part, même dans les classes. » J'entends de la tristesse dans sa voix.

Abdel ajoute : « On avait des chefs de camp, un monsieur et une dame, je m'en souviens bien. Ils venaient pour des papiers administratifs, pour faire des vaccins, et ils décidaient des prénoms des nouveaux-nés à notre insu en déclarant un nom français à la mairie, alors que les parents avaient décidé d'un autre prénom. »

En 1982, vingt ans après leur arrivée à Rivesaltes, on propose aux familles des logements dans la cité La Maurelle en vue de la destruction du Hameau forestier. « On n'avait pas de bail et on nous promettait la gratuité des loyers, c'était des accords verbaux. Par la suite, la réalité a été toute autre : les factures d'électricité arrivaient, puis celles des loyers, puis mes parents n'ont pas pu assumer les charges. En 1989, ils ont cherché un logement moins cher dans le centre » précise Abdel.
La mère raconte le départ du camp : « On devait se presser, quitter les lieux en une journée », puis Leila : « Je me souviens d'être retournée au camp le lendemain pour un carton de livres qu'on n'a pas pu emporter, c'était impressionnant, il n'y avait plus rien, tout avait été détruit… Oui, pendant qu'on chargeait la voiture avec nos affaires, les tractopelles attendaient au-dessus du toit pour le détruire. Puis, à La Maurelle, il a fallu s'adapter à une nouvelle façon d'habiter : par exemple au camp, on était toujours pieds nus, ce n'était plus possible à La Maurelle, il y avait tout d'un coup un regard extérieur sur nous puisque d'autres gens y habitaient. Il fallait fermer les portes à clés, un tas de petites choses auxquelles on n'était pas habitués. »

Avec les trois sœurs, on décide d'aller voir l'emplacement de l'ancien camp. « Je n'y suis pas retournée depuis le déménagement, tout a changé, non ? » demande Leila. « Je sais, c'est près de l'autoroute, du péage, j'y suis déjà allée » rassure Malika, puis sa mère ajoute : « C'est facile, là-haut vous cherchez le figuier, un figuier tout seul, il était devant notre maison, c'est là. »

Le Hameau forestier est devenu la zone d'entreprise Athélia Entreprendre.com.

MERCREDI 19 JUIN 2013

EN ROUTE POUR UNE TOMBE PALÉOLITHIQUE

L'archéologue Jean Collinet vient me chercher en voiture et nous quittons La Ciotat par Ceyreste et la route appelée La Voie Romaine pour rejoindre un site de fouilles à Cuges-les-Pins. Dix-huit kilomètres séparent les deux villes et une route aux virages serrés traverse la forêt de Font Blanche. Nous sommes étonnés de la densité de chênes et de pins de cette forêt dans une région où les arbres s'enflamment si facilement.

Jean me raconte l'histoire de la fouille qui a commencé il y a deux mois. Comme la plupart des sites archéologiques où il travaille, il s'agit d'une fouille d'urgence : la construction d'une zone commerciale à l'entrée de Cuges est en attente. Les sondages laissaient croire à un site très ancien. Une quinzaine de personnes retournent, raclent, trient, lavent, classent et nomment la terre et tout ce qu'elle renferme. La mise au jour d'un campement néolithique, des os, du mobilier et des éclats de silex taillé témoignent d'une occupation sédentaire du site.

Je suis venue pour photographier la découverte d'une sépulture que les spécialistes estiment de l'époque épipaléolithique. Il s'agit du premier humain de cette époque trouvé en plein air ; la plupart ont été trouvés dans des grottes. Je comprends l'importance de l'opération : chaque particule de terre est grattée, regardée, lavée, tamisée et au besoin séchée, photographiée, mise dans un sachet en plastique, étiquetée, classée. Au moins 11 000 ans nous séparent des restes de cet humain. Je me sens écrasée par la lumière qu'aucun arbre ne vient couvrir, et l'impensable distance qui me sépare des os enfouis éteint tout sentiment d'urgence quant à la question de leur représentation par la photographie.

Depuis le panorama filmé en juin dans le salon de Gilberte, je ne cesse de relire et de penser aux écrits de Francis Ponge. Je suis touchée par sa façon de considérer les objets (assez proche de celle de Monsieur Secci) et de créer à partir de cette attention et de cette considération une forme d'écriture propre. *Le Parti pris des choses* est édité en 1942. Francis Ponge a choisi délibérément des objets banals et peu ou mal considérés dans l'histoire de la poésie.
Le 22 janvier 1947 il dit lors d'une conférence :
« Allons ! Cherchez-moi quelque chose de plus révolutionnaire qu'un objet, une meilleure bombe que ce mégot, que ce cendrier. Cherchez-moi un meilleur mouvement d'horlogerie pour faire éclater cette bombe que le sien propre, celui qui à vrai dire ne le fait pas éclater, mais au contraire le maintient (c'est assez difficile de maintenir cela ! on nous a appris la désagrégation ; c'est assez curieux). Alors il s'agit à l'intérieur de tout cela d'un mécanisme d'horlogerie (je parlais de bombe) qui, au lieu de faire éclater, maintient, permet à chaque objet de poursuivre en dehors de nous son existence particulière, de résister à l'esprit. Ce mécanisme d'horlogerie c'est la rhétorique de l'objet. »

Plus de vingt ans avant George Perrec, Francis Ponge se sert de l'analogie de la bombe pour parler d'une écriture qui « maintient l'objet ». J'aimerais trouver les mots qui puissent être « bons » pour les objets du salon de Gilberte, au-delà des idées qu'ils peuvent évoquer.

Je traverse le pont de Trinquetaille à Arles sous la menace d'un orage que de grosses gouttes annoncent imminent. Je me rends chez Sylvie et Jean-Charles Tabacchi parce qu'ils connaissent le costume traditionnel de l'Arlésienne.

Nous sommes assis sous une pergola emplie de lumière échappée des nuages, et quand je parle des projets en cours, tous deux me disent comme d'une seule voix : « Mais, nous venons de La Ciotat, nous y avons grandi, nous nous sommes connus là-bas, et peut-être connaissez-vous Gilberte Mannu, c'est elle qui nous a mariés à la mairie de La Ciotat ! » Nous avions déjà quitté Arles et les Arlésiennes pour parler du père de Jean-Charles qui était ajusteur aux Chantiers, puis du grand-père côté maternel qui fut doreur sur les paquebots. « Je me souviens du bruit constant venant des Chantiers, le martèlement prenait tout le centre, et quand d'un coup le silence se faisait, on savait qu'il était cinq heures. Pour pouvoir circuler en voiture, on laissait passer midi, le temps que les travailleurs sortent de l'usine. Toute la ville était réglée sur la vie des Chantiers » dit Sylvie.
Mais les liens des deux familles avec La Ciotat ne s'arrêtent pas là : le casino Les Flots Bleus est l'œuvre d'un grand-oncle, le frère du doreur. Jean-Charles Tabacchi part chercher « la boîte photo » et me montre un mariage en 1929 où tous posent devant le fameux casino sur la plage. « Savez-vous que l'architecte de la cité ouvrière était un Arlésien ? Monsieur Bouzonville, c'est aussi lui qui a amené le gaz à La Ciotat. Il y avait des liens forts entre La Ciotat et Arles, quand il n'y avait pas assez de travail au PLM, et que la personne était jeune, on l'envoyait travailler aux Chantiers. Si on est aujourd'hui à Arles, c'est peut-être aussi parce que les Chantiers ont fermé, quelque chose se terminait. »

Les récits de leur vie ciotadenne nous emmènent loin dans l'après-midi et ils se terminent par un prêt de photographies particulièrement belles traversant tout le 20e siècle.

Edouard

Nanne paulette

Pour trouver le philosophe Jean-Paul Curnier, c'est simple, c'est en face du célèbre cordonnier de la botte camarguaise, avec sa vitrine digne de figurer dans les meilleurs western.
Je laisserai les histoires de l'Abeille se terminer chez lui à Arles, tranquillement dans le *saloon* sur un banc en bois, buvant une tasse de café.
Ce sont le grand-père et le père de Jean-Paul qui s'inscrivent dans l'histoire ouvrière et politique de La Ciotat. Le grand-père était anarchiste et ouvrier aux Chantiers Navals. En 1908, il a été licencié des Chantiers pour agitation politique. La Ciotat comptait alors une grande concentration d'anarchistes au même titre que Carrare en Italie.

« Mon père était prédisposé à être lui aussi un agitateur. Il était chef de la CGT des Chantiers Navals de La Ciotat, il était spécialisé dans les prises de paroles publiques. Comme il avait du charisme, il a été appelé à l'école du Parti et il est devenu cadre. Il ne travaillait plus dans les usines mais uniquement à la Révolution Mondiale – première étape vers le communisme international selon Marx – et pour cela on l'a envoyé à Arles. À Arles se trouvaient des dissidents communistes ; en gros on l'envoyait pour faire du nettoyage politique. »

Jean-Paul Curnier est né dans cette ville de l'exil du père. Enfant, il apprend à chasser, à courir la Crau et à faire corps avec une colline ou un rocher.
« Grandir en cette plaine indomptable, fréquenter la Crau tous les jours a inscrit l'infini en moi, ce qui donne une incroyable liberté de l'être que personne ne peut ôter. Le fait de ne rien devoir à personne m'a parfois joué des tours professionnellement, je tiens moi aussi un côté tête brûlée de mon grand-père et de mon père.
Alors, ma première visite à La Ciotat vers 1956 ou 58, fut une entrée dans le territoire de la légende, éblouissant, ouvert sur le large. On était accueillis à bras ouverts et j'ai compris que mon père était un héros. Je voyais une population souriante, fière et festive, chose que je ne connaissais pas du peuple camarguais. J'ai appris qu'un autre monde existait, beaucoup plus romanesque, plus ouvert.

La Ciotat, c'était les navires qui partaient, des noms d'Asie, des objets qui venaient de loin.
Dès lors, on allait tous les ans à La Ciotat, et tous les ans je revoyais les mêmes copains. On partait à pied du centre-ville jusqu'à l'Abeille où vivaient mes deux cousins. On tournait toujours en triangle entre le centre, l'Abeille et la mer où on pêchait les huîtres et les oursins qu'on était censés ramener le soir à la maison. C'était un temps inouï pour moi, tourné vers l'extérieur, La Ciotat représentait la vraie vie, une scène de théâtre perpétuellement en mouvement, ce qui était totalement en contraste avec mon temps à Arles où je vivais plus en solitaire.
Plus tard, j'ai bien sûr compris que la vraie vie, je veux dire quelque chose qui pourrait se traduire par « l'essence du réel », c'était pour moi ce pays arlésien, cet espèce de Far West qui se dessine dans l'infini. Encore plus tard, je suis revenu vivre à Arles, pour ne plus devoir y penser, pour avoir l'esprit libre de ce lieu qui revenait sans cesse.
Puis, j'ai commencé à tirer à l'arc et j'ai appris que pour atteindre une cible, je dois fermer les yeux. Le geste devient alors son propre but et la cible doit être en moi, tout comme ce paysage de Camargue. Je dois connaître la matérialité des choses tout en louant son infinie transparence ; n'est-ce pas cela la philosophie ? »

Remerciements à Martine Derain, Giuseppe Secci, Denise Païka, Aziza Ayadi-Cochet, Le Secours Populaire, La Poterie du Soleil, Laïla Mohellebi, Daniel Lefevre, Éric Bertomeu, Jean Collinet, Alain Dervieux, Jean-Paul Curnier, Bénédicte Chevallier, Joëlle Metzger, Jean Schneider.

Remerciements particuliers à Gilberte Mannu, à Madame et Monsieur Elahiani, à leurs enfants Fatiha, Malika, Leila et Abdel ainsi qu'à Sylvie et Jean-Charles Tabacchi pour le prêt de leurs photographies de famille.

2011-2013. Deux années durant, accompagnée de cinéastes, de danseurs, de photographes, de peintres, Martine Derain a habité la cité de l'Abeille à la Ciotat. Habiter, aux deux sens que possède ce terme. Dans son sens premier, concret, qui a affaire avec la vie matérielle des êtres, même si, bien vite, s'y mêlent de l'affect, de l'intime, des histoires privées, et qui signifie occuper un lieu physiquement, y demeurer, y séjourner pour y dormir, y manger, y travailler peut-être : y vivre. Dans son sens second et figuré qui regarde le premier, inversé comme en un miroir, ou plutôt passé de l'autre côté du miroir, puisqu'il ne concerne plus la vie matérielle et que le corps s'y fait esprit et pensée : on dit qu'un esprit habite un lieu ou qu'une pensée nous habite, nous emplit, nous hante... « Habiter l'Abeille », c'est ainsi que l'on décrira l'action menée par Martine Derain et les autres artistes qui l'ont accompagnée au cours des deux années pleines qu'elle y a passées. Habiter, au point que chacun des membres de toute cette petite troupe, après avoir fait corps avec la cité, semble être devenu en quelque sorte une part de l'esprit du lieu ou, plus exactement, avoir réveillé l'esprit du lieu. Quelque chose s'est passé à la cité de l'Abeille, qui est de l'ordre d'un envoûtement.

Certainement, on pourrait raconter ce passage tout autrement, et le récit que l'on en ferait n'en serait pas moins juste. On pourrait le dire comme une histoire de rencontres, rencontres entre des hommes et du bâti, entre des hommes et d'autres hommes, entre des artistes et des citoyens, entre des histoires individuelles et la grande histoire, donnant lieu à des expériences, à un vécu, lequel, à son tour, a engendré des paroles, des récits, des gestes, des échanges de regards et de vues... On pourrait également le raconter comme un acte politique. Il ne serait plus question alors d'artistes et de citoyens mais de la constitution d'un collectif, d'une articulation entre les différentes histoires ou rêves des uns et des autres, de la réappropriation de l'espace public et de l'histoire d'une collectivité, celle de la population résidant à la cité de l'Abeille à la Ciotat, et de la construction d'un espace commun au sein de cet espace public réinvesti par les récits, les gestes, les histoires de tous et de tout un chacun.

///////////

Tout au long de ces pages, Martine Derain, quant à elle, retrace ces deux années passées à l'Abeille comme on remonte le cours rêveur d'une histoire collective, discrète, discontinue, constituée, tramée de nombreux récits enchâssés, intriqués les uns dans les autres, récits de gestes, de regards, d'actions, de rencontres, d'architectures. Jean-François Neplaz écrit : « Ficeler des récits avec "ce qu'on a sous la main" à un moment donné est une forme de notre temps. L'époque n'est pas à l'épopée, nous sommes bien loin du « grand récit fondateur », loin de la fondation d'une mythologie (les maigres tentatives ressemblent à la verroterie ou à l'iconographie religieuse offerte aux indigènes d'une tribu à coloniser)... Plus proche du poème, de la fable, de la nouvelle, toutes formes à même de saisir des instants volés, fugaces, intenses ou à jamais incompréhensibles... Ou plutôt de l'assemblage de nouvelles, de récits empilés, de bribes d'histoires qui se répondent (ou pas) et de formes qui se chevauchent, se croisent, se contrarient, s'encombrent. » Dans ce cheminement erratique, d'autres prennent le relais : la photographe Suzanne Hetzel qui pénètre dans les intérieurs de la cité et écoute leurs habitants, les faisant revenir sur leur histoire ; Jean-François Neplaz encore, qui engage un dialogue avec d'autres membres de son collectif Film Flamme, discutant d'autres histoires, fictives celles-là, et d'autres paroles, jusqu'au chant des oiseaux. Assemblage de récits polyphoniques donc, ce livre fait encore une fois bruisser et frémir l'Abeille, comme elle a bruissé deux années durant. De quoi ces frémissements sont-ils faits ?

Il y a eu, il y a des œuvres. Certaines, éphémères, n'étaient vouées à durer que le temps de leur avènement. Ce furent, entre autres, les performances, les mouvements, les gestes des corps des danseurs de la compagnie Ex Nihilo ; ce furent les « marches parlées » conduites par Martine Derain. Il en ressort des souvenirs qui continueront longtemps encore d'emplir l'air de l'Abeille mais aussi des films, des photographies, des récits, autant de traces qui donnent lieu à d'autres œuvres qui, elles, demeureront. D'autres œuvres furent conçues pour rester et persister après coup. Ce sont là encore des récits, des photos, des films, des peintures et des dessins. Pourtant, elles aussi comportent une part d'éphémère.

Par l'ouverture de leur forme, ces films, photos, récits, portent encore des empreintes, des éclats de la situation, des gestes qui eurent lieu au présent de leur réalisation et les ont fondés. Ainsi des dessins et peintures rapides de Raphaëlle Paupert-Borne, ainsi des photos de Suzanne Hetzel laquelle, d'ailleurs, revient sur cette situation passée à travers les récits qui les accompagnent. Ce livre les recueille, pêle-mêle et les prolonge, fait résonner l'écho répété, redoublé, donnant désormais à toutes ces œuvres le même statut de trace, d'empreinte d'un événement d'une expérience passée et vécue.

Du temps a passé entre le moment où Martine Derain est arrivée pour la première fois à l'Abeille et celui, deux ans plus tard, où est conçu ce livre. Un temps plein à l'échelle des individus, fait d'événements, d'échanges, de présences, qui a rompu avec le temps désormais vide (depuis que les luttes ont cessé) de l'histoire subie de la fermeture des chantiers, du chômage et des reconstructions ou destructions de la cité. Une épaisseur, des couches de temps se sont déposées, sédimentées et, en certains points, ont produit des concrétions, des cristallisations, faisant surgir ici et là, comme au cours du processus d'une réaction chimique, des apparitions, des événements, des altérations de gestes, de regards. Des formes rêvées ou latentes ont pris corps, vie, et sont venues un moment s'incarner. C'est en se glissant dans les intervalles, dans les écarts que tracent ces gestes, ces récits, ces regards, ces histoires, ces œuvres, dans les silences qu'ils ouvrent, que l'on pourra peut-être prendre la mesure de cette épaisseur de temps et percevoir les jeux d'échos, de répons de cette polyphonie. Se glisser, se lover dans les intervalles, comme on surprend à un moment quelconque la vie matérielle, comme on la prend sur le fait, ou comme une manière de « partir au milieu, par le milieu, entrer, sortir, non pas commencer ni finir », ainsi que le disaient Gilles Deleuze et Félix Guattari dans leur introduction à *Mille Plateaux*. Ce serait sans doute aussi la démarche la plus fidèle à celle adoptée deux ans durant à la cité de l'Abeille par Martine Derain, qui la décrit non comme une création de formes, mais comme la saisie de « formes préalables même à notre présence. Formes inscrites dans l'air de la cité, dans le geste de ses habitants, dans la structure de ses bâtiments, l'écorce de ses arbres. Formes que nous avons prolongées

d’un rien, un trait de crayon, un mouvement de caméra, le déclenchement d’un appareil photo... » Partir par le milieu, comme principe d’action, comme discipline de la perception, ou encore saisir les « formes inscrites dans l’air », les suspendre, le temps de les faire advenir, de les « ensorceler » (Walter Benjamin) pour les faire résonner puis retourner dans le temps.
Ezra Pound dans son *Canto CXX* proposait, quant à lui : « Ne bougez pas et laissez parler le vent ».

Le vent justement : dans deux films différents réalisés à L’Abeille, deux plans filment le vent, l’un tiré des *Chroniques* filmées, l’autre de *Imago Mundi* de Sara Millot, deux plans fixes précisément qui filment le passage du vent : le premier se produit au cours d’une promenade, le long de l’ancienne voie de chemin de fer qui longe la cité et qui, autrefois, acheminait le matériel et les ouvriers jusqu’aux Chantiers Navals de la Ciotat. Là, l’image s’arrête sur un massif de lierre qui grimpe le long d’un grillage. Le vent s’y engouffre, le soulève comme si, subitement, il était porté par une force invisible, ou comme si, habité, animé d’un mouvement intérieur, il tentait de signifier quelque chose, de faire signe. Dans *Imago Mundi*, un plan en contre-plongée sur du linge pendu à un balcon produit une sensation semblable : emporté par le vent, le linge adresse lui aussi des signes éperdus, il s’élève, se tord, se distord, il danse.

Il danse avec le vent, avec l’air, dans l’air, comme les danseurs de Ex Nihilo, en dessous, à terre, au pied de l’immeuble, dansent avec l’architecture et le sol, la topographie des lieux. Ils sont quatre, cinq, six danseurs, hommes et femmes, parfois des habitants de la cité les rejoignent, mais jamais ils ne forment un ballet, un groupe. Ils se dispersent dans l’espace de la cité aux pieds des immeubles, sur l’ancienne voie de chemin de fer, sur le stade de foot. Il est impossible de les embrasser tous du regard, impossible de suivre leurs mouvements dans leur complet développement, on ne peut que les surprendre séparément toujours en plein milieu d’un geste et en suivre l’onde de choc qui se diffracte, se répercute de corps en corps. Ils roulent, ils courent, marchent, se heurtent les uns aux autres, aux murs, au sol, ils semblent entrer en un dialogue secret entre eux

et avec l’espace, avec l’architecture qui les environne, les murs, le sol. Ils se lovent dans une fenêtre, en épousent la forme, se plaquent contre les murs, s’y contorsionnent, s’y suspendent, ils sont en devenir fenêtre, en devenir mur, en devenir gargouille, linge, chauve-souris, en devenir sol puis, tout à coup, comme portés, traversés par une autre force ou un affect, ils s’en détachent. Ils font jouer la souplesse de leur corps contre l’architecture ; sa pesanteur contre le sol, ou au contraire, dans un lyrisme déconstruit porté par une grâce saisissante, s’en émancipent, s’envolent, virevoltent, roulent. De quoi est fait ce dialogue secret ? Nul ne le dira jamais. Jean-François Neplaz en suggère une lecture dans le montage alterné de son film *Si elle "tomber"*... Sur un fond sonore de catastrophe, on voit les danseurs de la compagnie Ex Nihilo intervenir sur les chantiers désaffectés de la Ciotat. Ces séquences alternent avec des extraits d’archives (vidéo), autrefois filmées par Jean-François Neplaz lui-même, montrant des ouvriers occupant le chantier un 24 décembre 1991 pour lutter contre sa fermeture tout en discutant de manière très précise de cinéma, d’opéra... d’arts. Grâce au montage et à la musique, tout à coup, les paroles des ouvriers et les mouvements des danseurs se répondent, les corps des uns sont traversés par les paroles des autres et vice-versa. Le film suggère, rêve à l’aide de la musique et du montage, enclenche le travail du sens sans, cependant, l’arrêter. Partir par le milieu, c’est « renverser l'ontologie, destituer le fondement, annuler fin et commencement », poursuivaient Deleuze et Guattari, autrement dit, ouvrir le travail du sens ou, plus exactement les jeux de sens. Walter Benjamin, lui, l’énonçait comme une mise en jeu de l’origine : « L’origine est un tourbillon dans le fleuve du devenir, et elle entraîne dans son rythme la matière de ce qui est en train d’apparaître. [...] Elle demande à être reconnue d’une part comme une restauration, une restitution, d’autre part comme quelque chose qui est, par là-même, inachevé, toujours ouvert. » Et le sens de rebondir à chacune des danses de Ex Nihilo, notamment lorsqu’elles accompagnent au loin les marches parlées de Martine Derain qui traverse l’espace de la cité en remontant le temps à rebours, en retraçant l’histoire de ses bâtiments et de ses habitants et faisant jouer le tourbillon de son origine dans le présent de son devenir, avec au loin, parfois visibles, parfois invisibles les corps des danseurs, traversés par cette histoire et par

les lieux. Dans ces parcours, Martine Derain marque des temps d'arrêt et se tait pour permettre de contempler, de loin et dans le silence, la cité qui, entre-temps, au fil de ses paroles, s'est chargée de récits, du chaos de son histoire, et la laisser apparaître soudain comme un tout organique apparemment paisible et, cependant, traversé d'histoires, habité de mystères et hérissé de poésie.

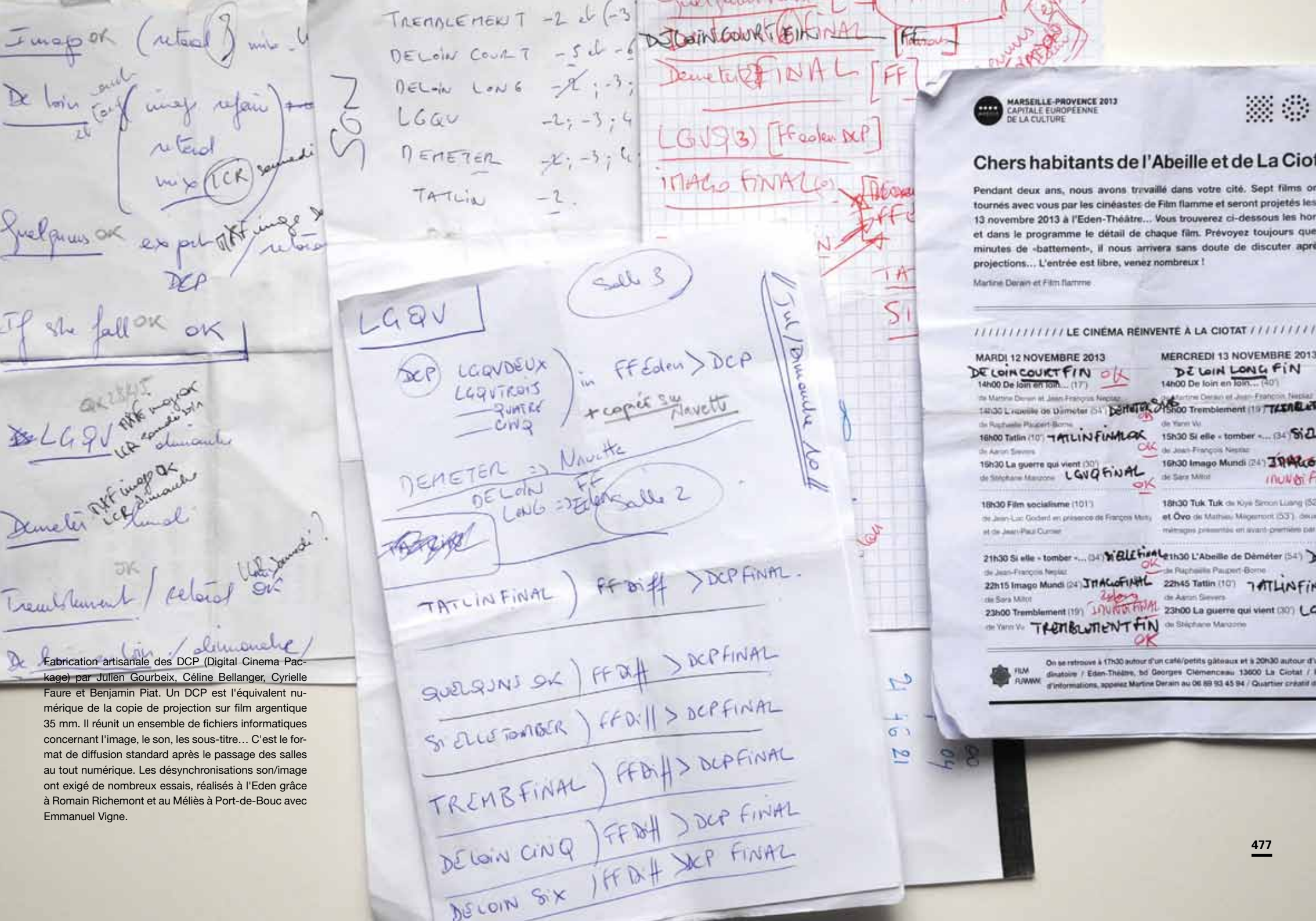
Nombreuses sont les œuvres réalisées à l'Abeille qui impriment ce même suspens, ce même temps arrêté. Les plans du film *Imago Mundi* de Sara Millot et les photographies de Suzanne Hetzel ne sont à vrai dire faits que de ces suspens. Au même titre que les corps des danseurs de Ex Nihilo, elles surgissent au milieu de toute chose, comme sorties du chaos, mais, contrairement à ces derniers, elles en extraient des éléments, les isolent, les arrêtent : ce sont des plans (Sara Millot) ou des photographies (Suzanne Hetzel) d'objets, d'éclats d'objets, de corps, d'éclats de corps, de mains, de visages, de vieilles photos, suspendues le temps d'un instant, le temps d'un « ensorcellement » de la forme, comme l'écrivait Walter Benjamin : « Aucune œuvre d'art ne peut apparaître vivante sans être immobilisée. [...] Il faut que la vie, qui s'agite en elle, apparaisse figée, immobilisée en un instant. La création ne "fait" rien du chaos [...] En revanche, l'ensorcellement de la forme fait du chaos un univers le temps d'un instant. »

Suspendre le temps, c'est aussi interrompre le cours de l'histoire, le diviser, le découper, y ouvrir une brèche, dans laquelle peut s'engouffrer le travail de l'art qui est émancipation, ébranlement de l'origine, nous rappelant sans cesse que nous sommes aussi des êtres faits, construits, institués, que le monde donné est toujours déplaçable, transformable, reconfigurable, autre que lui-même et non identique à soi. Dans ce moment suspendu, les objets, les bâtiments de l'Abeille se chargent de temps, d'histoires, d'imaginaires, jusqu'à éclater, exploser en chants (Rapahëlle Paupert-Borne accompagnée de Brigitte Manoukian fait chanter les façades du Vieil Abeille) en récits, en images, jusqu'à produire une collision des temps de l'histoire, comme le fait le film de Jean-François Neplaz... mais aussi celui, magnifiquement baroque, de

Raphaëlle Paupert-Borne, *Déméter*, où l'on retrouve les habitants et les artistes de l'Abeille revisitant l'origine antique des lieux, transfigurés en dieux ou demi-dieux de l'Olympe, ou encore celui de science-fiction *La Guerre qui vient* de Stéphane Manzone.

Il y a des œuvres qui commencent et finissent au moment où tout rentre dans l'ordre et l'apaisement, où s'impose une vérité, et il y en a d'autres qui ne commencent pas et ne finissent mais arrêtent le temps et y laissent s'engouffrer les bourrasques de vent. Elles instituent l'art en lieu de bifurcation, de présence ouverte et indéterminée, qui ouvre la possibilité de devenir autres. Elles proposent des images d'horloges arrêtées, de jeunes assis attendant que le temps passe, de linge qui vole, de rideaux qui tombent, de danseurs qui dansent jusqu'à la fin des temps. Cet espace d'images est le monde d'une actualité intégrale et, de tous côtés, ouverte. À la fin, ces images, ces œuvres retournent au temps, comme les fleuves retournent à la mer ou le vent à l'air. Du temps a passé à l'Abeille, un envoûtement s'est produit. Il y a eu des œuvres, des films, des récits... À nous de prolonger en silence ce mouvement redevenu secret, cette courbe dissimulée, rentrée sous terre, dissoute dans l'air : de ne plus bouger et de laisser parler le vent... comme les deux héros survivants de *La Guerre qui vient* décident de suivre la direction du vent.

//////////



Fabrication artisanale des DCP (Digital Cinema Package) par Julien Gourbeix, Céline Bellanger, Cyrielle Faure et Benjamin Piat. Un DCP est l'équivalent numérique de la copie de projection sur film argentique 35 mm. Il réunit un ensemble de fichiers informatiques concernant l'image, le son, les sous-titre… C'est le format de diffusion standard après le passage des salles au tout numérique. Les désynchronisations son/image ont exigé de nombreux essais, réalisés à l'Eden grâce à Romain Richemont et au Méliès à Port-de-Bouc avec Emmanuel Vigne.

Le cinéma réinventé à La Ciotat

Pendant deux ans, nous avons travaillé dans la cité de l'Abeille, à La Ciotat. Sept films ont été tournés par les cinéastes de Film flamme avec les habitants de la cité. Ils sont projetés les 12 et 13 novembre 2013 à l'Eden-Théâtre… Vous trouverez ci-dessous les horaires, et dans le programme téléchargeable sur le site de MP13/ Quartiers créatifs le détail de chaque film. Prévoyez toujours quelques minutes de «battement», il nous arrivera sans doute de discuter après les projections… L'entrée est libre, venez nombreux !

Martine Derain et Film flamme

MARDI 12 NOVEMBRE 2013

14h00 De loin en loin… (17')
de Martine Derain et Jean-François Neplaz
14h30 L'Abeille de Déméter (54')
de Raphaëlle Paupert-Borne
16h00 Tatlin (10')
de Aaron Sievers
16h30 La guerre qui vient (30')
de Stéphane Manzone

18h30 Film socialisme (101')
de Jean-Luc Godard en présence de François Musy et de Jean-Paul Curnier

21h30 Si elle « tomber »… (34')
de Jean-François Neplaz
22h15 Imago Mundi (24')
de Sara Millot
23h00 Tremblement (19')
de Yann Vu

MERCREDI 13 NOVEMBRE 2013

14h00 De loin en loin… (40')
de Martine Derain et Jean-François Neplaz
15h00 Tremblement (19')
de Yann Vu
15h30 Si elle « tomber »… (34')
de Jean-François Neplaz
16h30 Imago Mundi (24')
de Sara Millot

18h30 Tuk Tuk de Kiyé Simon Luang (52')
et Övo de Mathieu Mégemont (53'), deux moyens métrages présentés en avant-première par Shellac

21h30 L'Abeille de Déméter (54')
de Raphaëlle Paupert-Borne
22h45 Tatlin (10')
de Aaron Sievers
23h00 La guerre qui vient (30')
de Stéphane Manzone

On se retrouve à 17h30 autour d'un café/petits gâteaux et à 20h30 autour d'un apéritif dînatoire.

Eden-Théâtre, bd Georges Clémenceau 13600 La Ciotat

Pour plus d'informations, appelez Martine Derain au 06 89 93 45 94 ou écrivez à martine.derain@free.fr

Septembre 2013. C'est en voisins que nous nous sommes rendus à cette journée, voulue « d'étude », de « colloque » ou quelque autre intitulé, « d'éducation à l'image »[1] et autres déterminations raisonnables, qui disent surtout par ces temps de mots empruntés, les cérémonies et représentations que l'institution consacre à elle-même et à sa reproduction. En petit comité.
En voisins, car cette journée est sise à La Ciotat, Théâtre du Golfe, tandis qu'à quelques encâblures de là, nous labourons depuis deux ans le terrain qu'ils prétendent éclairer par la communication et la pensée...
En voisin de périmètre physique donc mais visiblement à des années-lumière d'un voisinage intellectuel ou simplement pratique puisque cette expérience-là n'atteint pas leur cercle d'intérêt.
Nous saurons pourquoi par cette visite. Ici s'affirme l'image consommée, l'image écran, l'image asservie, l'école de la communicabilité asphyxiante sous la plus épaisse couverture idéologique.
J'entends Georges Steiner parlant des textes étouffés sous les commentaires comme l'étreinte d'un lierre se nourrit de l'arbre qui en meurt :

> — Chaque jour, au travers du journalisme, au travers des articles journalistico-universitaires, la valeur intrinsèque, les puissances de production, les économies que représente la monnaie de la création, c'est-à-dire la vitalité de l'esthétique, subissent une dévaluation[2].

Un rôle tenu ce jour-là par des « experts culturels » et autres chargés de mission de la machine de domination. C'est l'endroit exact du désert cet endroit de la vie anesthésiée.

Mais comment écrire ? Que dire alors d'un désert arpenté où rien ne poussera évidemment sous nos pas de marcheurs ? Il ne restera de notre passage que les traces approximatives dissipées par le premier vent de sable. Des traces pourtant précieuses comme peut l'être le chemin d'une source au cœur des dunes à d'autres voyageurs attentifs.

Quelles sont ces traces, et quel est ce désert ?

/////////////

[1] La « Rencontre annuelle du Pôle Régional d'Éducation artistique et de Formation au Cinéma et à l'Audiovisuel en région PACA » avait pour thème ce 27 septembre 2013 *L'éducation artistique au cinéma en Europe*. Rien moins. Sans qu'il soit précisé en amont de quelle Europe il s'agit. Évidemment. Quant à l'éducation artistique…

[2] Georges Steiner. *Réelles présences*. Gallimard.

POLITIQUE DE LA VILLE, POLITIQUE DES CHAMPS

On ne peut guère raconter ou penser une expérience comme la nôtre sans croiser Fernand Deligny. Il est étonnant – parfois suffocant – de constater chaque jour comme le récit de sa vie avec quelques jeunes autistes, radeau dérivant un océan de chênes verts cévenole, recoupe notre propre vécu de l'espace social urbain d'aujourd'hui[3].

De quelle expérience parlons-nous d'abord ?
De cet Atelier collectif à La Ciotat et auparavant, l'accompagnant ensuite, de ses racines à La Joliette (Marseille) dans les chambres de montage du Polygone étoilé... « Camp de base », sans lequel rien n'aurait été possible.
Et plus loin encore, dans les recherches d'une pratique collective d'agir au présent. Et sa pensée. Une pratique qui recouvre autant une façon d'être qu'une façon de réaliser certains films.

> — Notre cité sera originale à ce prix, être édifiée sans plan, ce qui nécessite soit dit en passant un surcroît de méthode, un adieu déchirant aux fantômes de la tribu.

Cette phrase du *Polygone étoilé* de Kateb Yacine nous sert de bannière quand nous lançons le non-projet d'habiter ce bâtiment de la rue Massabo, ce quartier de la Joliette, cette ville de Marseille, cette région et surtout ce temps, d'un mouvement cinématographique. C'était l'aube des années 2000. Il s'agissait de « poser là » des caméras 16 mm, entre *Nous*. Un *Nous* interrogé. Un *Nous* complexe et contradictoire. Un *Nous* où s'effacerait de loin en loin ce qui s'énonce de hiérarchie (de police[4]) dans « ils », dans « eux » (qui excluent)... Mais aussi entre celui qui enseigne et celui qui est enseigné, entre celui qui fait et celui qui regarde[5]... Entre celui qui s'assoit et celui qui fabrique les chaises. D'où la salle de cinéma, partagée entre les cinéastes qui y travaillent (et ce sont parfois nos voisins devenus cinéastes à l'occasion) et les associations qui y programment des films au long de l'année (et les cinéastes que nous sommes y devenant spectateurs). Seule salle de cinéma de ce pays sans programmateur ! Mais salle qui répond à l'appel de Zola (enfin !) : « Moi public, je veux qu'on ne me cache rien, moi public, je veux que l'on me donne dans sa totalité le moment artistique.[6] » Une façon d'occuper l'espace public (en l'occurrence un financement public) sans le transformer immédiatement en espace réservé et d'en (faire) travailler la contradiction. En dilater l'espace, l'articuler avec une pensée du monde qui soit un horizon et non son encadrement.

D'où aussi (et c'était depuis 1997 déjà) les Ateliers Cinématographiques Film flamme radicalement consacrés à ne pas « vouloir » faire de film en partageant la caméra 16 mm avec nos voisins de quartier, ou du quartier voisin.
À les faire au plus près du geste gratuit... Sans projets, ni scénarios, sans préparation même parfois... Comme ça, vite fait, en passant... Sans que ça devienne jamais un travail, un labeur, tournage et montage compris... Un peu comme on s'arrête au bar en rentrant du boulot. Mais le plus souvent comme quand on n'a pas de boulot.
Et là on invente un monde...
Ce qui donne un premier savoir du temps libre et de son usage.

Le mot improvisation toléré en musique (mais à quel prix !?) reste une profanation au cinéma. Des films de 3 mn par qui veut, qui a envie, qui passe, qui demande ou parfois simplement qui est là... Sans sélections, sans grilles, sans préalables... sans « structure d'accueil », que le plaisir et la liberté d'être avec quelqu'un qui est disponible, et puis qui s'efface, laisse un vide et les outils sur la table avec lesquels tu remplis ce vide... Comme tu l'entends... De ton savoir et de tes ignorances... Et ce sera bien, il n'y aura rien à jeter. Et la confirmation que « c'est bien » ne viendra pas d'un jury, pas d'un expert, d'un spécialiste ou autre professeur... mais d'un public, en ce qu'il te reconnaîtra. Et toi aussi, cet inconnu, tu le reconnaîtras. Ce qui n'est pas la moindre des découvertes pour Nous. Découverte qu'on peut entendre comme un écho à la proposition de Giorgio Agamben *Soyez votre visage !*

Cette expérience-là, de se retirer du processus, s'effacer, de laisser cet espace vaquant (de créer un espace vaquant par cet effacement même), dégagé des obligations militantes, des injonctions à faire et de leurs finalités dites politiques (culturelles), des comptabilités ethniques ou sociales. Cette tentative absolument égalitaire, cette expérience-là est héritière de Deligny.

[3] Jean-Luc Brisson, artiste et enseignant à l'école du paysage de Versailles, nous dira plus tard, lors du colloque Quartiers créatifs d'octobre, comme il partage ce point de voir. Lui travaille des jardins. Mais nous ?

[4] On entendra ici la définition que lui donne le philosophe Jacques Rancière. In *Le partage du sensible*, synthétisé plus loin d'après *Le spectateur émancipé*, La Fabrique Éditions.

[5] Toutes notions largement développées par Fernand Deligny dans ses écrits autant que par Jacques Rancière dans *Le maître ignorant* puis *Le spectateur émancipé*.

[6] Émile Zola, *Mon salon*.

À l'origine, c'est certain, nous ne le savions pas.
On peut hériter d'ignorance. Communiste ignorer le communiste. Mais pas la recherche du commun (ce *communisme primordial* dit-il). Ni la recherche, « à tout prix », d'une échappatoire à l'oppression et au confort.
Et ce commun le chercher dans l'*agir* d'avant le langage. Jean-Paul Curnier avec son dernier livre et sa *philosophie à l'arc* (on conviendra qu'elle engagerait aussi en premier lieu l'homme des prairies ou des rocheuses plus que l'urbain) nous suggère même d'un *agir* avant la pensée : « Avoir la sensation pour seule certitude, pour seule mesure, pour seule ressource. »

Mais puisqu'il s'agit de Deligny, entendre encore avec lui que « bien souvent le réseau, en tant qu'échappatoire, hérite de ces formes qui n'ont pas lieu ou dont on peut se dire qu'elles ont eu lieu « dans le temps » ce qui est, à vrai dire, un lieu bien étrange[7]. » La remarque est importante, relevant cette transmission confuse, irradiante, transmission aérienne, cheminement d'une idée sous ses formes vagabondes. Indifférente à l'ordre, fût-il chronologique. Indifférente même à l'idée de transmission.
En tout cas, le « pas de côté » avec les principes de l'éducation populaire au cinéma, dont nous nous réclamions pourtant, était flagrant...
Mais l'éducation populaire est plus facile à déclarer. Dans le genre malentendu on fait pas mieux.
Pourtant le décalage avec le « cours de cinéma » est total. Nous en avions trouvé l'expression (et la mesure du décalage) dans une malle en fer parmi d'autres archives brutes, bobines 16 mm tournées à la fin des années 70.
Là, lors d'un exposé sur « la fabrication d'un film », un Conseiller Technique Jeunesse et Sport[8], pourtant certain de son affaire mais se noyant dans sa propre démonstration, nous en donnait par sa faconde la distance étalon.
Rire était d'autant plus facile qu'il était entre temps devenu un ami... Et lui aussi, Pierre Gurgand, se reconnaissait là où nous étions désormais en ces années 2000, malgré qu'un peu troublé. Nous avions prévu de mettre ça sur le tapis là-bas du côté de Longo Maï... Mais la vie en a décidé autrement. C'est-à-dire la mort. Depuis on navigue avec Pierre. Bord à bord... Un peu taiseux. Hélas, ceux qui ne sont pas taiseux, ce sont les armées de médiateurs tonitruants et prétentieux lâchées par les universités pour reprendre ce flambeau professoral de

[7] Fernand Deligny, *L'arachnéen et autres textes*. Éditions L'arachnéen.

[8] Pierre Gurgand dans les rushes exhumés par lui-même et Aaron Sievers, faisait filmer par des stagiaires sa propre prestation. Sa « noyade improvisée » est en soi un joli film comique très éloigné de ce qu'il définit pourtant dans son cours comme « le cinéma que nous aimons, le cinéma à scénario ». In *Flacky et camarades, le cinéma tiré du noir de Aaron Sievers*, Éditions commune.

pacotille. Les spectateurs et le cinéma ayant depuis « ce temps des maîtres » évolué assez pour que ces armées ne soient que les légions perdues d'un temps arrêté. Leur seule chance est celle de l'industrie du divertissement qui rêve de films sans cinéastes et dont ils sont, à travers festivals, revues, stages et autres ateliers audio-visuels... les apôtres.

Le geste que nous avions cherché dans ce partage du cinéma est au contraire celui de construire un vide, habité de silence et d'humanité, dans ce pressentiment là : « aujourd'hui, l'éducateur, le politicien, l'amuseur, viennent avec un haut-parleur (...) et aussitôt les pauvres se voient dénier ce luxe indispensable qu'est le silence dans lequel éclot la langue vernaculaire[9]. »
Dans la conscience confuse de la nécessaire création de ce silence au cœur du tintamarre. Qui, humain, ne nous semblait pas... Mais alors pas du tout.
Certains attendent le Déluge (comme le messie !). Mais le Déluge est là, dans le tintamarre. Il est une volonté humaine.

On voit assez simplement ce qui est politique dans ces choix. Politique, au sens que Jacques Rancière précise :

> — La politique est l'activité qui reconfigure les cadres sensibles au sein desquels se définissent des objets communs. Elle rompt l'évidence sensible de l'ordre « naturel » qui destine les individus et les groupes au commandement ou à l'obéissance, à la vie publique ou à la vie privée, en les assignant d'abord à tel type d'espace et de temps, à telle manière d'être, de voir et de dire. Cette logique des corps à leur place dans une distribution du commun et du privé, qui est aussi une distribution du visible et de l'invisible, de la parole et du bruit, est ce que j'ai proposé d'appeler du terme de police.

Roland Barthes disait dans le même esprit, lors d'un entretien, que « l'oppression ce n'est pas tant l'interdiction de faire que l'obligation à faire[10]. » Reste que cette redistribution du sensible, ce refus de l'assignation des corps à leurs places, ne s'oppose pas seulement à l'appareil de domination, mais à ceux qui tirent un propre confort de leur acceptation à cette assignation. Et ils sont légions. D'où que « faire silence » se protège et se paye parfois de furieux et

[9] *L'arachnéen et autres textes*.

[10] *Le grain de la voix*, *Entretiens 1962-1980*, Points 1999.

bruyants affrontements. Ce n'est pas le moindre des paradoxes. Il a toujours été.

À ce titre, le collectif a cette première vertu de permettre de réaliser la tentative. S'il n'en est pas la finalité, le collectif a été le premier geste et la première condition du geste.

Le collectif est la cristallisation ponctuelle d'un état et d'un fragment du réseau au regard d'une situation.

///////////

DES GESTES ET DES ORDRES

Mais quoi d'un geste ?
Quoi de ce mot sur l'étagère des mots ?
Giorgio Agamben dans son ouvrage *Moyens sans fins/Notes sur la politique* dédié à la mémoire de Guy Debord, et qui n'est pas une petite étape pour penser le monde qui est le nôtre aujourd'hui, revient sur la question du langage, du geste et de la situation à l'aune des analyses de son dédicataire.

Il écrit, variations sur le thème de « la situation » (proche de notre propre réalité à La Ciotat) et la rapprochant de la tradition de la commedia dell'arte :

> — Les masques ne sont pas des personnages, mais des gestes représentés selon un type, une constellation de gestes. Dans la situation en acte, la destruction de l'identité du rôle va de pair avec la destruction de l'identité de l'acteur. C'est le rapport même entre texte et exécution, entre puissance et acte qui est remis ici en cause. Car entre le texte et son exécution s'insinue le masque, comme mélange indifférencié de puissance et d'acte. Et ce qui a lieu – sur la scène, comme dans la situation construite – n'est pas l'actualisation d'une puissance, mais la libération d'une puissance ultérieure. Geste est le nom de cette croisée où se rencontrent la vie et l'art, l'acte et la puissance, le général et le particulier, le texte et l'exécution. Fragment de vie soustrait au contexte de la biographie individuelle et fragment d'art soustrait au contexte de la neutralité esthétique : pure praxis. Ni valeur d'usage, ni valeur d'échange, ni expérience biographique, ni événement impersonnel, le geste est l'envers de la marchandise, qui laisse précipiter dans la situation les « cristaux de cette substance sociale commune ».

C'est là pour nous ce qui s'est agi dans cet Atelier collectif à La Ciotat, dans sa marche au désert. Bien sûr des films existent, qui traverseront les temps à venir, films ou apparaissent bonne part des protagonistes venus ou présents à l'Abeille cette année 2013, films de ce moment-là. Films absolument inscrits en dehors du marché.
Mais qu'on ne s'imagine pas que le monde en sera transformé. Non, non... Nul parmi nous n'avait prétention à « résoudre les problèmes des banlieues » ou autres injonctions à « donner la parole » ou « créer du lien » (qui serions-nous !?). Rien de tout ça n'a de sens

sauf de révéler l'angoisse des « états démocratico-spectaculaires »[11] devant la dé-liance. Devant toute forme qui échapperait à sa « police », à sa propre organisation du communautarisme.

Au début des années 1990 Giorgio Agamben en tirait une prophétie :

> — Que des singularités forment une communauté sans revendiquer une identité, que des hommes co-appartiennent sans une condition représentable d'appartenance (...) voilà ce que l'État ne peut en aucun cas tolérer, pourtant c'est le même État-spectacle, en tant qu'il annule et vide de son contenu toute identité réelle et substitue le public et son opinion au peuple et à sa volonté générale, qui engendre massivement en son propre sein des singularités qu'aucune identité sociale ni condition d'appartenance ne caractérise plus : des singularités vraiment quelconques. (...) C'est pourquoi, si l'on nous permet d'avancer une prophétie sur la politique qui s'annonce, celle-ci ne sera plus un combat pour la conquête ou le contrôle de l'État par de nouveaux ou d'anciens sujets sociaux, mais une lutte entre l'État et le non-État (l'humanité), disjonction irrémédiable des singularités quelconques et de l'organisation étatique.

Dans le domaine du cinéma, c'est bien sous la bannière de nouveaux communautarismes de masse que les industries du divertissement entreprennent de détruire actuellement la culture cinématographique au plus profond (que l'on songe que les films stockés dans les cinémathèques ne seront jamais tous numérisés et ne sont déjà pratiquement plus accessibles au-delà de quelques copies sélectionnées, visibles par quelques privilégiés).
Les politiques publiques sont invitées à assurer la sous-traitance, le « service après vente » et la quête de nouveaux marchés, sous les oripeaux d'une pédagogie au rabais. Le colloque « d'éducation à l'image » mentionné en introduction de ce texte projetait en exemple d'expérience « pédagogique » de la consommation d'images, une vidéo qui détaillait la création ludique d'un super-marché sous forme d'atelier pour enfants... Nulle pensée critique, nulle pensée tout court, juste l'apprentissage des gestes de la conformation.
On assèche aussi pour de longues années les budgets « culturels » (le numérique c'est d'abord le renouvellement permanent des techniques et des investissements) par un

[11] In *Moyens sans fins/Notes sur la politique*. Éditions Payot et Rivages.

passage au tout numérique qui proclame explicitement sa volonté de créer un lien direct entre consommateurs et industriels. Les spectateurs sont appelés désormais à rejoindre des « communautés de consommateurs » autour des « marques » (les films) et ne seront plus entravés par tous les intermédiaires qui caractérisaient la distribution classique (critiques, ciné-club, etc...) et qui forgeaient bon an mal an des destins singuliers de cinéma. Le film est maintenant un produit comme un autre. Ces communautés, directement connectées aux fabricants, pourront même ainsi infléchir la fabrication des produits. C'est en ça qu'elles seraient « créatives » (est créatif désormais ce qui participe habilement de la police).
Ceux qui ont financé cette révolution défilaient il y a peu sous des banderoles : « La culture n'est pas une marchandise ».

Quel rapport avec La Ciotat ? Cette vision noire de la révolution numérique a-t-elle une réalité concrète, immédiate, là où nous sommes ?
Faire de l'Eden rénové, première salle de l'histoire, un lieu symbole, prototype de cette nouvelle consommation, s'affiche en une application prototype sur le site de la nouvelle institution. Elle mérite sa longue citation de présentation (après le pieu remerciement au mécène : un grand groupe de communication)[12] :

> — Le Cinégraphe est une visualisation de données participatives en temps réel de la vie des cinémas du monde. Sur la partie cartographique, on y suit l'activité sociale dans les salles de cinéma du monde entier grâce aux réseaux sociaux en géolocalisant, à partir des pages Facebook, Google+, Foursquare ou Cityvox, les interactions entre les lieux de cinéma et les socionautes. L'ensemble des salles de cinéma déjà référencées dans le Cinégraphe est matérialisé sur la carte par les points gris (cliquables), permettant d'un coup d'œil de se représenter l'implantation géographique des cinémas.
> Pour prendre le pouls du 7e art, il faut d'abord regarder les cercles sur la carte. S'ils grandissent et deviennent orange dans une région du monde, c'est que l'intensité des échanges s'intensifie entre cinémas et socionautes (mentions « j'aime » un cinéma, « check-in » dans un cinéma, post d'un cinéma).
> Cette activité se traduit également dans les données juxtaposées à la carte, le « newsfeed ». Dans cette deuxième partie, le Cinégraphe restitue en temps réel le décompte des check-ins et des « j'aime » des socionautes, affiche les

[12] Pour notre part nous ne touchons aucun dividende pour cette mention assez complète des performances ébouriffantes de l'engin.

derniers posts des salles de cinéma et consolide à intervalles réguliers les statistiques par zone géographique. C'est ainsi qu'à 20h, à l'occasion d'un festival ou d'une avant-première, un cinéma de Cannes ou de Los Angeles vivra plus fort à la fois dans le réel mais aussi sur les réseaux sociaux et donc sur le Cinégraphe. (...)
Il fallait dans cette période d'évolution, où le numérique remplace la pellicule et où Kodak abandonne le grand public pour se consacrer aux professionnels[13] et aux entreprises, un outil de réflexion et de mesure de la vitalité du cinéma afin d'accompagner une nécessaire mutation. Les services culturels prennent une nouvelle dimension, le consommateur devient acteur. La production d'images devient un langage quotidien pour le grand public et les PME et les nouveaux outils ouvrent des perspectives étonnantes.
Faut-il s'alarmer ou faut-il en profiter pour libérer une créativité qui pourra s'extraire des moyens financiers des Majors tout en préservant nos acquis et notre patrimoine ? Somme toute, il était logique que cet outil de mesure du dynamisme des salles,le Cinégraphe, soit porté par la Doyenne « dans la patrie du cinéma » (dixit Michel Simon).

Si l'on peut omettre le soutien post-mortem de Michel Simon, avec l'éclat de rire qui convient... si l'on peut noter, avec un sourire carnassier de circonstance, le rôle que s'attribuent, comme obligés d'un délire industriel dément, des « services culturels » devenus dignes descendants des comices agricoles, les artistes eux n'ont guère de place dans ce système, sauf l'invitation à se réjouir d'en profiter (le mot est choisi, non ?)... Ni le public quoiqu'on en dise, définitivement assis sur son siège éjectable de consommateur à coup de « like or not », condamné éternellement à recevoir ce qu'il espère : l'image d'un monde définitivement idéal où il n'aura rien à craindre que lui-même car sans plus de singularités[14]. Radicalement schizophrène...

Il reste le projet de « libérer la créativité ». Que d'audace ! Quelle fulgurance verbale... Mais la créativité de quoi ? (on ne saurait dire de qui !).
Comment remercier l'engeance qui pense si généreusement à notre créativité alors qu'elle nous semble bien trop mal lotie pour cela !?

[13] Comme si cette mention avait des conséquences sur l'industrie du cinéma ! La fabrication des émulsions professionnelles n'est pas destinée au grand public.

[14] L'annonce de ce cauchemar avait fait l'objet en 2010 d'une publication dont certainement très peu d'élus ont eu connaissance tant le rôle des « services culturels » des institutions, dans cette affaire, a largement consisté à dissimuler aux responsables politiques la réalité de ce qui se tramait dans les cabinets de lobbying. *La révolution numérique. Le public actif*, par Michaël Gubbins, édité par Ciné-Régio. Ma lecture de cette publication lors de l'invitation qui m'a été faite au dernier Festival du réel à Beaubourg l'ayant popularisée, elle est maintenant reprise et citée sur divers blogs.

///////////

DIGRESSION 1

« Si t'as besoin de rien tu peux faire appel à lui ». Cette belle expression évoque parfaitement l'hypothèse du désastre que certains (nous en connaissons tous) provoquent par leur seule présence, l'absence radicale de rentabilité, le rendement au mieux égal à zéro dont ils sont en somme des stakhanovistes. On les représente désormais dans la peau de l'inapte au travail, de l'assisté définitif dont les médias et les politiciens du temps font leurs choux gras... C'est incroyable ce que des gens qui ne font rien, nourrissent d'activistes acharnés à les débusquer ! En soi cet acharnement et la débauche d'énergie qu'il représente est la preuve absolue de l'ineptie de cette prétention à l'éradication. Ils sont une source absolument inépuisable d'énergie renouvelable comme on dit aujourd'hui. Par eux passe notre développement durable.

Des jours de mauvaise bile qui dessinent le paysage national dans lequel nous étions en résidence cette année 2013, certains sont allés jusqu'à évaluer combien avait coûté à « La France » l'accueil puis l'expulsion de la famille d'une adolescente, immigrée de nulle part. Aucuns n'ont poussé leur logique abrutie jusqu'à calculer quel temps de travail (donc quels revenus, dont le leur) avait été consacré à cette affaire, ce qu'elle avait généré comme chiffre d'affaire médiatique, combien de temps de parole et taux d'écoute des politiciens en avait tiré (comme d'un citron), ce qui au prix de la publicité est sans commune mesure avec l'investissement initial. Quel sujet de conversation dans les débits de boissons et dans les embouteillages !... L'État en a vacillé, le Président s'y est embourbé, un ministre s'en est servi de marchepied... J'ai même entendu dans mon Bar de la Ruche, un Marseillais justifier la nécessaire « application de la loi ». Sans rire... À Marseille !
Pour notre part, sans les rejetés du travail, chômeurs ou retraités, employés à ne rien faire... qui nous aurait accueillis à l'Abeille ? Ils ont été ces intermédiaires de chaque heure précieuse, ils sont ce lien entre le monde et celui des Dieux. Ils sont les seuls désormais à disposer du temps de la liberté et d'en savoir le prix.

///////////

DIGRESSION 2

Une publicité s'affiche sur nos murs : « Le progrès il faut y croire pour le voir ». À croire qu'il ne suffit plus qu'il ne s'arrête pas, le progrès.

J'avais relevé une remarque d'Enzo Traverso sur le rapport à la technique dans l'Allemagne des années 30. Je n'aime pas ce qui fait répétition. Je ne crois pas au retour du même. Je ne veux pas croire au retour du même... Quand même il me revient dans la figure.

> — La révolution conservatrice ne rejetait pas la technique et au lieu de fuir la modernité, elle se proposait de la « surmonter ». Elle était l'expression des nouvelles couches sociales petites bourgeoises, radicalisées par la crise économique et ébranlées par l'écroulement de l'ancien ordre bourgeois pendant la première guerre mondiale. (...) Ils essayaient de « spiritualiser » la technique moderne. (...) En s'appropriant la technique et l'industrie dans le cadre d'une vision du monde romantique, la révolution conservatrice exprimait une forme de modernisme réactionnaire[15].

Le même ne revient pas tout à fait le même. En farce, dit-on... Mais comment mieux illustrer ce retour de spiritualité que cet appel à la croyance qui donne des frissons. Ce communautarisme religieux là n'est rien moins que radical.

///////////

[15] *Siegried Kracauer, itinéraire d'un intellectuel nomade*, par Enzo Traverso.

Octobre 2013. L'été n'en finit pas d'une chaleur poisseuse. Les chambres de montage restent closes sur les travaux qui se prolongent. Nous avions annoncé 3 films courts au moment du « projet » proposé à la Capitale Européenne. Nous avons agi ensuite pour ne pas « fixer » les choses, quand bien même écrites. Nous avions invité des cinéastes, amis ou passagers... Ceux qui l'ont souhaité se sont arrêtés là, dans cette pièce posée au cœur du quartier de l'Abeille. Autant dire pas grand-chose...
Une invitation qui ne tient pas de préséance ni de quotas (ethniques ou tous autres encartements...).
Ensuite il faut assumer le geste. La puissance n'est pas tant le pouvoir de dire non... c'est la capacité à assumer le oui. C'est le sens du collectif et de l'outil qu'il s'est taillé, silex contre silex, que cette capacité... Une liberté.

Ce sont une dizaine de films qui seront présentés en novembre 2013 à l'Eden « rénové » donc. Pour l'heure, à quelques jours de la projection, plusieurs films sont encore inachevés et les premiers transferts sont en cours pour fabriquer artisanalement les DCP[16].
Une confiance irrationnelle, heureuse et doucement euphorique baigne les discussions autour du comptoir, au premier étage du Polygone étoilé. La nécessité et l'espoir de détourner le « coup d'état fasciste »[17] de passage au tout numérique rend les difficultés techniques légères. Les institutions ont « passé à l'ennemi » avec armes et bagages, dans cette période de « crise financière », les élus de tout le pays ont voté comme un seul homme les crédits considérables nécessaires à cette « main basse » de l'industrie du divertissement sur le cinéma. Nulle pensée critique, au contraire... Une pure trahison des élites.

La multiplication des institutions équipées de lieux de projection, avant, pendant et après 2013, se double globalement d'un renoncement aux exigences techniques qualitatives. L'égalisation par le bas (multiplication des diffusions en DVD, normes sonores fantaisistes, équipements bas de gamme ou mal adaptés, projections approximatives, formats dégradés...) accompagne et remplace le « progrès technique » qui porte l'illusion. L'esthétique dominante et la norme tendent vers celles du téléphone portable. La tentative d'occuper et même de saturer le champ de la diffusion par ces institutions est une réaction panique à la dévaluation des formes

[16] Digital Cinéma Package. Copies de films au format numérique à la norme actuelle.

[17] L'expression est du chef opérateur français Ricardo Aronovitch.

d'autorités traditionnelles. À l'heure où « l'État démocratico-spectaculaire » s'inféode au marché, tout et n'importe quoi pourvu que rien n'émerge hors de l'institution ! Rien qui soit réellement indépendant ni singulier. C'est aujourd'hui l'exacte expression dans le champ de la culture de la prophétie de Giorgio Agamben.

Julien Gourbeix nous fait remarquer qu'il y a juste un an, avec la soixantaine de cinéastes réunis lors de la Semaine Asymétrique[18], puis lors de l'invitation au Festival du Réel à Beaubourg encore, nous discutions comment sortir de la nasse... Retourner au support film en copies 16 mm, c'était une des solutions à portée de main défendue par Nicolas Rey et le groupe de l'Abominable... Nous avions choisi pour notre part, en profitant de MP 2013 et de la tentative de La Ciotat, d'expérimenter la voie du DCP après tournage sur support film (et le son en « 5.1 »[19] surtout, qui correspondait à notre pratique dans le cinéma et nous distingue par la place faite au son).

Aujourd'hui nous y sommes et le travail, la présence des habitants qui nous ont accueillis, leurs folies douces proches des nôtres, leurs libertés souvent éblouissantes, a constitué le collectif autour d'un enjeu d'importance. Celui de renforcer notre indépendance de cinéastes malgré un contexte économique et politique détestable. Celui de projeter le niveau d'exigences et la souveraineté du geste plus loin encore.

La Cité de l'Abeille a été une terre de l'exil pour tous ses participants, artistes ou habitants.
Elle a été notre terre d'émigration procurant distance et protection à notre insupportable liberté.

Le geste de Martine Derain, qui a assumé seule les relations avec les institutions (outre sa propre place d'artiste dans les interstices du temps) a protégé la tentative des risques des négociations. Il faudrait dire et interroger encore la portée de ce geste-là, le fait d'imaginer un projet, son budget, d'administrer et négocier avec les partenaires institutionnels, d'accompagner des dizaines d'artistes (jusqu'aux contraintes de l'assistante), d'en signer le graphisme des affiches ou des publications... et de jouer encore dans ce chaos orchestral sa propre partition musicale (et photographique).

[18] Rencontre entre cinéastes organisée chaque année par Film flamme la dernière semaine de novembre. Sorte de séminaire où chacun vient avec un film et le public y est présent à égalité de parole.

[19] Le format 5.1 a été le premier format multicanal numérique au cinéma. Tous les systèmes utilisent la même configuration d'écoute. Cinq enceintes entourent l'auditeur, accompagnées d'un *subwoofer* (le .1) qui diffuse les fréquences graves.

///////////

L'été n'en finit pas. Chaleur. Stress habituel. Angoisse des auteurs... Dans la salle noire où nous étouffons parfois, les jeunes monteurs travaillent facilement en pleine lumière, portes et fenêtres même ouvertes aux bruits. Je préfère pour ma part le silence et la pénombre où les écrans d'ordinateur deviennent vite trop lumineux. Trop de lumière, de transparence, de brillance pour les illusions de ce siècle. Silence agrémenté s'il le faut parfois, d'un ventilateur à pales dont les grincements et le déplacement s'apparentent plus à une couleur, qu'à l'abrutissement par une fréquence continue. Et qu'on peut aussi interrompre.

Cyrielle Faure, et Benjamin Piat, Céline Bellanger, Michel Kania « assurent » avec une force magnifique la finition des films (Isotta Trastevere les a rejoints aux suites de sa formation à l'étalonnage). Ils sont les cinéastes-musiciens-techniciens «porteurs» de cette dernière étape. Julien Gourbeix avec eux supervise les essais à répétition des transferts numériques. C'est une qualité particulière de pouvoir accompagner (monter ou mixer... et autres étapes dites de post-production) autant de films aussi différents, d'auteurs multiples dans un moment aussi ramassé, mettant la sensibilité à rude épreuve. Jusqu'à l'usure... Il s'agit de changer d'univers avec des matières proches : de mêmes lieux, des personnages parfois récurrents, mais porteurs de récits et d'imaginaires opposés en un même temps... Les uns avec leur expérience, mais pas obligatoirement la tranquille sérénité qui pourrait l'accompagner tant l'atelier collectif a bousculé les plans et les usages, adaptent leurs savoirs et leurs certitudes aux chaos de l'inconnu. Les autres avec le sang de leur jeunesse et l'exaltation magnifique qui accompagne la découverte d'une liberté... Rien de ce qu'ils ont appris et pratiqué ne ressemble à ça. Les plus jeunes témoignent d'une maturité chaque jour plus profonde. L'intensité de leur engagement ne fait que croître.
Peu de chance qu'ils « rejouent » ça ailleurs dans des pratiques professionnelles qui tendent à l'uniformité pré-mâchée. Film flamme est une école qui ne forme pas à un usage. C'est une école où *par ailleurs* on fait des films. Ce n'est pas une école de cinéma. C'est une école du cinéma dans la vie.

//////////////

Le collectif offre, dans un contexte social et humain de renoncement et d'asservissement consenti à la domination, de réunir, non pas comme on pourrait le penser, des gens qui ont besoin des autres, mais au contraire des individus libres de tout asservissement, dégagés de toute nécessité, en particulier de se conformer à quelque modèle que ce soit...
Souvent sont venus à nous des personnes en grande solitude, qui pensaient trouver dans un collectif l'amitié ou parfois simplement une écoute qui fait défaut. Ce sont rarement ceux, par ce manque même, susceptibles de s'intégrer dans pareille dynamique. Il n'est qu'à constater la disparition du collectif comme principe et comme réalité, alors que l'époque consacre l'isolement des individus (comme une malédiction).
Il convient en premier lieu de n'avoir « besoin de rien » pour trouver, là, sa place. Elle est en rupture dès lors que refusant l'assignation. Le collectif multiplie la force de cette rupture. Il n'en est pas la cause. Ni la finalité. Sur la porte du Polygone étoilé il est écrit « Entrez libres ». Tous le peuvent. Peu le feront.

On peut, dans ce livre d'Agamben, regretter que le collectif, explicitement invoqué par Debord dans diverses citations utilisées ne soit pas examiné plus loin dans son rapport à la situation. Mais diable il n'est pas aisé, arrivé là, de dire ce qu'il en est. Le collectif ne parle pas, n'écrit pas... Oui le collectif pense, le collectif agit... Mais au-delà, c'est l'un qui parle et « le langage ayant cette vertu de permettre à quiconque de parler à la place de l'autre, cet autre n'existant que d'être parlé; être parlé le fait parlant.[20] »
Ainsi de ce texte.

Difficile de « parler l'autre »... Et d'autant que ce qui se fait jour n'est ni l'un ni l'autre dans le collectif. Et d'autant de ce qui s'est *agi* sans s'énoncer. Difficile de poser du langage sur ce qui ne faisait pas cas d'expliquer. Ce cas-là, Deligny le définit comme *le tacite*. On pose la caméra au milieu, on tourne un film, les uns arrivent avec leurs lots de malentendus et s'additionnent au groupe. On a un semblant d'accord – des malentendus en général, c'est mieux pour l'accord – mais vite celui

[20] *L'arachnéen et autres textes.*

qui advient modifie l'accord préalable. On dit oui comme d'usage. Sophien par exemple[21]. D'évidence pour lui, un film se tourne comme ça et comme ça. Il attend un boulot promis, un chantier d'insertion peut-être, et il profite de l'intermède pour expérimenter son rêve d'être acteur. Nous sommes là sur la place, il vient à notre rencontre, propose ses services. Mais vite il est au-delà, te propose l'angle de prise de vue pour son action, propose le raccord suivant...

— Mais alors que faut-il faire ?

Deligny parle des enfants autistes. C'est lui qui, écrivant, pose ainsi la question que nous pourrions nous poser. Il répond :

— Se mettre en position de non-vouloir.
S'agit-il d'un position de passivité ?
C'est tout le contraire.
Le non-vouloir crée une sorte d'intervalle ou règne le tacite. Mais encore faut-il que le respect du tacite régente un mode d'être qui nous soit commun, qui soit le nôtre et qui ne va pas s'intercaler entre les enfants et nous. Cette distance, on doit la retrouver à tout bout de champ dans le mode d'être du réseau même.

On pressent bien que la question qui se révèle n'est pas celle de l'autisme, ni celle de l'enfance. Mais l'être au monde. Deligny lui-même prend forme proche du côté des Aborigènes : « qu'au geste près, nous étions proches des Aborigènes de la terre d'Arnheim, (...) était-ce là l'arachnéen ? »

Aussi notre geste est-il, devant la proposition de Sophien et de toutes les autres propositions de cet ordre que que notre situation avait provoquées, de trouver le chemin du tacite, dans ce silence vernaculaire qui précède l'intention et l'inconscient même, chemin de la sensation première, de cet *art en présence*.
Y plier le projet et le scénario a pu sembler facile et Stéphane a sincèrement cru en avoir l'échine assez souple... Mais sa langue maternelle (le cinéma à scénario) est retorse et ce fut combat que réduire cette langue de moine (« Qu'il s'agisse de celui qui parle dans l'église du hameau devenu village ou de celui qui parle à la radio. »)

[21] Stéphane Manzone a réalisé *La Guerre qui vient* avec Sophien Hamdi et Julien Gourbeix dans les rôles largement improvisés de ceux qui ne renoncent pas à la liberté singulière.

Aujourd'hui sur le sable du désert, restent les quelques films, images et peintures et cette publication. « Lignes d'erre » où transparaît parfois de loin en loin, on peut l'espérer, cet « art fossile. Pris sous la masse des cultures superposées, il lui arrive de ressurgir ; aussi ancien qu'il puisse être, il surprend et inspire, toujours aussi innocent des monceaux de significations dont on croit nécessaire de le surcharger. »

Il s'est plus agi de s'abandonner que vouloir ou maîtriser dans l'idée que « rien ne prouve que l'art ait attendu qu'advienne l'être humain pour se faire jour ».

Il suffisait sur ce constat de prolonger d'un rien ce qui était là avant *Nous*.

///////////

DE LA NAISSANCE DES ÉTOILES

Des astronomes de l'observatoire d'Alma, dans le désert de l'Atacama au Chili, ont pu obtenir des images précises de la naissance d'une étoile. Selon les scientifiques, c'est la première fois que des détails aussi précis ont pu être observés. Cela se passe à 1400 années-lumière de chez nous, et pourtant les images sont extrêmement précises. Elles révèlent les détails de deux jets de matière formés lors de la naissance de l'étoile, l'un allant en direction de la Terre, l'autre disparaissant dans la direction opposée.

Et demain ? nous demande-t-on... Alors même que nous n'avons pas la distance pour la regarder, que la matière est chaude encore quand il faut déjà l'écrire...

Souvent lors de la diffusion des films à l'Eden, la question nous a été posée comme si d'avoir été présents, Ô combien !, nous donnait une expertise du futur... Il est vrai que les prophètes abondent et trop de lumières dans la nuit empêchent de voir, tant au loin — le ciel en est masqué — qu'au plus près par les ombres qui les accompagnent. Il nous reste pourtant un sentiment sombre que personne aujourd'hui — et il ne s'agit pas simplement des élus et autres décideurs — ne ressent vraiment que la dynamique du futur, la turbulence origine de toute création, ce ne sont pas les plages du bord de mer, les vieux cinémas du patrimoine investis de missions trop larges pour leurs murs de sucre candy, ni non plus l'industrie de la désespérance touristique... Non, la dynamique de vie ce sont nos cités, comme celle de l'Abeille, destinées à la relégation et à l'ennui. Assignées à résidence par des politiques de l'inculture.

De quelle naissance sommes-nous les témoins ?
D'un cinéma dans la lumière féérique de son origine ou la naissance d'une cité livrée au désert, et alors...

///////////

dimanche 24 novembre 2013

Dernière note : le livre part demain chez l'imprimeur. Il me reste 24 heures pour faire les dernières relectures avec Kiyé – pardonnez-nous les quelques fautes et coquilles qui ne manqueront pas de se laisser voir une fois l'ouvrage imprimé…

Suzanne, Raphaëlle, Giuseppe et moi avons commencé à travailler sur l'exposition qui aura lieu en décembre à la Chapelle des Pénitents bleus… Dans la cité, les premiers essais de couleur, « bleu Goulette », apparaissent sur les façades et les locataires du Vieil Abeille préparent leurs cartons. Depuis un bon mois, il n'y a plus grand monde à MP13, Nathalie, Julie, Fanny et Marika sont parties, Anaïs bientôt…

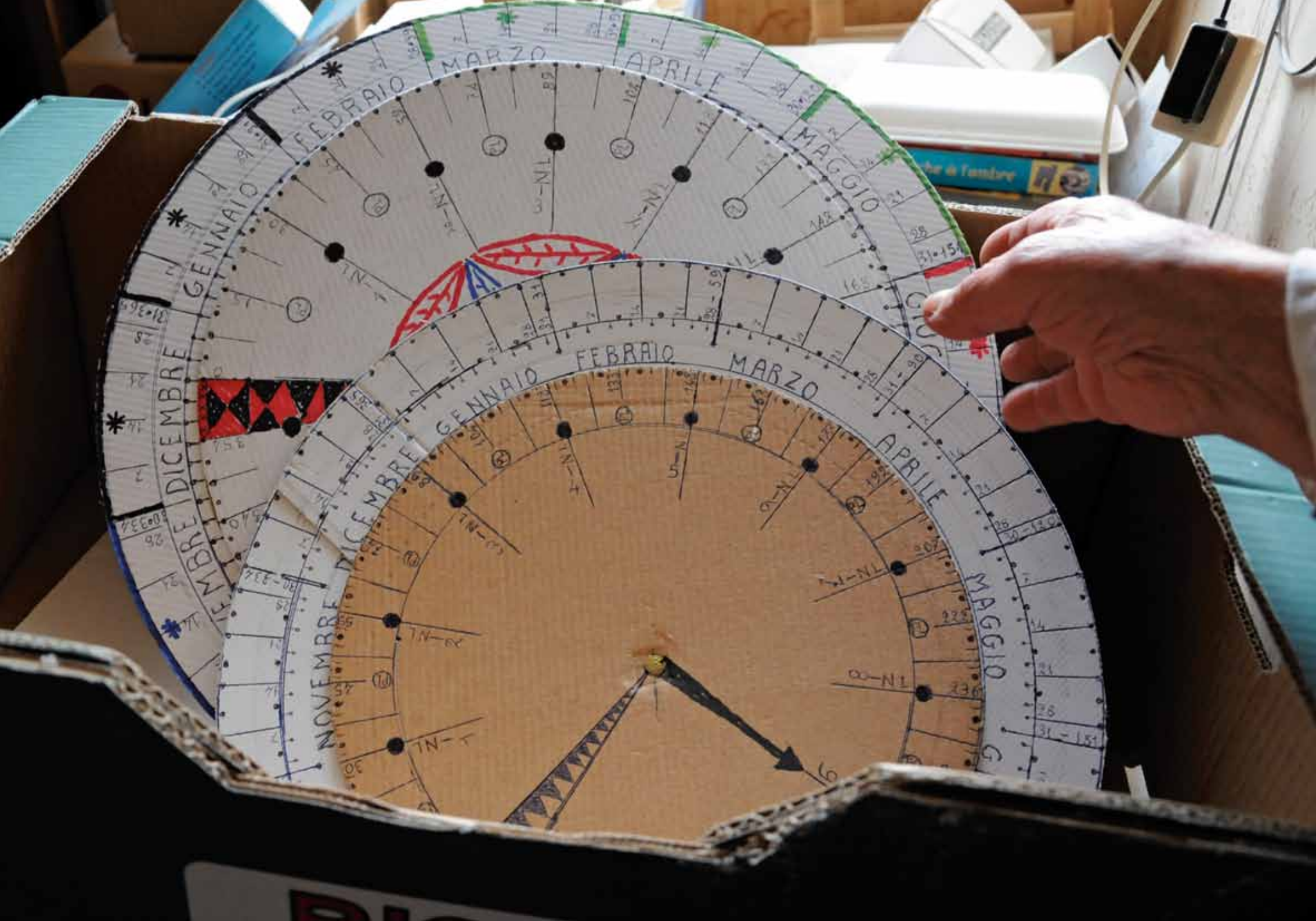
La semaine dernière, il y avait une réunion à la mairie de La Ciotat, à l'occasion de l'appel à projet 2014 du Contrat Urbain de Cohésion Sociale. À la tribune, le maire de La Ciotat, la préfète à l'égalité des chances et les représentants des partenaires institutionnels du Contrat ; dans la salle, les employés municipaux et les acteurs associatifs de la ville. Le maire fait le bilan des diverses actions entreprises et évoque longuement le Quartier créatif. Marie Bargiel et Stéphane Allegrini, qui sont venus voir les films à l'Eden, parlent avec émotion de ce que nous avons fait. Je suis touchée (je ne m'y attendais pas) parce que cette reconnaissance-là me fait du bien, c'est un peu de douceur dans l'épuisement qui est le mien… Et puis Giuseppe qui nous disait hier, les yeux brillants, qu'il était heureux d'être devenu immortel… et sa joie d'avoir été filmé comme un enfant…

On nous demande souvent ce qui restera de la Capitale européenne et du Quartier créatif. Il restera les œuvres (certains films sont déjà sélectionnés en festival), et il restera les gens, ceux qui ont écrit l'histoire de la France de ces cinquante dernières années et ceux qui vont écrire l'histoire à venir : Giuseppe, Daniel, Michel, Patrick, Jean-Marie, Denise et Gilberte, Souad, Sami, Mohamed, Miloud, Aya, Sophien, Christine, Jean-François, Julien, Sara, Aaron, Cyrielle… Nino, oui même Nino…

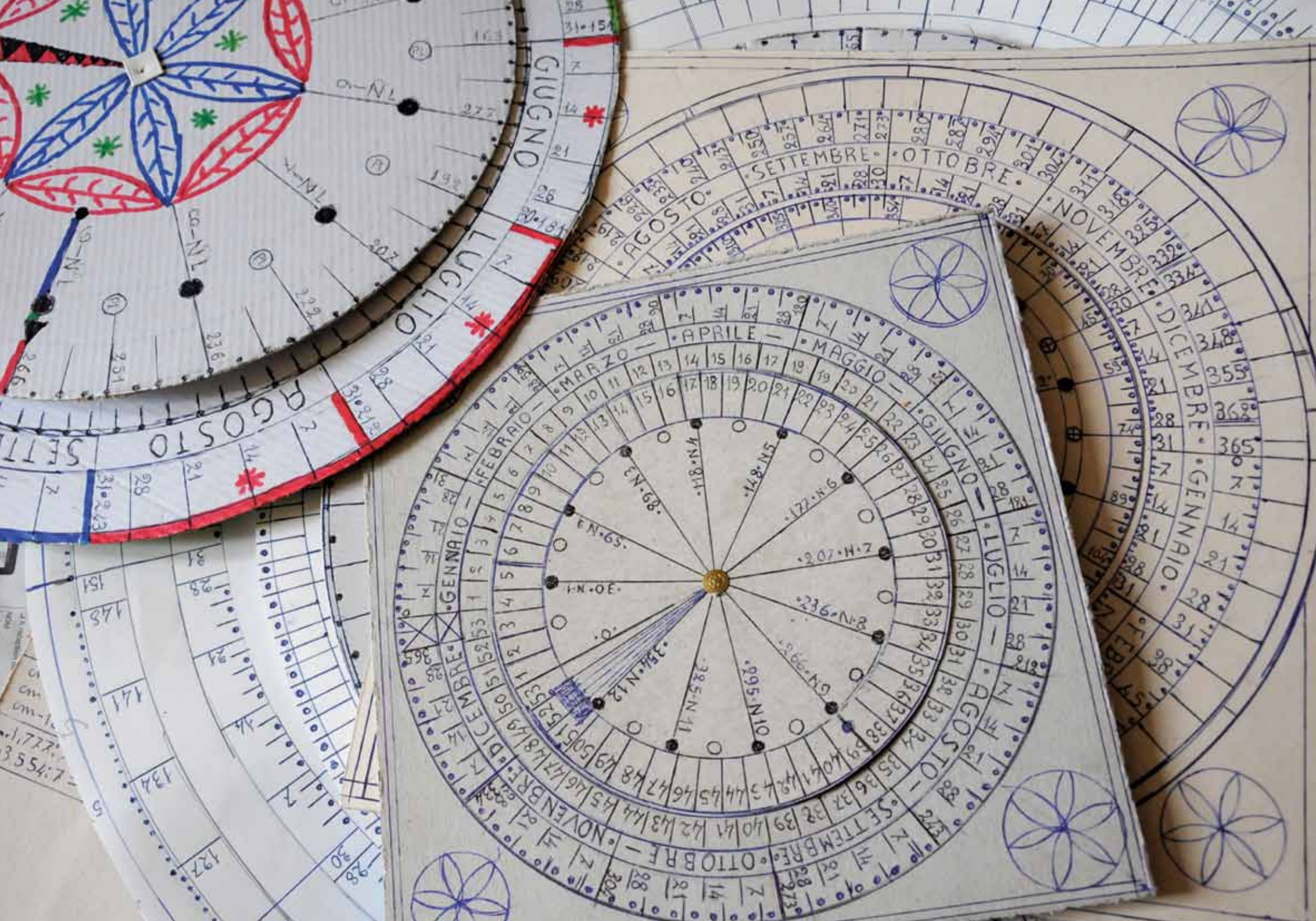
Et on me demande aussi comment nous allons continuer. Nous reviendrons l'an prochain pour montrer les films à ceux qui n'ont pas pu venir à l'Eden, on ira projeter au Foyer des anciens CNC, au Centre social ou à la Joyeuse Boule. Je referai ma promenade architecturale, déjà demandée. Mais aussi… À chaque projection du film d'Aaron Sievers, quelqu'un demande si Livario Lombardo, qui dans cette fiction commence à construire la base de la tour Tatline, va finalement la réaliser… Jusqu'à Stéphane qui me parle de la grande pelouse centrale qui pourrait accueillir une œuvre…

Alors oui, en 2014, peut-être, sans aucun doute, nous reviendrons pour construire avec Livario – et tous ceux qui voudront la rêver avec nous – la tour Tatline.
En plein cœur de l'Abeille.

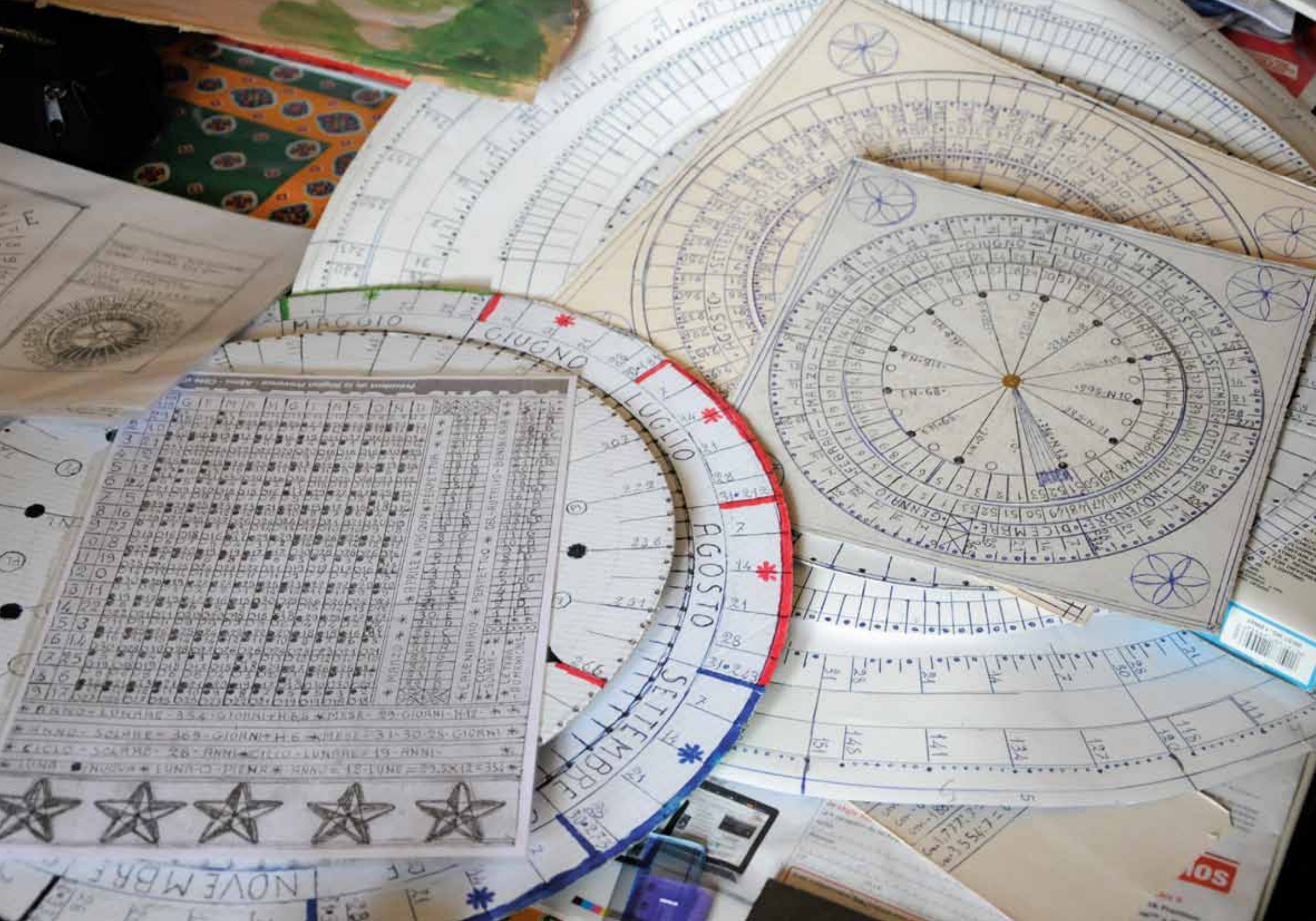
● ● ●


FEBRAIO
MARZO
APRILE
MAGGIO
GENNAIO
DICEMBRE
NOVEMBRE
FEBRAIO
MARZO
APRILE
MAGGIO
GENNAIO
DICEMBRE
NOVEMBRE

GENNAIO
FEBBRAIO
MARZO
APRILE
MAGGIO
GIUGNO
LUGLIO
AGOSTO
SETTEMBRE
OTTOBRE
NOVEMBRE
DICEMBRE


GIUGNO
LUGLIO
AGOSTO
SETTEMBRE
OTTOBRE
NOVEMBRE
DICEMBRE
GENNAIO
FEBBRAIO
MARZO
APRILE
MAGGIO
GIUGNO
LUGLIO
AGOSTO
SETTEMBRE
OTTOBRE
NOVEMBRE
DICEMBRE
GENNAIO
FEBBRAIO
MARZO
APRILE
MAGGIO

Les calculs nécessaires à la réalisation des calendriers sont tirés d'un traité de Rutilio Benincasa, 1552. Les calendriers seront visibles à la Chapelle des Pénitents bleus du 13 au 29 décembre 2013.


MAGGIO
GIUGNO
LUGLIO
AGOSTO
SETTEMBRE
NOVEMBRE

Miel

REMERCIEMENTS
CONTACTS
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE
PRODUCTION ET PARTENAIRES

Remerciements

À Giuseppe Secci, Gilberte Mannu et Denise Païka, Jean-Marie Gilson, Daniel Lefevre, Michel Morel, Miloud Brinis, Souad Ayadi, Aziza Ayadi, Tahar Saïdouni, Ibrahim Ahamada, Marie Bargiel, Foued et Nino, avec qui j'ai partagé le quotidien de l'Abeille.

À tous ceux de la cité dont les noms figurent désormais au générique des œuvres.

À tous les artistes et invités, pour leur engagement sensible : Ex Nihilo, Raphaëlle Paupert-Borne, Suzanne Hetzel ainsi quà Bénédicte Chaljub, Jean-Paul Curnier, Hassan et Florence Darsi, Marianne Dautrey, Paul Lombard, François Musy, Nicolas Mémain, Raphaëlle Naquet, Thomas Ordonneau, Michel Peres et Jean-Pierre Thorn. Un salut particulier à la fabuleuse équipe Film flamme !

À Marika Ayadi, mon assistante (et à toutes ses sœurs et sa maman !), à mes stagiaires Yasmina Khadraoui, Lucie Martin, Alexandre Maitre, Morgane Guiard et Elsa Mingot.

À l'équipe des Quartiers créatifs de la Capitale, pour leur confiance et leur soutien : Nathalie Cabrera, Julie Gardair, Anaïs Lemaignan, Fanny Liatard, Axelle Monge et Pascal Raoust.

Aux services municipaux de La Ciotat : Politique de la Ville et ANRU/Stéphane Allegrini, Marie Bargiel, Sophie Delage, Assia Madi et Aziza Ayadi ; Culture/Philippe Manny, Nadia Miri et Hélène Fruchier ; Pôle cinéma/Cécile Jeannetaud, Emmanuelle Ferrari et Romain Richemont, projectionniste de l'Eden ; Archives municipales/Thierry Mabily ; Centre social de l'Abeille/Ibrahim Ahamada, Pascale et Sophie.

Merci à Christine Breton, dont la pensée joyeuse accompagne mon travail depuis de longues années.

Enfin, un remerciement très très particulier à Jean-François Neplaz, dont l'exigence, la générosité et la liberté emportent plus loin chacun de mes gestes.

Contacts

Martine Derain
Photographe, éditrice
www.documentsdartistes.org
http://editionscommune.over-blog.com
martine.derain@free.fr

Compagnie Ex Nihilo
Anne Le Batard et Jean-Antoine Bigot, chorégraphes, avec Corinne Pontana, Rolando Rocha, Marie-Pierre Galus
www.exnihilodanse.com
exnihilodanse@free.fr

Film flamme
Jean-François Neplaz, Julien Gourbeix, Sara Millot, Aaron Nikolaus Sievers, Stéphane Manzone, Raphaëlle Paupert-Borne, Kiyé Simon Luangkhot, Gee Jun Jung, cinéastes ; Céline Bellanger, Yann Vu, Michel Kania, ingénieurs du son ; Cyrielle Faure et Benjamin Piat, monteurs. Et Fateh Mezlef…
www.polygone-etoile.com
polygone.etoile@wanadoo.fr

Suzanne Hetzel
Photographe
www.documentsdartistes.org
suzannehetzel@free.fr

Raphaëlle Paupert-Borne
Peintre, cinéaste
www.documentsdartistes.org
fafarelle@gmail.com

> pour tout renseignement sur la diffusion des films ou les balades architecturales, contacter Martine Derain au 06 89 93 45 94.

Bibliographie sommaire

Christine Breton, *Récits d'hospitalité de l'Hôtel du Nord*, chez le même éditeur

Candilis-Josic-Woods. *Une décennie d'architecture et d'urbanisme*, éditions Eyrolles, Paris, 1968

Georges Candilis, *Bâtir la vie, un architecte témoin de son temps*, Infolio collection Archigraphy Poche, Gollion, 2012

Bénédicte Chaljub, *Candilis, Josic, Woods*, infolio éditions du patrimoine, Carnets d'architectes, Gollion 2012

Jean-Louis Cohen et Monique Eleb, *Casablanca, mythes et figures d'une aventure urbaine*, éditions Hazan, Paris 2004

Fernand Deligny, *L'arachnéen et autres textes*, éditions L'Arachnéen, Paris, 2008

Thierry Durousseau, *Ensembles et résidences à Marseille 1955-1975. 20 années formidables*, bik&book édition, Marseille 2009

Film flamme, *Cinéma hors capital(e)*, chez le même éditeur

Dan Graham, *Ma position, écrits sur mes œuvres*, Nouveau Musée/Institut, Presses du Réel, Paris, 1992

Bozena Kluba, Bénédicte Chaljub, *Le dernier des Mohicans, Alexis Josic, architecte*, 2010. http://vimeo.com/11535747

Pierre Legendre,
Miroir d'une Nation, l'École Nationale d'Administration, Mille et une nuits, 1999
Paroles poétiques échappées du texte, Editions du Seuil, 1982

L'image, Être ou Avoir par Marie-José Mondzain. Conférence prononcée à Genève en décembre 2004 publiée dans le n° 52/53 de la revue *Images documentaires* (1er trimestre 2005).

Colophon

Graphisme
Couverture Lucie Martin
Intérieur Martine Derain

Photographies
Toutes les photographies non créditées sont de Martine Derain exceptées celles du cahier Mohamed Boucherit [pp.163-179] et du cahier Suzanne Hetzel [pp. 353-462]

Textes
Martine Derain, photographe, éditrice
Jean-François Neplaz, cinéaste
Suzanne Hetzel, photographe
Marianne Dautrey, journaliste auteur

Relecture
Kiyé Simon Luangkhot
Jean Schneider, Joëlle Metzger et Bénédicte Chevallier, pour les textes de Suzanne Hetzel

Impression CCI
Patricia Lubinu, chef de fabrication
Lydia Smahi, chromie des images
Laurent Mouchoux, aux machines.

Imprimé sur papier Munken 1.5 White 80 g

Production Marseille-Provence 2013, Capitale européenne de la culture
Avec le soutien financier du Fonds Européen de Développement Régional (FEDER), de Marseille Provence Métropole, de la Ville de La Ciotat, de l'Acsè et de la Caisse des Dépôts et Consignations

Partenaires

Les projections au cinéma Lumière et à l'Eden-Théâtre ont reçu le soutien du Pôle Cinéma de La Ciotat, de la Cinémathèque de Toulouse et de Shellac Sud.

Film flamme a également reçu le soutien de AATON®, *L'Abeille de Déméter* celui de la Drac Provence-Alpes Côte d'Azur et *La Guerre qui vient* celui de Smart.be.

Les invités ont été accueillis par l'association et les résidences d'artistes Lignes d'erre.

Pour leur fonctionnement et leurs projets, l'association et les éditions commune, Ex Nihilo et Film flamme sont soutenus par la Ville de Marseille, le Conseil général des Bouches-du-Rhône et le Conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur. Ex Nihilo reçoit également le soutien de la convention Ville de Marseille/Institut français pour la diffusion de ses spectacles en France et à l'étranger.

Achevé d'imprimer sur les presses
de CCI-13015 Marseille en 1500 exemplaires
décembre 2013 | dépôt légal janvier 2014
ISBN : 979-10-91248-03-7

éditions commune
36, rue de Tivoli F-13005 Marseille
editionscommune@free.fr
http://editionscommune.over-blog.com

Chez le même éditeur

Attention à la fermeture des portes !
Citoyens et habitants au cœur des transformations urbaines : l'expérience de la Rue de la République à Marseille / Jean-Stéphane Borja, Martine Derain, Véronique Manry, Caroline Galmot / 2010

Collection Cinéma hors capital(e) Livres/DVD
n°0 Que dire ?
Kiyé Simon Luang et Jean-François Neplaz / 2010
n°1 La remontée du temps de Jean-François Neplaz
Frédéric Valabrègue, Jean-François Neplaz, Paul-Emmanuel Odin et Rodolphe Olcèse / 2011
n°2 Flacky & camarades, le cinéma tiré du noir de Aaron Sievers
Aaron Sievers, Jean Duflot, Marc-Henri Piault, Christian Hottin, Jean-François Neplaz, Marie-Jo Aiassa, Kiyé Simon Luang / 2011

À paraître
n°3 Je t'ai dans la peau de Jean-Pierre Thorn
Serge Daney, Laura Laufer, Kiyé Simon Luang, Jean-François Neplaz, Jean-Pierre Thorn, Raphal Yem et les contributions de Françoise Arnaud, Séverin Montarello, Raphaël Mouterde et Michel Olmi / 2014

Collection Récits d'hospitalité de l'Hôtel du Nord
n°1 Au ravin de la Viste
Christine Breton, Hervé Paraponaris / 2010
n°2 La ville perchée
Christine Breton, Martine Derain & Zohra Adda Attou / 2011
n° spécial Faux-bourgs
Yohanne Lamoulère, Christine Breton / 2011
n° spécial Le livre du ruisseau
Christine Breton, Philippe Mioche, Arnavant / 2011
n°3 Imagine un Désert !
Christine Breton, Valérie Jouve / 2011
n°4 Sous l'étoile
Christine Breton, Giuseppe Caccavale / 2012
n°5 Portes sublimes et jardins-poèmes
Christine Breton featuring Akhenaton / 2012
n°6 Zone arrière-portuaire
Christine Breton, Dalila Mahdjoub / 2012

À paraître
n°7 Petits fronts de guerre sociale / janvier 2014